

FNA 1966 De chair et de fer

Laurent Genefort

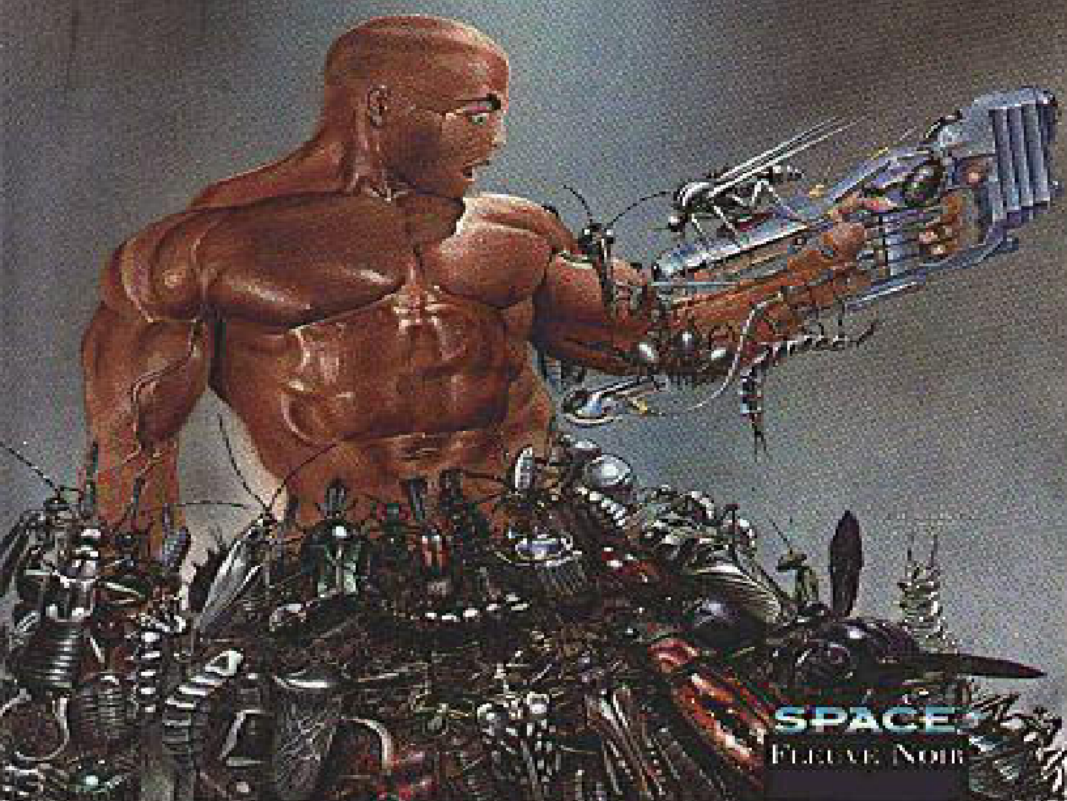
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A N T I C I P A T I O N

LAURENT GENEFORT

DE CHAIR ET DE FER



LAURENT GENEFORT

DE CHAIR ET DE FER

Fleuve Noir

Collection dirigée
par Philippe Hupp

Le Code de la propriété intellectuelle ne n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5. 2° et 3° a), d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et. d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exempte et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1995, Éditions Fleuve Noir

ISBN : 2-265-05509-3

ISSN : 0768-3014

CHAPITRE PREMIER

Le fer entraît dans sa chair. Il s'appelait Lorin, et on l'avait entraîné dans l'abdomen d'une libellule de métal qui ne volait pas comme les oiseaux.

Les côtes du ventre métallique entraient dans l'échine du garçon. À chaque fois qu'il changeait de position, un Vangkana au crâne rasé lui assénait un coup de matraque. Des hématomes marbraient de violet sa peau dorée.

Sa djellaba de lichen tanné, déchirée dans l'action, laissait voir des muscles longs, noués sur une charpente anguleuse. On pouvait lui donner vingt ans. En réalité, il comptait quatre hivers de moins. L'inquiétude altérait ses traits. Son visage se différenciait de celui de ses compagnons par la noirceur de ses cheveux, des yeux symétriquement écartés aux cils féminins, et un nez presque plat.

En cet instant, il ne pensait pas à la souffrance qui fouaillait son dos, ni à ses compagnons de captivité. Il pensait à Soheil. Quelque part, en bas.

Depuis trois saisons, Lorin et Soheil vivaient ensemble dans un village côtier, Dao. Ils avaient été recueillis par les habitants, après avoir quitté leurs clans respectifs, de l'autre côté de Felya, pour traverser le grand désert de pierre de la Carapace. C'était là que, malgré leurs différences et peut-être à cause d'elles, ils s'étaient unis⁽¹⁾. Et depuis ce temps, les yeux multicolores de la jeune fille ne brillaient que pour lui.

Son ventre commençait à s'arrondir, quand une nuée de libellules de fer s'était abattue sur le village. Lorin n'avait eu que le temps de secouer Soheil pour la jeter hors de la hutte.

Fraad et Lossheb montaient sur l'horizon chargé de nuages de laine sale. Les rayons du grand dieu rouge se mêlaient à ceux du soleil jaune, irisant les gouttelettes de rosée sur l'herbe mauve. Plus tard, Lorin apprendrait qu'ils étaient une étoile double, et Felya une boule de terre qui tournait autour en 402 jours 3/4 selon une courbe compliquée, en forme de poire.

« — Cours, Soheil ! avait-il crié, tandis que les insectes géants décrivaient des cercles au-dessus de la place. Pars dans le désert de pierre, rejoins n'importe quel clan. Je reviendrai dès que possible. »

Il avait lâché ses épaules. De la poussière se soulevait autour d'eux.

« — *Cours !* »

Il avait galopé au milieu du troupeau d'oiseaux-vaches qui piétinaient leurs petits dans leur affolement, agitant les bras pour attirer l'attention. Les patins des machines volantes avaient raclé le sol, leurs ventres creux avaient crevé pour vomir une multitude de Vangkana au crâne rasé, habillés de noir et de vert, qui criaient en cadence.

Un Vangkana plus gros que les autres portait un objet ressemblant à une conque. Quand il parlait, ses mots sonnaient fort, plus fort même que le vrombissement des libellules.

« — Pas de panique ! Ceci est une opération d'évacuation, selon les prescriptions légales d'exploitation du territoire. Vous allez être déplacés dans une autre région. Jetez vos lances à terre, tout de suite, ou bien nous utiliserons nos grenades paralysantes. »

Il répéta le message plusieurs fois de suite. Des Vangkana pénétraient dans les huttes, sortaient des enfants par le cou, des femmes par les cheveux.

Lorin n'avait que sa djellaba, battant dans le vent des libellules. Un Vangkana sanglé dans un uniforme noir et vert stoppa devant lui et pointa un doigt sur sa poitrine.

— Toi, où est ta lance ?

Lorin montra ses mains nues. L'autre lui ordonna de se mettre à genoux. Lorin obéit. L'homme ricana.

— Tu apprends vite, mon gars. Tu veux pas d'ennuis, hein ? Moi non plus. À genoux !

Lorin sentit un contact froid à travers l'étoffe, contre l'omoplate gauche. Un sifflement, une douleur. Il porta la main à son cou.

— Après ce que je t'ai injecté, reprit le Vangkana, tu te tiendras tranquille de toute façon.

L'instant d'après, il avait disparu. Lorin voulut se remettre debout. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Ses jambes avaient subitement pris la mollesse de la cire d'élardier. Des silhouettes floues couraient autour de lui, passaient à travers lui. Soheil était-elle en sûreté ? Il ne la voyait pas. Les sons aussi se diluaient. Des bulles envahissaient son esprit, faisaient éclater ses pensées.

Une voix toute proche l'assourdit :

— Celui-là est à moi.

Un Vangkana (le même qui lui avait parlé, tout à l'heure ? leurs uniformes et leurs visages carrés se ressemblaient tous) l'empoigna

sans ménagement, et traça une croix écarlate sur le dos de sa main à l'aide d'un gros feutre. Lorin fut enfourné trébuchant dans la gueule noire, toute en angles de fer, d'une libellule. Une trentaine de villageois s'y entassaient, accroupis contre les parois. Pas de femme, uniquement des hommes et des jeunes. Six Vangkanas debout, armés de bâtons gainés de caoutchouc, les surveillaient.

Une barre de lumière crue, emprisonnée dans un grillage serré, éclairait l'intérieur. Lorin fut placé entre deux hommes du village, Oïlik et Dilar. Ils paraissaient tout aussi hébétés que lui. La soute se referma dans un bruit de ferraille. La libellule s'éleva sur-le-champ, comprimant les vertèbres du garçon. Le sol tangua.

Dilar fut pris de hoquets, et vomit une giclée de bile. Une odeur écœurante envahit le ventre métallique. Des Vangkanas protestèrent. Le plus proche leva son bâton au-dessus du villageois en jurant, et lui donna des coups sur le crâne. Puis il approcha l'extrémité du bâton de son cœur. Une étincelle bleue jaillit, noircissant le vêtement. Dilar encaissa sans réagir, la bouche baveuse. Quelques gouttes de sang perlaient à son front. Il glissa sur le flanc. Pas plus que les autres, Lorin n'avait songé à s'interposer. Le présent s'engluait dans un temps qui n'était pas le sien.

Une secousse plus forte lui arracha un gémissement. Ils devaient avoir touché le sol. Un Vangkana beugla :

— Terminus, les déplumés.

Le ventre de la libellule de fer se fendait en grinçant.

Les appareils avaient atterri sur un champ plat et nu. Alentour, des huttes rectangulaires s'ancraient dans une terre noire et stérile. Deux ou trois Vangkanas sortirent pour observer les nouveaux arrivants. Des exclamations fusèrent :

— Eh, Juan. Tu étais dans l'hélico des filles, salaud de veinard ?

— Bof, ça pue pareil.

— Je te connais, vieux porçon, t'as pas pu t'empêcher d'en peloter deux ou trois.

Lorin fut poussé avec les autres au milieu du camp. L'un des gardes leur ordonna de battre les pieds. Tous d'obéir mécaniquement. Un lent nuage de poussière noire monta jusqu'au genou. Le garçon songeait à Soheil. Il était certain qu'elle avait pu s'échapper. Elle courait dans la savane en ce moment même. Vers le village de Jedjalim, ou de Teodihuaqhan. Ou bien de Laqhlán.

Un Vangkana interrompit ses pensées. Il était plus gros que les autres. Lorin en déduisit qu'il s'agissait du chef. Sa face poupine, d'un teint de brique, évoquait le faciès de ces gros chiens qui rôdaient près

du village. Une veine saillait au côté gauche de son cou. Anormalement épaisse, comme si elle avait dû se muscler pour charrier un sang trop lourd. Il parlait dans une conque qui amplifiait ses paroles, et il semblait que sa voix atteignait Lorin à travers tous les pores de sa peau.

— C'est ici que vous logerez, à Camp-Polcher, en attendant votre transfert vers le sud. Toute la zone doit entrer en exploitation intensive dans un mois. Ce terrain ne vous appartient pas. La *FelExport* vous avait prévenus de vous implanter ailleurs. Elle a même mis à votre disposition une région où vous installer. Vous n'avez pas voulu déguerpir, ce qui arrive est de votre faute.

Lorin n'avait jamais entendu parler d'avertissement, mais il savait qu'il n'y avait rien à faire. Les Vangkanas faisaient partie des catastrophes naturelles, comme les épidémies du mal des agités, ou les éclosions massives de scaras venimeux. Ils venaient du ciel, issus des démons qui portaient tous le nom de *Vangk*.

— Je dirige ce camp. Quand vous vous adressez à moi, vous devez dire : Colonel Jelal. Compris ? Suivez-moi.

Son regard effleura celui de Lorin. Imperceptible froncement de sourcils.

Le colonel Jelal les guida jusqu'à un enclos de fil de fer barbelé encerclant deux grandes huttes rectangulaires.

— C'est là que vous dormirez. Il n'y a qu'une pièce, mais vous avez l'habitude de coucher les uns sur les autres, pas vrai ? Tout à l'heure, vous vous foutez à poil et on vous apportera des habits de civilisés.

Il y eut des remous dans la foule.

— Qu'est-ce que..., commença Jelal irrité. Ah oui, vos femelles. Elles iront dans l'autre dortoir. Pas de fornications dégoûtantes à Camp-Polcher. Pour éviter les incidents, la porte sera bouclée.

Il se retira.

Les vêtements ne furent distribués que deux jours plus tard. Un pantalon et une chemise de gros lin décoloré, qui donnait envie sitôt enfilés de se gratter jusqu'à l'os. Dans l'intervalle, des Vangkanas apportèrent un sac de pommes de terre verdâtres. Faire du feu était interdit. Ils durent les manger crues, croquantes de terre. La hutte qui leur était dévolue était jonchée de vieux matelas moisis, jetés à même le sol.

Lorin chercha Dilar. Personne ne l'avait vu depuis leur arrivée. Les adultes commençaient à grogner, car les femmes étaient toujours inaccessibles. Le colonel les avait consignées. Parfois, deux Vangkanas entraient dans leur hutte et ressortaient avec l'une d'entre elles. Ils

revenaient une heure plus tard en faisant jaillir des rires épais.

Haslam se porta en ambassadeur auprès du colonel Jelal, afin de demander que les Vangkanas cessent leur manège auprès des femmes. Plus tard, beaucoup plus tard, Haslam revint. Il boitait et sa peau était marquée de plaques noires. Les villageois l'entourèrent mais il se contenta de dire :

— Ils vont nous emmener très loin, dans un pays que je ne connais pas. Si loin que l'on ne pourra plus jamais revenir.

Ces paroles glacèrent le cœur de Lorin au fond de sa poitrine. Il s'accroupit devant le chef.

— Quand cela, Haslam ? Quand allons-nous partir ?

Les yeux injectés de sang clignèrent une fois.

— Dans peu de jours. Trois ou quatre, il m'a dit.

Lorin retourna dans le hangar servant de dortoir.

À Dao, les huttes étaient tapissées de plumes de faisans-léopards courbées au feu ; elles n'avaient pas de barreaux aux fenêtres. L'été, il fallait faire bouillir l'eau pour ne pas être malade, mais elle n'avait pas ce goût acide qui faisait saliver. Il n'y avait qu'un robinet pour les soixante villageois.

Comment s'évader ? Les barbelés ceinturaient le camp.

Il lui fallait partir le plus vite possible.

L'intervention d'Haslam ne fit pas cesser les incursions vangkanes. En revanche, le colonel Jelal posta deux gardes derrière l'enclos.

« En trois jours, songea Lorin, toutes y passeront. »

Et ils ne pouvaient rien faire. Le garçon refoula la colère qui lui venait. Il ne devait penser qu'à son évasion.

L'enclos était hermétiquement fermé. Des barbelés couraient à ras de terre. Sauf en un endroit. Un sillon d'évacuation des eaux usées, sinuant jusqu'au fossé qui entourait Camp-Polcher. Un homme mince pouvait s'enfouir dans la vase d'excréments qui l'engloutait, et, se faisant serpent, ramper sous la ligne de fer.

Soheil murmura dans sa tête, et sa décision fut prise en une seconde.

Le soir approchait. On n'allait pas tarder à les enfermer dans le dortoir, pour la nuit. Ils ne seraient libérés qu'en fin de matinée, quand le Vangkana apportait le sac de pommes de terre. Celui-ci disait à Haslam :

— On peut pas vous faire confiance. Au début du programme d'évacuation, je donnais tous les sacs le premier jour. Les sauvages

s'empiffraient à s'en crever la panse. Une semaine de nourriture était engloutie en une nuit d'orgie. Au matin suivant, il ne restait rien. Vous ne savez pas vous rationner, vous êtes comme des enfants.

Lorin savait que Dao n'était pas le premier village à être détruit. Ni le dernier. Il avait vu des sites abandonnés depuis des décennies, dont on avait perdu le souvenir du nom, à proximité de champs gardés par des engins à chenilles de métal. Certains villages, Jedjalim par exemple, vivaient du ramassage d'animaux foudroyés par les machines de garde, en bordure des champs.

Les deux hommes en faction échangeaient des plaisanteries sur les femmes de Dao. Lorin s'approcha du ruisseau d'écoulement, à trois mètres de la barrière. Le canal dégageait une odeur putride, qui avait le mérite d'éloigner les gardes. Lorin leur jeta un dernier coup d'œil. Son cœur battait la chamade. Puis il s'allongea sur le dos. Ses mains ramenèrent des paquets de boue froide sur son ventre, son torse. Il remua les jambes pour les enfouir, comme le faisaient les crapauds pour se protéger de la chaleur.

Personne n'avait eu l'air de remarquer son manège. Le couple solaire felyan, Fraad-la-jaune et Lossheb, jetait ses dernières forces contre la nuit qui teintait les nuages. Seul le visage de Lorin émergeait, improbable tache blanche au milieu de la tourbe. Il se retenait de vomir malgré la nausée tordant ses entrailles.

Une sirène retentit, à l'autre bout du camp. Le signal de la rentrée. Raclement de barrière, quand l'officier vint boucler la porte du dortoir. Lorin attendit un quart d'heure. La nuit était presque complète. Il commença à ramper sur le dos. Ses doigts s'enfonçaient dans la pâte à modeler des bords, poussaient. Pouce après pouce, le jeune homme se mit à progresser dans le canal. Les effluves le suffoquaient, la boue glacée coulait le long de ses joues, aux commissures des lèvres, l'obligeant à respirer par le nez.

Un temps indéfinissable, il rampa dans ce cauchemar linéaire, où chaque parcelle de boue semblait s'opposer à ses mouvements. Sans doute avait-il dépassé la ligne de barbelés. Impossible d'être certain, l'obscurité gommait tout. Des particules gluantes cimentaient ses paupières. Il ne saurait qu'il aurait atteint le fossé qu'au moment de tomber dedans.

La nuit avançait. Il y avait une heure – deux, trois ? – qu'il se déplaçait en aveugle, à la manière d'une salamandre. La vase suçait ses forces. Des débuts de crampes tiraillaient ses muscles. Il dut se ménager une pause. Puis une autre, dix minutes (?) plus tard.

Le terrain s'incurva. Lorin pivota sur lui-même, afin de se mettre sur le ventre. Il glissa dans un fossé à demi rempli de fange glaireuse,

résidu des eaux usées de tout le camp. À quelques pas, un Vangkana solitaire alluma une cigarette. Lorin suivit la pointe rouge dans le noir, attendit qu'elle se soit fondue dans la pénombre. Plus loin, des veilleuses éclairaient les cubes d'habitations.

Lorin dut s'y reprendre à deux fois pour escalader la pente glissante du fossé.

Il était dehors. Libre.

Il franchit une centaine de mètres sur les genoux. Des frissons de froid et de peur parcouraient sa peau. Il se redressa et se mit en marche d'un pas incertain.

Il ignorait où le camp se trouvait. À plusieurs kilomètres de la côte en tout cas, car le garçon ne sentait pas le vent du large.

Ses pieds foulèrent de l'herbe. Il ôta son pantalon et sa chemise, les jeta et se roula dans l'herbe. La puanteur ne disparut pas, mais il put à nouveau respirer librement.

Il se mit à marcher droit devant lui. Il lui fallait rallier un village, n'importe lequel, afin de demander des renseignements au sujet d'une femme du clan de Dao, aux yeux arc-en-ciel et au ventre rond.

Les nuages bas dissimulaient les étoiles, rendant la nuit opaque. Les dieux n'étaient pas avec lui. Son instinct lui soufflait de se coucher par terre et d'attendre l'aube. Mais il était encore trop près de Camp-Polcher, des machines sur roues molles pouvaient le remarquer. Et puis, la nuit était le domaine des scaras. Rester immobile attirait le risque de se faire repérer par une horde. Un simple coup de mandibules suffisait à trancher un tendon.

La terre avait fini de rendre la chaleur volée au ciel pendant la journée. Lorin se résolut à trotter. Sans vêtements, le froid l'agressait. Des nuages glissèrent derrière l'horizon, laissant poindre les étoiles.

Un grouillement flou à la limite de son champ visuel l'avertit. Aïe. Il était sur le territoire d'une horde. Les scaras avaient senti le choc de ses pieds sur la terre. Les insectes sortaient de leurs nids, faisant cliqueter leurs carapaces de fer. Son pas s'accéléra. Tant qu'il conserverait ce rythme, ils n'attaqueraient pas. Du moins, s'ils n'étaient pas affamés. Sinon, il n'avait pas une chance. Leur intelligence était comparable à celle du rat, mais certains rivalisaient avec les êtres humains. Il était utopique d'espérer les semer par la ruse. Lorin pria pour qu'un daim se soit rompu l'échine récemment dans une de leurs fondrières.

Ce qu'il redoutait se produisit. Il trébucha, l'aine sciée par une crampe. Des antennes frôlèrent ses mollets. Une peur viscérale lui fit faire un bond en arrière. Il se redressa et se mit à courir en boitillant.

S'il pouvait se trouver un alame dans lequel grimper... mais pas un arbre ne se profilait.

Le terrain durcit sous ses pieds. Les scaras ne s'aventuraient pas sur les routes. Lorin ralentit le pas. Une route. Des phares.

Plus le temps de fuir. D'ailleurs, où aller ? La traque l'avait épuisé.

La machine sur roues s'arrêta devant lui en crissant longuement. Il n'en voyait que la paire de phares haut perchés, qui l'éblouissaient.

Des portières claquèrent. Une voix tonna :

— Eh, mais c'est un type de Dao. On a bien fait de passer par là. Bon sang, ce qu'il sent mauvais. Une infection.

— Des animaux, je te dis. Des nuisibles. Dire que les lois du Libral nous interdisent de les exterminer. En masse, en tout cas. Les pontes de la *FelExport* ne seraient pourtant pas fâchés de s'en débarrasser à bon compte.

Une silhouette humaine s'intercala entre l'un des phares et lui.

— Celui-là est tout seul. Qu'est-ce qui m'empêche de me le faire, comme un lapin-rat ?

— Tu es con. Ramener un fuyard, c'est huit jours de perme assurés plus un doublement de solde. Tu t'en feras une autre fois.

Les voix se déplacèrent. On lui tira brutalement les mains en arrière. Des bracelets cliquetèrent sur ses poignets.

— Fous-toi à plat ventre. Voilà, sage. Tu sais qu'il a un beau petit cul, ce sauvage. J'ai bien envie d'en profiter, là tout de suite.

L'autre souffla.

— Même bourré, tu es une bite ambulante. Je suis crevé. On le ramasse et on rentre. Y a des filles de son clan, au camp. Tu pourras t'en envoyer autant que tu veux.

— Ce salaud de Molker les fait payer trop cher. Bon, d'accord. Mais tu t'occupes de le charger.

Lorin fut relevé sans douceur par la seconde silhouette. Il se laissa attacher à un montant de la plate-forme bâchée du véhicule. Un état d'hébétement faisait écran à son désarroi.

La machine repartit. Attaché par les mains, Lorin cahotait d'un bord à l'autre, se couvrant de contusions. Mais il sentait à peine les coups. Sa tentative avait échoué. Comment retrouver Soheil après cela ?

CHAPITRE II

Deux jours que Lorin était couché sur le bat-flanc du cachot. Le sang croupissait dans ses veines. Chaque parcelle de son corps l'élançait, comme si on lui avait retiré sa peau, mettant les muscles à vif. Seule la douleur lui rappelait qu'il était vivant. Dès leur rentrée à Camp-Polcher, l'un des hommes l'avait frappé avec ses bottes alors qu'il était encore attaché, dans les côtes, au creux du ventre et à l'entrejambe.

Un troisième Vangkana était venu le prendre.

« — On l'a retrouvé à cinq kilomètres du camp, mon adjudant. Dans l'état que vous voyez.

« — Ça va, sergent. Vous l'aurez, votre récompense. »

Le nouveau Vangkana l'avait emmené dans un endroit tapissé de carreaux blancs pour le nettoyer. Il lui avait demandé la manière dont il s'y était pris pour sortir du camp. Lorin raconta. Sans mentionner ce que les deux Vangkanas avaient dit à son sujet, lorsqu'ils l'avaient récupéré. Les histoires de Vangkanas ne le concernaient pas, elles ne pouvaient lui valoir que des ennuis.

On lui donna un nouveau pantalon, mais pas de chemise. Au milieu de la journée, il avait droit à une pomme de terre plongée dans un bol d'eau chaude. Il faisait ses besoins dans un pot sans couvercle, ramassé cinq minutes avant l'extinction des lumières. De temps en temps, une lucarne s'ouvrait dans la porte. Des yeux le scrutaient, puis la lucarne claquait en se refermant.

Au matin, le Vangkana qui l'avait enfermé déverrouilla la porte et entra dans le réduit en baissant la tête, sa brosse de cheveux gris frôlant le chambranle.

— Je m'appelle Silas. Adjudant-chef. C'est moi qui ai la charge de recruter pour le corps Kvin. Le bataillon des indigènes. On manque de recrues, alors on prend ce qui se trouve. Dommage que tes amis aient refusé de coopérer. Aucun n'a voulu se présenter aux tests. Tant pis pour eux, ils ne seront pas vaccinés contre la fluctuarite. Et toi, acceptes-tu de t'enrôler ?

Il parlait sans conviction, s'attendant à une réponse négative.

— Oui, je veux m'enrôler.

De surprise, la bouche du Vangkana bâilla.

— Tu as compris ce que je viens de dire ?

Lorin répéta.

— On dirait que tu as saisi. Pourquoi veux-tu t'enrôler ?

Lorin répondit par un haussement d'épaules. Les Vangkanas ne devaient pas savoir qu'il recherchait Soheil. Or, le seul moyen de rester ici, à Camp-Polcher, était de s'engager. Bien qu'il ne sache pas ce que recouvrait ce terme.

— Après tout, cela ne me regarde pas. Avec ce qui se prépare, nous avons trop besoin d'hommes. Tu devais rester en prison jusqu'à ton départ, mais je vais demander d'annuler cette peine. Tu vas repasser à la douche. Et ensuite, visite médicale.

L'adjudant-chef Silas sortit. La porte ne se rouvrit qu'en fin d'après-midi. Un Vangkana morose le conduisit jusqu'à un bâtiment en forme de L, peuplé de blouses blanches. Pendant deux heures, Lorin fut dépossédé de son corps. On le palpa, on lui ausculta les orifices, on le fit uriner et déféquer dans un seau. On lui rasa le crâne et on le vaccina contre la fluctuarite d'une piqûre dans la nuque.

— Tu viens d'une tribu de la côte, lui dit une infirmière à chignon comme si elle s'adressait à un enfant. Il y a vingt ans, une équipe volante a vacciné tous les membres d'un village. D'une piqûre dans l'avant-bras. Le lendemain, tous les bras avaient été tranchés au niveau du coude, et entassés à l'entrée. Depuis, nous piquons dans le cou. En espérant qu'ils n'iront pas se décapiter.

Sa peau le picotait de multiples démangeaisons dues à l'eau savonneuse de la douche. L'infirmière à chignon lui assura que d'ici quelques jours, cette sensation passerait. Il récupéra le pantalon et la chemise incolores ; d'autres attendaient leur tour.

Silas l'attendait à la sortie du bâtiment. Lorin lui demanda où se trouvait Dilar. Un membre de son clan, qu'il n'avait pas revu.

— Si tu crois qu'on n'a que ça à faire, enregistrer les noms... L'Administration ne connaît que votre nombre à l'arrivée. Sept indigènes sont décédés pendant le transfert, femmes comprises. Les corps ont été incinérés, comme le préconise le règlement 345-A sur la prévention sanitaire.

Silas le conduisit dans une autre bâtisse préfabriquée. Lui fit apposer son pouce au bas d'une dizaine de documents. Au centre d'une pièce nue, face à une caméra juchée sur un trépied, Lorin déclina son nom, sa tribu d'origine et son âge. Silas s'absenta, revint avec à la main un rectangle de plastique vert, gravé d'inscriptions.

— Ceci est ta carte d'immatriculation. Ne la perds pas. Avec elle, tu peux acheter des choses dans la mesure de ton crédit. Tu disposes d'un

mois pour choisir ta religion : le Panislam ou l'escopalisme. L'adoration de l'Isothermie Céleste est prohibée. Si tu adhères au Panislam, un dixième de ta solde sera prélevé. L'ordre de Saint-Escopal n'exige pas d'argent en dehors de dons à l'occasion des fêtes, mais des services en nature. Chaque dimanche, il y a un office obligatoire.

Lorin ignorait que les jours étaient affublés de noms différents. À Dao, il n'y avait pas de dieu, mais des démons qui influaient sur les cinq éléments de la nature : l'air, la terre, l'eau, le feu et la chair. Soheil avait été escopalienne. Elle avait adoré un homme-dieu nommé Kriste, qui était revenu du royaume des morts pour dire aux hommes de le révéler. Mais en secret, elle portait sur elle une bourse de sel.

Depuis qu'ils s'étaient installés à Dao, la jeune fille aux yeux arc-en-ciel invoquait Kriste avec moins de ferveur. Peut-être que s'il se convertissait, il se rapprocherait de Soheil. Le Kriste converserait avec elle par les rêves, comme le faisaient tous les dieux, et lui dirait que Lorin ne l'avait pas abandonné.

— Je choisis maintenant. Je veux être escopalien, révéler Kriste et construire la Grande Église.

Silas se fendit d'un sourire torve.

— Je n'en doute pas. La question est donc réglée. Demain, tu passeras les tests psychométriques. Une séance de cinéma est prévue pour les nouveaux incorporés. Ensuite, tu feras connaissance avec ton bataillon.

La salle de cinéma était aux trois quarts vide. Des jeunes gens attendaient, affalés sur des fauteuils rembourrés de toile rouge, boulonnés au sol. Tous les sièges étaient orientés vers un mur peint en blanc, taché en plusieurs endroits. Escorté de regards hostiles, Lorin s'assit dans un coin.

Une heure plus tard, un Vangkana arriva en coup de vent.

— Vous êtes là depuis quand ?

— Trois heures, sergent.

— Moi, depuis le début de l'après-midi.

— Vous me rassurez, j'avais peur d'être en retard.

Quelques rires aigres ponctuèrent ce haut trait d'humour. L'officier disparut par une porte dérobée. La lumière s'éteignit. Le mur blanc s'éclaira, puis fut remplacé par une image plate, qui bougeait et tremblait. Un Vangkana en tenue de camouflage courait dans une forêt d'alames. Il courait d'un alame à un autre, une arme coincée sous

l'épaule. Ses lèvres remuaient. Une voix grave sortait de derrière le mur.

« — *La FelExport m'a ouvert une nouvelle voie, celle du devoir et du progrès maîtrisé. En m'engageant dans la Force d'Appoint de la Milice, j'aide à construire un monde nouveau et pacifique pour Felya et les mondes affiliés. J'apprends l'exercice de l'autorité et du commandement, l'esprit de décision, l'engagement physique. Bientôt, j'aurai une promotion, car...* »

Le film cessa d'intéresser Lorin. Il ne comprenait rien à ce discours, qui ne correspondait pas au mouvement des lèvres de l'homme. Celui-ci était d'ailleurs beaucoup trop grand pour être vrai. Il mesurait trois têtes de plus que Lorin. On voulait l'induire en erreur. L'image s'agitait sans arrêt.

La forêt disparut. À présent, le Vangkana se découpait sur un fond d'étoiles. Ses lèvres remuaient à travers un casque transparent, ses vêtements avaient changé. Il portait une arme différente, retenue par une courroie. Une grosse boule bleutée envahissait une partie de l'espace. Des objets plus petits paraissaient flotter autour de lui, notamment un anneau de pierre, immense vu la distance.

Lorin comprit l'astuce : l'image servait à cacher les taches sur le mur blanc, qui, elles, ne bougeaient pas. Il se mit à les dénombrer. Quand le film se termina, l'écran redevint blanc et Lorin compta les taches. Il n'en avait oublié aucune.

Il imita les autres qui se levaient en grognant. Au moment de sortir, l'un d'eux jeta :

— On a sorti un singe de sa cage, les gars.

Des rires goguenards le poursuivirent, mais personne ne le prit à partie. Mal à l'aise, Lorin se retrouva sur un terre-plein spacieux. Des machines volumineuses, montées sur des chenilles de métal, le traversaient dans un fracas d'enfer.

Un Vangkana héla le petit groupe, qui se montait à une vingtaine d'individus.

— Bataillons Tri, Kvar et Kvin. Combien pour le Kvin ? Avancez devant moi.

Lorin fit un pas en avant.

— Plus près. Toi pigé ? Bon, toi aller au bloc 5, là-bas. Au pas de course.

La façade lépreuse du bâtiment 5 alignait des fenêtres aux carreaux sales. Pour l'heure occupé par un Vangkana solitaire, assis à une table et qui retournait des cartes en plissant les lèvres de concentration.

Il se leva et jaugea Lorin d'un air où se lisait le mépris.

— C'est toi le bleu ? Où sont ton uniforme et ton fusil d'assaut ? Il te les faut avant que les autres ne reviennent de l'instruction. Fourniment, bloc 8, sur présentation de ta carte.

Camp-Polcher se résumait à une trentaine de bâtisses austères plantées en un damier approximatif, dont les deux tiers étaient dévolus au matériel et aux locaux administratifs. Lorin perdit un quart d'heure à trouver celle du fourniment. Un lieutenant grognon affublé d'une casquette léopard lui balança un barda de plusieurs kilos. Plus une arme trapue, luisante de graisse.

— Ce S&Baz à impulsion vaut plus cher que toi. Tu es responsable de son entretien. Il est la propriété de la *FelExport*. En cas de vol, la punition est deux ans de prison assortis d'un blâme. Si tu te le fais dérober par un indigène, c'est la cour martiale et la pendaison. Tu recevras ton implant dès que possible.

De retour au bloc 5, Silas l'attendait en fumant une cigarette. Lorin eut droit à son premier cours d'instruction : le salut devant les officiers et l'apprentissage des grades. Lorin s'habilla. Les chaussures paraissaient être conçues pour faire souffrir.

Le lendemain matin à six heures, il passerait la batterie de tests psychotechniques. Silas s'éclipsa lorsque les portes s'ouvrirent à la volée. Une cinquantaine de battle-dress souillés de boue séchée surgirent bruyamment. Leur démarche lourde trahissait la lassitude, de même que leur visage poudreux. Des effluves de transpiration envahirent le hall. Tous sans exception affichaient une impressionnante collection de balafres et de stigmates de toutes sortes.

À leur tête venait le colonel Jelal.

Il arracha presque la carte que lui tendait Lorin.

— Matricule 30-547. Tu n'es pas en tenue : pour commencer, pas de permission pendant trois semaines. Va te changer tout de suite. Ici, tu es chez des gens civilisés, pas dans un village de pouilleux. Ajo, montre-lui.

— Oui, mon colonel.

Lorin suivit un grand type bougonnant.

Le bloc 5 comprenait un râtelier, un dortoir commun, des douches sur caillebotis, un réfectoire et une salle de détente. Le coin des officiers était interdit. Lorin déballa son paquetage sur le lit à sommier de fer qu'Ajo lui désigna. Un placard lui était attribué. Il s'habilla maladroitement. Le treillis d'étoffe rugueuse pesait autant que s'il était mouillé.

— Le tissu est renforcé par une résille d'acier. Avec ça sur le dos, on peut pas te poignarder, ou alors avec une lame céramique. Et il n'y en

a pas dans le coin. Importation prohibée. Il faudra que tu achètes un cadenas électronique au magasin, si tu veux garder quelque chose à toi.

Il lui expliqua l'entretien du matériel. Puis il piocha dans le tas d'objets hétéroclites, étalés sur le lit.

— Je suis à court de cire, je prends la tienne. Les cigarettes aussi, tu permets ? On peut en acheter au magasin du camp. Sur ta carte, il doit y avoir un mois de solde d'avance. Ne la gaspille pas en filles.

Au cours de la soirée, Lorin essaya de lier connaissance, mais la plupart firent mine de ne pas comprendre ce qu'il disait.

— Perds d'abord ton accent de pouilleux, lui retourna quelqu'un.

Au-delà du brouhaha des conversations, une aura d'indifférence émanait du groupe. Ces hommes venaient-ils de clans, comme lui ? Il ne pouvait le croire. Tout le monde semblait se méfier de tout le monde.

Cette nuit-là, Soheil ne lui apparut pas, bien qu'il ait gardé les mains croisées sur la poitrine pour écarter les démons. Felyos restait sourd à ses appels. Le dieu-serpent avait-il été outragé par ses promesses au Kriste ? Ce devait être cela. Mais il était obligé de composer avec le dieu vangkana.

Le lendemain, un son puissant provenant de conques accrochées au plafond le força à se lever. Camp-Polcher était truffé de conques, qui nasillaient à longueur de journée.

— Tu coupes à l'exercice d'aujourd'hui, lui jeta Jelal d'un ton rogue. Tu as rendez-vous avec le docteur Oleg dans un quart d'heure. Puis on te fera ton implantation. Dès demain, tu participes aux manœuvres.

Lorin ignorait ce que le terme d'implantation signifiait. De même que les manœuvres. Il se rendit dans un bâtiment administratif dénommé Centre de Sélection de la Milice Coloniale. On l'introduisit dans une pièce dépourvue de fenêtres, en compagnie de six jeunes hommes qui cachaient leur nervosité derrière des sourires crispés. Ils faisaient partie du groupe de la veille. Une vingtaine de tables d'écolier s'alignaient.

— Le babouin est habillé, fit l'un d'eux en l'apercevant. Vous croyez qu'il sait tenir un crayon ?

Des relents de transpiration se dégageaient de leur treillis. Les tests étaient-ils douloureux ? Sinon, pourquoi avoir peur ? Lorin s'assit à une table vide, en retrait. Presqu'aussitôt, la porte s'ouvrit.

L'homme ne portait pas de battle-dress mais un uniforme gris, sans

poches apparentes, l'insigne des services de santé cousu sur l'épaule. Son corps était aussi rêche et cassant qu'un boisseau de branches sèches, ses mains fines et blanches. Tout comme son visage dont la bouche s'écarterait, vilaine cicatrice.

— Je suis le docteur Oleg. Dans les deux heures à venir, vous allez passer une série de tests d'aptitude. On va d'abord évaluer votre rendement sensoriel. Puis l'âge mental, et le quotient intellectuel. Préparez-vous, le premier test commence dans trois minutes.

Une main se leva.

— Pourquoi tous ces tests, docteur ? Moi, j'ai rejoint l'armée parce que j'en avais marre des examens.

— Qui êtes-vous ? Déclinez vos nom et matricule, je vous prie.

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux de l'intervenant à la façon d'un feu follet. Il répondit, penaud.

— D'après votre nom, vous venez de la colonie Thore, au nord du Sest. Exact ? Par conséquent, vous devriez savoir que Camp-Polcher n'abrite pas une armée, mais une entreprise privée assurant la sécurité des pionniers et le suivi des opérations d'extraction minière, en vertu d'un contrat passé avec la *FelExport* pour une durée de vingt ans. Nous ne faisons pas la guerre mais des actions de police. Les tests ont pour but d'évaluer un profil psychologique global, qui fera partie de votre dossier à la *FelExport* et sera détruit à la résiliation de l'engagement. Ils n'auront aucune incidence sur votre carrière.

Certains firent des mines peu convaincues, mais personne n'émit de commentaire à haute voix.

— Retournez la feuille qui se trouve devant vous. Quelques-uns d'entre vous ne savent pas lire, alors je vais expliquer à chaque fois en quoi consiste l'épreuve.

La feuille reproduisait des dessins géométriques élémentaires, groupés par lignes, la figure la plus à gauche séparée des autres par une barre verticale. Chaque ligne comprenait autant de motifs que Lorin avait de doigts à une main.

— Les figures de la première colonne sont les modèles. Regardez-les bien, l'une après l'autre. Votre tâche consistera à désigner la forme qui présente le plus de ressemblances avec le modèle, en l'entourant avec le crayon. Dès que vous aurez fini, vous déposerez votre feuille sur mon bureau. Allez-y.

Lorin saisit le crayon d'une main inexpérimentée. Il regarda les autres, qui se concentraient en produisant des mimiques diverses, afin de voir la meilleure façon de tenir le crayon.

Ses yeux revinrent à la première ligne de figures. Le modèle formait un triangle évidé. Les formes attenantes décrivaient un cercle, un cercle évidé d'un triangle, une sorte de rectangle orienté vers la droite, un triangle un peu plus grand que le modèle. Lorin cocha le dernier dessin, puis passa à la ligne suivante : deux cercles accolés, l'un grand, l'autre petit – comme les deux soleils, Fraad et Lossheb.

Les figures devenaient de plus en plus complexes, et Lorin peina un peu sur les dernières. Il se leva et aller déposer sa feuille sur la table.

— Vous avez un problème ? fit l'homme en levant les yeux de la revue qu'il avait déployée sur le bureau. Dépêchez-vous, le temps continue de s'écouler.

— J'ai fini, monsieur.

L'homme prit la feuille sans broncher.

— Allez vous asseoir.

Au bout de cinq minutes, il ordonna à tous de poser les crayons. Puis il distribua de nouvelles feuilles, ornées de volumes dont on voyait toutes les arêtes. Il fallait passer au crayon les seules arêtes qui resteraient visibles si les volumes étaient en bois.

L'épreuve suivante consistait à relier des points entre eux, pour faire apparaître des figures cachées, selon l'organisation la plus évidente. Les tests s'enchaînèrent. Lorin fut surpris de constater qu'il rendait ses feuilles avant les autres. Ceux-ci commençaient à le regarder de travers.

Les tests prirent fin. Les nouveaux engagés se dirigèrent vers la sortie. Le docteur Oleg demanda à Lorin de rester une minute.

— J'ai survolé tes résultats. Les réponses sont assez dispersées, mais il est d'ores et déjà possible de dresser une estimation préliminaire. Les tests de ressemblances visuelles montrent un haut niveau d'abstraction. J'ai observé que tu ne savais pas la différence entre la gauche et la droite, mais tu as pallié cette déficience par d'autres moyens. Les épreuves de mémoire et d'imagination sont les plus intéressantes. Tu fais preuve d'une grande souplesse et d'extension de l'intelligence. Et cela est bien gênant pour toi.

Il pinça les lèvres, comme s'il était embêté.

— Tu es plus intelligent que ton lieutenant, voilà le problème.

Lorin essayait de comprendre.

— Qu'est-ce que cela change ? Je vais rester à Camp-Polcher, n'est-ce pas ?

— Quelle drôle de question. Cela mériterait une séance au véridral, la *FelExport* a horreur des mystères. Mais non, le résultat n'en vaudrait

sans doute pas le coup. Qu'est-ce qu'un sauvage mal dégrossi dans ton genre peut avoir à révéler ? Camp-Polcher n'est qu'un camp comme les autres. Les tests ne changent effectivement rien pour toi. À la rigueur, des ennuis, si Jelal venait à l'apprendre. Il te ferait la vie dure, c'est sûr. Ou te ferait muter à l'autre bout de la planète, si je le lui disais.

Lorin se débattait entre des idées contradictoires. Soudain, cela se mit en place.

— Que voulez-vous de moi ?

Oleg sourit.

— L'innocence a le piquant du vice, dit-on. C'est si vrai en ce qui te concerne. Tu as vite compris. Si ç'avait été un test, tu l'aurais passé avec succès.

Il ouvrit le tiroir supérieur et posa un paquet sur le bureau.

— Il y a un homme de ton bataillon, du nom de Dom. On le surnomme Dom-Dom. Je voudrais que tu lui remettes ceci de ma part. Il ne faut pas que Jelal le voie. Sinon, tu aurais de sérieux ennuis. Très sérieux.

Lorin hocha la tête en silence.

En revenant vers le bloc du bataillon Kvin, il passa devant l'enclos où Haslam et les siens avaient séjourné. Il était vide. Le clan avait dû être déporté pendant qu'il effectuait les tests. Un intense sentiment de soulagement le submergea.

Au moment d'entrer, il croisa Jelal qui sortait. D'un geste précipité, il dissimula le paquet derrière le dos.

— Matricule 30-547 !

Lorin se figea. Son cœur se mit à cogner. Le gros homme se planta devant lui, le regardant sous le nez. Son haleine empestait.

— On ne t'a pas appris à saluer, quand tu croises un supérieur ?

Lorin secoua la tête, la gorge serrée.

— Tu es de corvée de chiottes, pendant une semaine.

— Oui, colonel.

— Plus fort.

— OUI, COLONEL !

Le gros homme s'écarta et disparut. Lorin ne put s'empêcher de souffler. Il pénétra dans le dortoir. Des soldats allongés sur leur lit bavardaient à voix morne, comme pour eux seuls. D'autres lisaient des

revues illustrées de teintes criardes, à couvertures suggestives. Lorin demanda où il pouvait trouver Dom.

— Dom-Dom, qu'est-ce que tu lui veux, ducon ?

— Lui donner quelque chose.

Un autre homme sauta de son matelas et l'entraîna dans un coin.

— C'est moi. File le paquet. De la part d'Oleg, hein ?

Lorin acquiesça du menton. La trogne bosselée de son interlocuteur présentait la même géographie de coutures que ses compagnons ; l'une d'elles, plus profonde, raturait le nez épaté, pour finir sur la pommette saillante. Quand il parla, ses lèvres épaisses articulèrent exagérément, à la manière d'un professeur de diction.

— Bienvenue au Kvina, mon pote. Tu sais comment nous appellent les autres corps ? Le bataillon des singes. Te laisse pas impressionner par ces branleurs. Ils nous détestent, ces fils de riches colons du complexe de production. Parce qu'ici, c'est le régiment des pauvres. Pour combien on t'a fait signer ? Cinq ans, dix ans ?

Lorin avoua son ignorance.

— Alors, c'est dix ans. Fais voir ta carte. Verte, c'est bien ça.

— De quel clan es-tu ?

— Oublie ton clan, il n'existe plus pour toi. Notre clan est la *FelExport*. D'ailleurs, ce n'est pas un clan. Quand on tue un supérieur, on ne prend pas sa place mais on est fusillé. Tu ne verras jamais les chefs, ils sont sur un autre monde. Ah, je vois que tu es largué. Il n'y a qu'une chose qu'il faut vraiment savoir faire à Camp-Polcher : connaître les grades, pour le salut réglementaire.

Lorin avait remarqué que les officiers se repéraient la plupart du temps par un ventre proéminent et la coloration de leur nez.

Dom-Dom s'esclaffa.

— Ce moyen en vaut un autre. Tu me plais, gamin. Jelal finira alcoolique, comme tous les autres. Comme toi et moi. Nos ennemis, ce sont des sauvages, armés d'arcs dans le meilleur des cas, rongés jusqu'à l'os de vermine et de vérole noire. Tout ce qu'on a à faire, c'est occuper le terrain. Voilà pourquoi il n'y a pas fraternité d'arme. Dans un an, tu feras un stage en orbite, comme le veut le règlement. On t'inoculera les germes de Kavine. Puis on te foutra une combinaison sur le dos et tu seras balancé dans l'espace, avec mission de revenir sur terre. Mais la véritable aventure, c'est ailleurs qu'elle se trouve. Derrière les Portes de Vang, sur la frange extérieure. Au milieu des tempêtes gravifiques comme on en voit sur les programmes du satellite. Là où les compagnies minières concassent des planètes

entières, à coups d'atomiques. Tandis qu'ici, tout ce qu'il y a à tuer, ce sont les chats harets qui rôdent autour du camp.

Il arracha le papier brun du paquet, révélant un conditionnement pharmaceutique. Un cachet de cire oblitérait le couvercle. Dom-Dom le brisa, et retira une ampoule ambrée, qu'il fit rouler au creux de sa paume. Son expression se fit conspiratrice.

— Moi et quelques autres, on ne carbure pas à la bière de veism distillée sur le Sest. Ni à l'arrack de dryope. C'est plus cher, mais ça en vaut la peine. Je t'en ferai tâter ce soir. Parce que tu vois, gamin, ce truc-là, *c'est de la religion en solution saline*.

Lorin devait partir. Retourner au bâtiment en L, où il avait passé la visite médicale. Aucun retard n'était toléré.

CHAPITRE III

— Ton fusil d’assaut, demanda le médecin.

Sa blouse blanche portait le même insigne que celui du docteur Oleg. Lorin lui remit l’arme après un instant d’hésitation.

— Bien, fit l’autre en souriant. Je vois que l’on commence déjà à se pénétrer des réactions instinctives du soldat. Mets-toi torse nu et rejette la tête en arrière.

Lorin ressentit une piquûre au niveau de la clavicule gauche. Le médecin fit glisser du pied une table roulante sur laquelle reposait un instrument trapu, à l’aspect menaçant. Il le saisit par une poignée évoquant une crosse de pistolet. Lorin sentit un contact froid. L’engin fit entendre un bip étouffé.

— Ne bouge pas. Le code est verrouillé. Est-ce que tu sens quelque chose, là ? Réponds sans tourner la tête.

— Non.

Un soubir pneumatique fusa contre son oreille. Suivi d’une douleur brève mais intense, qui lui coupa le souffle. Lorin eut un réflexe de repli, mais l’autre avait passé une main derrière sa nuque et la lui maintenait.

Le médecin le relâcha.

— La greffe est terminée. L’implant est en train de se connecter. Dans trois minutes, il se peut que tu aies un peu mal derrière un de tes globes oculaires. Ton implant est directement relié au cerveau de ton fusil. Il te fournira toutes les informations des senseurs de l’arme. Garde la tête en arrière.

La porte d’entrée claqua dans son dos. Le médecin se leva et se signa avec déférence.

— Bonjour, mon père. Vous venez bénir votre nouvelle ouaille ? Notre Seigneur n’a donc pas abandonné Felya.

Le Père escopalien avait le profil des officiers : une bedaine déformait la soutane noire aux manches violettes. Le nez piqueté de trous avait la même pigmentation que les manches. Son bras gauche était animé d’infimes soubresauts. Une séquelle de la maladie des agités, que les Vangkanas appelaient fluctuarite.

— Les indigènes sont autant de terres vierges sur lesquelles le fleuve de la Religion vient déposer son bienfaisant limon. Je viens me rendre compte des richesses de cette terre. Après tout, Camp-Polcher est ma paroisse.

— C'est aussi celle des panislamistes. Bien qu'ils n'aient pas d'aumônier.

L'Escopalien lui jeta un regard noir. Puis il se força à sourire.

— Tu es venu à moi, mon fils. La voie de la rédemption t'est désormais ouverte. As-tu connaissance des principes sacrés de notre sainte Bible ?

Lorin répondit par l'affirmative. Soheil lui en avait parlé. Lui-même avait discuté avec un membre d'un clan converti. Ce n'était pas compliqué, les religions vangkanes se ressemblaient. Toutes étaient du côté du bien contre le mal. Le peuple de Dao pensait que trois principes gouvernaient les dieux : le bien, le mal et l'*ogoun*. Parmi tous les éléments de l'univers, l'*ogoun* avait une préférence pour l'homme et le fer, parce que tous deux avaient la faculté de se transformer avec une grande facilité. Les dieux inférieurs étaient dominés par le bien, les démons par le mal. Felyos, le dieu-dans-l'œuf, était le seul à posséder les trois principes en quantité égale.

Les Escopaliens combattaient l'*ogoun*. Mieux valait ne pas y faire allusion. Il entendit sans l'écouter le sermon du prêtre, qui répandait de l'eau bénite sur le canon de son fusil. Puis le médecin le fit sortir.

— Te voilà baptisé. En attendant le baptême du feu. Des rumeurs circulent, à propos d'opérations de grande envergure qui se prépareront, à l'état-major. Je vais activer ton arme. Dès que tu l'as en main, tu me dis ce qui se passe.

Il appuya sur un bouton qui se trouvait dans un renfoncement de la crosse. Lorin prit le fusil au creux du coude, ainsi qu'il l'avait vu faire. Son œil cligna, sous l'effet d'une gêne. Comme s'il voyait au travers d'une buée. Puis sa vue s'éclaircit.

— Je vois des signes verts. Quand je baisse les yeux, ils disparaissent.

De surprise, il lâcha la crosse. Les chiffres s'effacèrent aussitôt.

— Rien de plus normal. Tu apprendras à les interpréter.

Le médecin le garda une heure. Lorsque Lorin sortit, la nuit était tombée. Des lueurs brillaient sur l'horizon, témoignant des activités vangkanes. Le fleuve Sest coulait à dix jours de marche vers le nord. Sur ses rives se regroupaient une dizaine de tribus cernées par des marécages délétères, avec lesquelles Dao n'entretenait que peu de rapports.

Jelal accusa Lorin d'avoir fait durer sa visite au bloc médical. Il le consigna à passer le reste de la soirée dans les sanitaires, à récupérer l'émail jauni des cuvettes.

L'extinction des feux sonnait quand Lorin fit grincer les ressorts de son lit sous son poids. Dom-Dom ne fut pas long à surgir. Il s'éclairait d'une lampe de poche de la taille de son index.

— Je t'attendais, gamin. Je t'avais promis de te faire goûter à ma dope à moi. Une promesse est une promesse.

Lorin considéra ce qu'il tenait à la main : un simple tube de verre terminé par une poire en caoutchouc, rempli de ce liquide ambré qu'il avait aperçu dans l'ampoule. Dom-Dom posa une main sur sa poitrine.

— Reste allongé. Trois gouttes dans chaque œil. Compte jusqu'à dix sans cligner, le temps pour les cristaux de s'organiser sur la cornée. Ensuite, ferme les yeux. Pas d'accoutumance à craindre, la kaléidoscine ne pénètre pas l'organisme. Mais pendant la durée de la dégradation des cristaux, elle fait autant planer que les « friandises », crois-moi. Trois gouttes te donneront une demi-heure de plaisir garanti. Avec elle, tu peux voir Dieu sans intermédiaire. C'est pour ça que les autorités l'ont interdite.

Lorin avait esquissé un mouvement de recul en apercevant la goutte à goutte s'approcher de son orbite, mais la poigne de son camarade avait la dureté du fer. Il cessa de remuer, de peur que l'autre ne lui retourne la paupière. Un liquide poisseux lui englua la vue. Ses pupilles se contractèrent. Dom-Dom le lâcha.

— Je vais m'en foutre une dose, à moi aussi. Cinq gouttes. C'est à la fin que c'est le plus excitant, quand les premières hallucinations synesthésiques se font sentir.

Lorin fut tenté de se relever, mais la réalité avait pris une texture inhabituelle, changeante. Comme si les objets et les êtres, l'espace même s'étaient *désossés*. Il eut l'impression qu'il n'avait qu'à tendre la main pour les froisser, les déchirer comme des enveloppes de papier gonflées d'air.

Dom-Dom se mit à soliloquer, de son étrange voix à mâcher du gravier. L'essentiel demeurerait hermétique à Lorin. Il ouvrit la bouche pour le lui dire, mais s'aperçut tout de suite que le soldat se moquait d'être compris. Tout ce qu'il désirait c'était se griser de mots, et Lorin n'était sans doute pas le premier à recueillir ses confidences.

— Avant j'étais pilote, gamin. Pilote de microlégers en milieu ténu. Sur Nouvelle-Bardaï, sur Hélix. Mon rêve, c'était de voler en scaphe dans l'atmosphère d'une jovienne. Louvoyer entre des nuages d'hydrocarbones, sans rien où se poser. Planer, pour l'éternité...

Sa voix s'amenuisait, à mesure qu'il racontait comment son escadron de reconnaissance s'était fait repérer au-dessus d'une cordillère enneigée d'Hélix. Il avait vingt-neuf ans. Des maquisards, refoulés à huit mille mètres d'altitude par les troupes d'assaut de la *FelExport*, s'étaient creusés des grottes dans une roche aussi dure que du quartz. Quand ils avaient repéré l'escadron, ils avaient fait un tir de barrage à coups de micromissiles. Dom avait lâché les leurres thermiques. Passer de l'autre côté de la cordillère était le seul moyen d'échapper aux tireurs embusqués. Ce versant était fichu de toute façon.

Les missiles les avaient rattrapés à mi-chemin. Certains appareils s'étaient désintégrés, frappés de plein fouet. D'autres s'étaient retournés sous les coups de poings géants des explosions. Dom avait cru réussir à passer le faîte de la montagne. Il n'avait pas vu le missile tracer une courbe blanche. Ni l'implosion, quinze mètres au-dessus. L'aspiration avait arraché l'aile et la barre de direction, ainsi qu'une partie de son visage.

— Le parachute s'est ouvert automatiquement, marmonnait Dom-Dom. Et ma combinaison m'a protégé, pendant que je glissais le long de la paroi de glace. Les rebelles m'ont récupéré in extremis. Tout le parachute était taché de mon sang. La paroi de glace aussi, j'imaginais pas en avoir autant dans le corps. Ils ne m'ont pas tué. Ils étaient sur le point de conclure un accord avec la *FelExport* par radio, ils tenaient à montrer leur bonne volonté. Mais je n'ai jamais pu voler à nouveau. Maintenant, je suis un cul-terrien, comme vous autres. Dans le bataillon des singes...

Lorin n'écoutait plus. Il fermait les yeux pour échapper aux chatoyances qui l'assaillaient. Mais le manège ne cessait pas, modifiant sans cesse les motifs en assemblages de plus en plus complexes. Dom-Dom finit par se taire. Il ne produisait plus que des vrombissements avec sa bouche. En train de revivre l'aventure qui l'avait fait échouer sur Felya.

— Visez-moi ça, les gars. Le bleu est au courant.

Ce n'était pas Dom-Dom. Lorin ouvrit les yeux. Un ballet de couleurs affolées s'interposait entre son esprit et la réalité environnante. Son oreille perçut des frôlements de pieds sur le carrelage, qui se déplaçaient autour du lit. Il se sentit effroyablement vulnérable.

— J'étais sûr que tu allais lui refiler de ta merde. Tu lui as aussi raconté tes histoires foireuses ?

— Foutez-lui la paix, fit la voix affaiblie de Dom-Dom.

Mais il n'était pas plus en état d'agir que Lorin.

— Allons, tu vas en faire une mauviette. Et les mauviettes ont pas leur place au Kvina. Faut voyager, pour être un homme. Tu devrais savoir ça, Dom-Dom, non ? Tu lui as donné combien, deux, trois gouttes ? C'est pas un voyage, c'est une promenade que tu lui offres. Tenez-le ferme, les gars. Dom-Dom, tu permets que j'emprunte ton goutte à goutte.

Ses bras et ses jambes furent empoignés. Lorin se laissa faire sans réagir. Il ne fallait pas songer à fuir. Au bout de trois pas, il aurait trébuché.

Un homme – celui qui avait parlé, sans doute – lui crocha la mâchoire pour maintenir sa tête droite. Quatre gouttes tombèrent dans chacune de ses orbites.

— Lâchez-le, bientôt il aura son compte. Fais de beaux rêves, le bleu. Demain on manœuvre.

Lorin se retrouva seul. Ses tentatives pour contenir l'épouvante qui l'envahissait n'étaient pas loin d'échouer. Le vertige de couleurs commençait à perturber le cours de ses pensées.

— Dom-Dom ?

Une respiration lui indiqua que Dom-Dom était toujours là. Il refusait de répondre. L'anxiété de Lorin redoubla.

— Ils m'ont rajouté quatre gouttes. Qu'est-ce qui arrive, avec quatre gouttes ?

La réponse lui parvint une éternité plus tard.

— Quatre gouttes, tu ne risques rien. Demain, tu auras les yeux rouges, comme si on te les avait frottés au papier de verre. C'est maintenant que tu vas trinquer. La sensation de milliers d'araignées en train de grouiller sur tout le corps, pour débiter. Pendant une demi-heure, les hallucinations vont se succéder. Le seul moyen de les endiguer, c'est de penser à une chose, une seule.

Son conseil sonnait creux, mais Lorin n'avait pas d'autre choix que d'essayer de l'appliquer. L'image de Soheil se noyait dans le torrent coloré. Il se raccrocha à elle comme à une bouée.

Ce fut pire que ce qu'avait annoncé Dom-Dom.

Les couleurs débordèrent de ses yeux pour ruisseler le long des nerfs, dans les circonvolutions de son cerveau. Des souvenirs de crabes gigantesques, garnis de forêts, se racornirent et flambèrent. Des odeurs se télescopèrent. L'encre du ciel se déversa dans son crâne, dans un rugissement monstrueux...

Peu à peu, le déluge de couleurs reflua et tarit. Un sentiment d'anéantissement l'envahissait, contre-coup de ce trop-plein d'images.

Il baignait dans une mare de sueur, que le matelas ne parvenait pas à boire. Un instant, il craignit d'avoir uriné sous lui. Son visage était inondé de larmes, qui avaient commencé à sécher en laissant sur sa peau des sillons d'irritation.

La place où s'était tenu Dom-Dom était vide. Les occupants des lits voisins dormaient déjà, dissous dans la pénombre. Son compagnon avait regagné le sien. Lorin se sentit gagné par la somnolence. Mais il fallait qu'il lui dise qu'il allait bien.

Le sommeil le rattrapa avant qu'il ait pu poser un pied par terre.

*
* *

La manœuvre dura une semaine. Ce fut une marche forcée sur des kilomètres à travers les courbes molles d'une plaine monotone. Le fusil d'assaut et le havresac sciaient les épaules. Jelal répartit les marcheurs par groupes de deux. Lorin se retrouva avec un petit bonhomme à la brosse de cheveux plantée bas, au visage incroyablement couturé. Son cou disparaissait sous des épaisseurs de colliers où pendouillait toute une quincaillerie de gris-gris qui bruissaient à chaque pas. Il portait en bandoulière un gros engin tubulaire.

— C'est toi le nouveau ? Moi c'est Temb. Faudra se relayer toutes les deux bornes, cette saloperie de terramineur pèse une tonne.

— Où va-t-on ?

L'autre fit le geste d'aller tout droit.

— Où l'état-major a décidé qu'on aille. Le point de ralliement est à six jours de marche, au nord nord-est, vers la Carapace. Cela fait des semaines que les ingénieurs de la *FelExport* font des relevés dans ce coin. Il y a un mois, le corps Kvar les a secondés, pour une dératisation.

Son poing frappa dans un bruit de gong le tube métallique pourvu de deux poignées à l'extrémité supérieure, ballottant contre son flanc.

— Les terramineurs sont utilisés pour les tribus qui refusent de libérer le terrain. Impact psychologique assuré.

Lorin se concentra sur la marche. Au matin, personne n'avait fait mine de s'intéresser à lui. Peut-être Temb avait-il fait partie de ceux qui lui avaient maintenu les membres ? Il ne le saurait jamais. Cela n'avait d'ailleurs pas d'importance.

Mais il ne pouvait s'empêcher de ruminer. La veille, l'image de Soheil l'avait fui comme un poisson entre les doigts. Depuis lors, ce mauvais présage ne cessait de le hanter.

Le couple solaire montait au zénith. Les rayons de Fraad et de

Lossheb se conjuguait pour cuire Lorin à l'intérieur de son treillis. La prairie n'offrait pas un arbre où s'abriter de la chaleur. L'herbe mauve ondulait par endroits, sous la caresse d'un géant invisible. Les chaussures de brousse enserraient les pieds de Lorin dans un étau. Plus d'une fois, il fut tenté de les retirer et de les suspendre autour du cou.

Temb l'en avait vite dissuadé.

— Jelal t'attend au tournant, ta gueule ne lui revient pas. Il nous a placés à intervalle régulier. Avec une paire de jumelles, chaque groupe peut surveiller deux autres groupes. Quelqu'un pourrait cafter.

Lorin se le tint pour dit. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour dresser le camp, ce fut une délivrance. Temb monta la tente.

— Pour t'intégrer vraiment à notre groupe, il te manque quelque chose.

— Quoi donc ? fit Lorin.

Temb caressa une de ses balafres.

— Ça. Je crois aux signes : la preuve, on t'a désigné pour m'accompagner. Les cicatrices protègent du mauvais sort. Le destin ne voit que la surface des choses, il est facile de le tromper. Avec deux ou trois tatouages, on ne risque rien. Je suis le tatoueur le moins cher de Camp-Polcher. Certains en ont sur tout le corps. Oudad par exemple, un ancien du fret qui s'est engagé dans le corps Tri...

Il sortit une trousse de son battle-dress.

— Presque toutes celles que tu peux voir sont factices. Mais ça impressionne toujours les filles.

Cette proposition laissa Lorin perplexe. Pourquoi cette comédie, ces masques de carnaval ? Il songea aux histoires que lui avait débitées Dom-Dom. Factices, elles aussi ? Avait-il puisé l'épisode rocambolesque du pilote descendu dans un quelconque programme de télé satellite ?

Temb s'impatiait.

— Alors ? Le soir est le meilleur moment. Tu auras toute la nuit pour laisser reposer ta peau.

Lorin avait été tatoué par le passé, à l'aide d'une encre tirée du venin d'un serpent. Mais à la suite d'une grande frayeur, son tatouage avait pâli et fini par disparaître.

Cette proposition était-elle un signe ?

Il opta pour une marque en travers de la pommette gauche. De toute façon, il n'avait pas le choix. Temb lui avait laissé entendre que le tatouage protégeait non seulement du mauvais sort, mais également d'éventuelles brimades qui pourraient lui arriver en cas de refus.

Ce dernier eut une moue de désappointement.

— C'est un début. D'habitude, je ne bosse pas pour si peu. Mais dans le cadre d'une première campagne, c'est plausible : tu pourras déclarer qu'une douille t'a brûlé la joue en s'éjectant. C'est pas moi qui irai te contredire. J'espère qu'on ne s'en tiendra pas là.

Le travail accompli, Temb ferma la tente et ils s'enveloppèrent dans leur sac de couchage. La montre de Temb les réveilla par sa sonnerie insistante.

Ils repartirent dans le petit matin. Les premiers rayons de Lossheb vaporisaient la rosée, qui stagnait au ras du sol, s'enroulant autour de leurs mollets avec une complaisance élastique.

Temb tirait un air maussade et n'arrêtait pas de tripoter ses colliers. Une radio nasillait à son oreille, aussi énervante qu'un moustique. Tout en louchant sur son camarade, il prétendit qu'ils avaient pris beaucoup trop de retard sur les autres groupes. C'était possible, car il se révélait un excellent marcheur et Lorin avait du mal à se faire à ses chaussures. Temb regrettait sans doute de l'avoir prévenu du danger de les enlever.

L'essentiel de la faune consistait en de petits rongeurs, sortes de croisement de lézard et d'écureuil. Il y avait également des serpents fels ainsi que des termitières à tours multiples. Celles-ci dégorgeaient des ruisseaux grouillants qu'ils devaient enjamber.

— Essaie ton Baz, fit Temb sous le coup d'une inspiration, alors qu'ils avaient dépassé la dernière d'une centaine de mètres. L'armement est à la bretelle ; il faut tirer l'arme vers l'avant d'un coup sec. De cette manière, tu gardes toujours une main libre.

Lorin éprouvait de la répugnance à viser l'édifice rempli d'insectes. Jusque-là, il n'avait été question que de cibles en carton. Son index se crispa sur la détente, mais il ne put se résoudre à appuyer.

Le soldat fronça des sourcils soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu attends ? Tu n'es pas capable de tirer ?

Des paramètres qu'il ne comprenait pas s'imprimaient sur la rétine de Lorin. Un film de sueur humidifiait son front et les ailes de son nez. S'il ne tirait pas, Jelal serait mis au courant tout de suite, et il le muterait dans une autre unité.

Il ferma les yeux. La rafale décapita le faîte de la termitière. Quand il les rouvrit, l'un des signes verts incrustés sous son œil avait changé.

— Pas si mal pour un début, se contenta de dire Temb.

Vers midi, ils firent une pause aux abords d'un tumulus de rouille, de deux hauteurs d'homme, échoué au sommet d'une colline. Mû par

la curiosité, Lorin s'approcha.

— Touches-y, pour voir !

Lorin avança la main vers une carapace soudée aux allures d'insecte fossile, qui s'effrita sous la pression. Quelque chose céda à l'intérieur. L'amoncellement tout entier se tassa sur lui-même, dans un horrible grincement.

Le jeune homme se déroba, tandis qu'un nuage de poussière de rouille s'élevait dans l'azur. Quelques particules se déposèrent sur sa peau moite, pour y adhérer tenacement.

— Une épave de robot agricole, rigola Temb. Les fermiers en ont abandonné des centaines, quand leur concession est arrivée à échéance il y a vingt ans. Tous travaillent au nord du Sest, maintenant.

Il raconta que jadis poussaient du veism, du mais amidonnier et d'autres céréales. Ses parents avaient travaillé comme saisonniers, exploités par les grandes fermes industrielles. Leur faillite ne faisait guère de peine au tatoueur.

— Toute la côte jusqu'au lithosol de la Carapace a été rachetée par la *FelExport*. Je parie que notre mission n'est que la première d'une longue série. Un truc imminent se trame. D'énormes quantités de matériel ont été larguées d'une orbite basse sur l'astroport de Thore. Si tu escomptais te la couler douce en t'engageant, tu as joué le mauvais cheval.

Il partit d'un rire acerbe.

Les jours suivants furent employés à rattraper leur retard.

— Si les Baz n'étaient pas si pesants on irait deux fois plus vite, grommelait Temb.

— Nous allons nous en servir ?

Temb haussa les épaules.

— Avec un Baz/sol/120, on peut exterminer un village en dix minutes. La nuit de préférence, quand ils s'agglutinent dans les huttes. Les balles traversent les murs comme du papier, ils sont fauchés avant même de s'en apercevoir. Du travail propre, si on nous laissait faire.

Lorin avait déjà entendu ce regret dans la bouche d'autres soldats. À mesure qu'ils approchaient du but, l'excitation se propageait dans tout son corps. Il avait hâte d'arriver. Peut-être Soheil s'était-elle réfugiée dans le village où ils se rendaient. Auquel cas, chacun de ses pas le rapprochait d'elle.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait une fois qu'il l'aurait

retrouvée. D'abord, se dépouiller de ces vêtements encombrants.

Mais il garderait l'arme.

Au moment où il se dégageait de ces pensées, son pied buta contre un obstacle. La surprise lui fit perdre l'équilibre. Il bascula en avant. Des pointes de souffrance lui mouchetèrent la poitrine et les cuisses. Il s'accroupit avec précaution.

L'herbe sous sa main se hérissait, non plus mauve mais grise, comme sculptée dans la roche.

— Sans ton treillis, tu aurais été proprement empalé, déclara Temb. Nous sommes tombés sur un phénomène rarissime. D'habitude, la poussière n'avance pas si loin de la Carapace, les vents marins la tiennent à l'écart. Mais parfois, un lac de poussière subit l'aspiration d'une trombe sèche. La langue de poussière s'infiltre à travers la barrière des vents et vient se déposer dans la steppe en une dune de centaines de mètres d'épaisseur. Tout se qui se trouve en dessous se minéralise, à une vitesse que les géologues ne sont jamais parvenus à expliquer. Cela doit tenir à la composition même de cette poussière. Quelques jours suffisent. Des villages engloutis ont été retrouvés, les habitants figés dans la pose qu'ils avaient au moment où la tempête les a surpris. Littéralement mués en statues. Ce qui a donné lieu à un véritable trafic chez les colons. La dune ne tient jamais plus d'une semaine. Le moindre souffle, ou le pas d'un homme, peut la réduire à néant en l'étalant sur des kilomètres. Puis le vent l'emporte, et il n'en reste rien.

La prairie de pierre s'étendait sur des lieues. Une poudre grise à consistance farineuse la recouvrait d'un voile uniforme. Lorin devait faire attention à tout instant à ne pas heurter une fleur cristallisée.

— Il ne faudrait pas que cela dure trop, grommela Temb. Les chaussures ne résisteront pas éternellement. Et je ne nous vois pas marcher pieds nus sur un tapis de clous.

Sur l'herbe pétrifiée, il y avait aussi de la rosée. Des perles transparentes, posées au creux de touffes formant de véritables boisseaux de poignards. Temb prétendait qu'il s'agissait de simples galets que la pression de la dune avait fait fondre sur place. Lorin s'accroupit devant un caillou épargné par la vitrification. En fait un écreuil écailleux replié en position fœtale, captif d'une gangue de pierre. Lorin le soupsa.

— Celui-là est probablement momifié, fit son compagnon. Les animaux peuvent survivre des jours à l'intérieur de leur gangue, dans un état proche de l'hibernation. Certains clans en font la récolte.

L'herbe devint friable, cassante sous leurs pas.

Il était temps. Ils retrouvèrent la plaine avec un soupir de soulagement.

Au terme du sixième jour, le terrain se modifia. Des lits d'anciennes rivières creusaient des sillons au pied des collines. La voix grésillante de Jelal retentit dans le récepteur radio, remplaçant la musique. Elle les guida jusqu'à une éminence rocheuse. Une vingtaine d'équipes les attendaient. Certains étaient assis en tailleur, d'autres allongés sur le sol. Un camion-chenille stationnait en contrebas. L'engin qui avait amené Jelal.

Le colonel fulminait. Son cou de taureau paraissait avoir enflé.

— Ça fait une heure que les trois derniers groupes auraient dû arriver. Tant pis pour eux. Dès la tombée de la nuit, on commence le pilonnage.

Il partit donner des ordres. Quelqu'un tira Lorin par la manche.

— Salut, gamin !

CHAPITRE IV

— Dom-Dom, répondit Lorin. Que se passe-t-il ici ?

Jelal était en train de regrouper les hommes qui portaient des tubes de métal. Temb en faisait partie.

— Les terramineurs. Le groupe de Jelal va disposer des mines autour d'un village qui se trouve à cinq cents mètres. Nous restons là, en couverture tactique, en attendant les hélicos. Comme s'ils avaient besoin d'être couverts...

Lorin ignorait ce qu'était une mine. Dom-Dom le lui expliqua avec empressement, peut-être éprouvait-il une vague culpabilité après l'incident de la kaléidoscine. Les terramineurs agissaient comme des marteaux-pilons, enfonçant dans la terre meuble des mines ogivales. Un système pneumatique se chargeait de colmater le trou. Deux cents mines antipersonnel allaient être disposées au hasard.

Au bout de quatre ou cinq accidents, les villageois pliaient bagage. Il n'y avait plus qu'à revenir avec une sonde, qui désamorçait les bombes.

— Quand vont-ils commencer ? demanda Lorin avec appréhension.

— La nuit tombe, ils ne vont plus tarder. Ils ont déjà chaussé leurs lunettes nocturnes.

Lorin déglutit. Il était déjà trop tard pour parvenir au village avant le groupe de Jelal. De plus, sa disparition ne passerait pas inaperçue.

Sur ce dernier point, les minutes suivantes semèrent le doute dans son esprit. La plupart des soldats avaient coincé la tête contre leur havresac, et sommeillaient, l'oreille plaquée sur leur radio. D'autres flânaient autour de l'autochenille, indifférents à ce que fabriquaient les autres.

Le soir jetait ses derniers feux. Le groupe de Jelal était parti depuis près d'une heure. Lorin piocha dans son sac la paire de lunettes de nuit qui faisaient partie de son équipement. Il avait la sensation d'agir comme un voleur et ses gestes prenaient une allure voyante, pour tout dire suspecte. Les épaules contractées, il descendit de la butte, et s'engagea sur leur piste. Personne ne l'apostropha.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour parcourir le demi-kilomètre qui le séparait du village. Une nuit complète régnait sur la

prairie. Des grillons s'arrêtaient de crisser sur son passage.

Il cala les lunettes enveloppantes sur son nez.

Un spectacle insolite se déroulait sous ses yeux. Des silhouettes humaines se penchaient sur leurs engins, formes bossues pesant sur un membre monstrueux. Un brusque soubresaut les secouait grotesquement, puis ils faisaient cinq pas de côté et recommençaient. Lorin observa un moment cette danse décalée. Selon une technique éprouvée, ils élargissaient l'encerclement du village.

Allongé derrière une motte de terre, Lorin les laissa achever leur besogne. Obéissant à un ordre silencieux, ils se regroupèrent puis refluèrent.

Lorin les laissa le dépasser. Puis il sortit de sa cachette. Deux alames courbés l'un vers l'autre, et dont les racines aériennes s'entrelaçaient de façon à former un portique, marquaient l'entrée du village.

S'il voulait parler à un villageois, il devrait traverser le champ de mines. Dom-Dom lui en avait exposé les effets. Au mieux, l'amputation d'une jambe. Certains villages étaient obligés de pousser leur bétail pour dégager un passage. Sur le moment, ces explications étaient restées abstraites.

À présent, une angoisse incoercible faisait trembler ses genoux.

« Je vais le premier expérimenter le dispositif que mes camarades viennent de poser, se dit-il avec un sourire amer. Juste retour des choses. »

Il n'avait qu'une trentaine de mètres à parcourir pour arriver sous le portique principal. Il se mit à avancer d'une démarche de somnambule. Ses yeux cherchaient un indice de la présence dissimulée d'une mine sur son trajet. L'herbe irrégulière ne facilitait pas sa tâche de repérage. Mais Dom-Dom lui avait affirmé que même un aigle n'aurait pu en localiser une.

Quelque chose bondit entre ses pieds. Lorin eut un sursaut frénétique tandis que l'adrénaline se jetait en torrent dans ses artères. Les jambes molles, il regarda le lapin-rat disparaître en zigzaguant. Sa réaction instinctive aurait pu l'amener sur une mine. Et il n'avait même pas vu le terrier du rongeur.

Il franchit d'une traite les quelques mètres restants.

Une vingtaine de huttes s'entassaient dans un espace étroit. Derrière un enclos dodelinaient les têtes goitreuses d'oiseaux-vaches assoupis.

Il s'avança au milieu de l'unique rue. Un mouvement l'attira. Un homme à gros ventre écartait la botte de paille servant de porte à sa hutte. Sa peau nue était peinte d'un enduit vert qui commençait à

s'écailler, le faisant ressembler à un lézard. Il se pinçait le sexe, dans le but manifeste de contenir un besoin urgent. Il se retint à la vue de Lorin.

Ce dernier le salua. Malgré lui, il nota le front buté, les dents ébréchées du jeune adulte qui lui souriait d'un air narquois.

— Tu viens pour la bière de veism ? lui dit-il d'une voix de gorge, comme si elle se heurtait à ces dents irrégulières. Le village en manque. Dans ma hutte, il y a une fille pour la bienvenue.

« Je passe pour un Vangkana, songea Lorin. Mais ce n'est qu'un camouflage, comme le treillis que je porte. »

Il eut la désagréable impression, au moment où il se faisait cette réflexion, qu'il essayait de se persuader lui-même.

L'homme se dandinait d'un pied sur l'autre, comme un enfant pris en faute. Il dégageait une atroce odeur de litière. Lorin sentit une barrière, invisible mais aussi infranchissable qu'une muraille de roc, se dresser entre lui et le sauvage. Qu'avait-il de commun avec cet homme ? Il n'était pas comme lui. L'avait-il jamais été ? Il se rappelait de son attirance sacrilège pour les Vangkanas qui méprisaient la nature et se servaient de la science à son encontre. Les membres de son clan disaient qu'il avait mauvais esprit. Et sans doute avaient-ils raison. Soheil l'avait guéri de sa curiosité.

D'instinct, sa voix se fit autoritaire, *ainsi qu'il convenait*.

— Il n'y a qu'une fille qui m'intéresse. As-tu entendu parler d'elle ? Elle porte un enfant dans son ventre. Dans l'iris de ses yeux, plusieurs couleurs se mélangent, comme le ciel des marées de lumière.

Un espoir irraisonné l'animait soudain. L'homme se gratta la tête. Lorin craignait que, même s'il avait côtoyé Soheil, il l'ait déjà oubliée. La mémoire des clans résidait dans les légendes. Et les légendes étaient de la glaise entre les mains des conteurs, se déformant constamment.

— Une fille-bientôt-mère aux yeux d'arc-en-ciel, répéta l'homme. Elle n'est jamais venue ici. De grandes histoires courent sur elle. On dit qu'elle est née de l'autre côté du monde. Veux-tu que je te raconte ? Que me donnes-tu en échange ? Le village manque de bière.

Ces paroles opérèrent à la façon d'une douche froide. Lorin secoua la tête de dépit. Un bref instant, il avait succombé à l'illusion de l'espérance. Cette fois encore, Felyos n'avait pas montré de clémence. L'*ogoun* dominait, en équilibre sur le bien et le mal, se traduisant par l'attente.

— Je peux te dire quelque chose, fit l'homme que la conversation ennuyait. La femme aux yeux d'arc-en-ciel est partie vers le nord. Mais

pas dans le désert de pierre.

Lorin dressa l'oreille. La confiance était peut-être la réalité, ou pur mensonge destiné à se débarrasser de lui. Il fallait néanmoins la prendre en considération. Le garçon ouvrit la bouche pour l'avertir du danger de sortir du village. Un gloussement d'oiseau-vache coupa son élan. Cela ne changerait rien à la situation des habitants. La seule conséquence serait de retourner leur colère contre lui.

Il sortit du village, tâchant de mouler ses pas dans ses propres traces.

Son absence n'avait pas été remarquée.

Dès qu'il aborda le cercle formé par les soldats, Dom-Dom s'accrocha à son bras.

— Où tu étais passé, gamin ? Je t'ai cherché partout. Il n'y a rien alentour. Après que ces imbéciles t'ont gavé de kaléidoscine, tu répétais un nom : Soheil. Un nom de fille.

Un bloc de glace figea l'échine de Lorin. Si quelqu'un apprenait son projet, jamais plus il n'aurait l'espoir de revoir Soheil. Il ne pouvait avoir confiance en personne. Pas même en Dom-Dom, dont l'amitié ne tenait que par l'approvisionnement en kaléidoscine qu'il lui garantissait.

Il fournit une explication embrouillée, qui ne dut pas faire illusion une seconde. Dom-Dom remarqua la cicatrice de sa joue. Heureux de ce tournant de la conversation, Lorin lui ressortit l'histoire suggérée par Temb. Son compagnon l'accepta sans un sourcillement.

Un bourdonnement de pales emplissait l'espace. Les hélicoptères arrivaient au point de contact. Lorin ne les craignait plus.

— Tu caches des choses, fit Dom-Dom avant de courir vers un appareil. Ici, les cachotteries ne sont pas appréciées. Si j'étais toi, je me confesserais au plus vite. Cela vaudrait mieux pour tout le monde.

*

* *

Au cours du mois suivant, cinq évacuations eurent lieu ; autant de fausses cicatrices barraient le visage de Lorin. La plupart des tribus avaient entendu parler de Soheil. Celle-ci s'était réfugiée à Teodihuaqhan, puis à Laqhlan pendant quelques jours. Elle était amaigrie. Les témoignages attestaient qu'elle espérait atteindre le Sest avant la fin de la saison. Lorin devait déployer des trésors d'ingéniosité pour les interroger, car la tension grandissait entre les clans et les Vangkanas. De surcroît, il était difficile de tromper Jelal

qui veillait, aussi efficace qu'un chien de garde. Celui-ci était détesté, mais il avait ses informateurs au sein du bataillon.

Le satellite d'observation avait photographié des rencontres secrètes entre les chefs de clans.

« — Le seul moyen de se débarrasser une bonne fois pour toute de ces peuplades, c'est un nettoyage par le vide, préconisait Jelal. Les mines sont inefficaces, ils dressent des porçons à les détecter, comme des truffes. Il faudrait sulfater leur territoire avec du bromure de cyanure, repérer les sources avec la couverture satellite pour empoisonner les rivières. »

Lorin pourvoyait Dom-Dom en kaléidoscine. Depuis la première séance, il avait une peur bleue des effets psychotropes de cette substance. Les admonestations du soldat de métier ne l'avaient jamais persuadé de récidiver. D'autre part, il avait entendu, dans une conversation de chambrée, que la kaléidoscine rendait aveugle, à la longue. Après de nombreux accidents spectaculaires, sa commercialisation avait été interdite. Plus tard, elle avait été utilisée par l'armée, en tant qu'instrument de torture. Puis la mode avait passé. Le seul moyen de s'en procurer passait par le marché noir.

Dom-Dom n'avait pas tardé à lui raconter sa vie. Sourd de naissance, il avait été élevé dans un orphelinat escopalien, sur Nouvelle-Bardaï, sa planète natale. C'est là qu'il avait appris le langage des signes, et l'art de parler sans audition. Il ne s'était jamais départi de cette manière outrée de détacher les syllabes.

La *FelExport* lui avait offert la greffe d'une oreille interne bionique en échange d'un engagement de quinze ans. Dom-Dom n'avait pas hésité une seconde. Signer, cela signifiait quitter le pensionnat.

Lorin ne savait quel crédit accorder aux épanchements de son camarade. Il avait peine à imaginer l'existence d'autres mondes. À l'instruction escopalienne après l'office du dimanche, il avait assimilé en deux semaines les structures rudimentaires de l'écriture, provoquant la surprise teintée d'inquiétude du missionnaire. Mais certaines données lui demeuraient étrangères :

« Dieu a remis à l'humanité dans Son immense bonté les clés des Portes de Vangk, annoncées par le prophète Iscopal sur Petite-Terre, après la visitation de l'ange Gabriel. Il y a autant de Portes que de versets dans la Bible, mais certaines ne nous seront pas accessibles tant que la vraie foi n'aura pas été établie sur tous les mondes. Elles sont le pont divin qui noue les mondes entre eux, ainsi que les grains d'un unique chapelet de prière. »

Quand Lorin avait demandé à quoi ressemblaient les Portes, le prêtre l'avait regardé avec sévérité :

« — Elles ont la forme d'un anneau d'environ un kilomètre de diamètre, à l'intérieur duquel ne se reflète aucune étoile. La forme n'a pas d'importance, seule compte l'essence. Tu n'as pas à savoir autre chose. N'as-tu rien à me dire, mon fils ? Je te vois trop peu aux confessions. »

Le garçon promit de se rendre plus souvent à l'église, dont la forme affectait celle d'un bunker. Sa désaffection lui causait des tracasseries de toutes sortes : casier pillé en dépit du cadenas qu'il s'était résolu à acheter avec les miettes de sa solde ; lit défait avant les inspections, treillis passé au cirage... Au début, il avait cru que son assiduité le rapprocherait de Soheil. Mais le Dieu escopalien était aussi sourd et peu sensible à la pitié que Felyos, le dieu Serpent cosmique né d'un œuf issu du *Noun*, dont Lossheb figurait le blanc et Fraad le jaune fécondé.

Dom-Dom lui avait fourni des renseignements plus pragmatiques sur les Portes de Vangk.

— Ce sont elles qui nous font voyager entre les mondes, mais ce que nous en savons se réduit à presque rien. Les étudier de trop près est dangereux. Négliger cette règle de prudence, c'est courir le risque de les désactiver par maladresse et de se retrouver coincé pour toujours à des centaines de parsecs de la colonie la plus proche. On les a datées, elles ont plus de cent mille ans. Une chose est sûre, elles ne sont pas de conception humaine. Et pourtant, aucun monde abordé n'abrite d'espèce intelligente susceptible de rivaliser avec l'homme. Peut-être les êtres humains descendent-ils des Vangk. Peut-être que les Portes sont une sorte de legs.

Lorin avait essayé de se les représenter. À chaque fois, sa tête avait été prête à éclater. L'horizon traçait d'une ligne les marges de l'univers des hommes. Au-delà, l'éther se trouvait retenu prisonnier sous une voûte formée par la coquille de l'œuf cosmique ; par les pores de la coquille brillaient les étoiles. En dépit de l'enseignement escopalien, ce schéma était convenable et n'avait pas besoin d'être remis en cause.

Les opérations se multipliaient.

— Dans deux mois, il n'y aura plus un seul clan sur les deux mille cinq cents kilomètres de côte, déclara un jour Jelal sans chercher à camoufler sa satisfaction. Leurs simagrées n'y changeront rien.

Cette nouvelle plongea Lorin dans un état voisin de la dépression. En dehors des exercices et des missions, il ne sortait jamais de Camp-Polcher. Jelal suspendait ses permissions sous les motifs les plus futiles. Et ses efforts pour interroger les tribus en transit au camp se soldaient par des échecs. On l'avait vue simultanément à des endroits

distants de plus de mille kilomètres. L'avait-on aperçue ne serait-ce qu'une fois, ou avait-il lui-même forgé cette légende, par ses questions ? Il ne disposait d'aucune certitude.

— Écoute, lui chuchota Dom-Dom, les yeux fuyants, au sortir de la douche. Je t'aime bien, gamin. C'est pour cela que je ne t'ai pas dénoncé à Jelal, comme le devoir me le commandait. Mais si j'ai remarqué ton manège, d'autres le feront aussi. Tu cherches une femme, vrai ? Celle que tu as appelé Soheil une fois. Voilà pourquoi tu es si nerveux : tu as peur qu'elle fasse partie du prochain contingent déplacé. Qu'elle te glisse entre les doigts. Quand bien même tu la retrouverais, tu serais déçu. Ta Soheil est une sauvageonne, et toi un soldat. Elle ne te reconnaîtrait pas.

Ces paroles paniquèrent Lorin. Dom-Dom savait. L'espace d'un battement de cil, il songea à son fusil d'assaut. Le maniement de l'arme à impulsion électromagnétique n'avait plus de secret pour lui, il connaissait les ravages que pouvait occasionner une seule balle explosive. Il se raisonna. Même sous le coup de la colère, il était incapable d'éliminer son camarade.

— Qu'as-tu décidé de faire ? dit-il d'une voix étranglée.

— Je cours un gros risque en te couvrant. Le départ des clans ennuie aussi d'autres personnes, des colons, qui faisaient certain troc avec les pouilleux. Tu saisis ?

Devant l'ébahissement du jeune homme, il s'expliqua.

— Les colons ont besoin de distractions. Beaucoup sont des ingénieurs sous contrat pour cinq ans avec la *FelExport*, qui ont laissé femme et enfants derrière une Porte de Vangk. Certaines tribus fournissaient des femmes, en échange de friandises et de colifichets. Les instances coloniales ne veulent avoir aucun rapport avec les pouilleux, c'est pourquoi nous effectuons nous-mêmes les transactions. Le départ des clans fournisseurs a changé la donne. Il ne reste plus que les tribus marines, mais elles sont assez réticentes au troc. Nous avons besoin de volontaires pour les encourager.

— Mais Jelal ?

— Jelal n'attend qu'un geste de bonne volonté de ta part.

Lorin hocha la tête, vaincu. Il avait l'impression de plonger au fond d'un gouffre d'ignominie. Mais si cela représentait le seul moyen de retrouver un jour Soheil, il le ferait.

— Ce petit service pourrait même te rapporter du fric, ajouta Dom-Dom avec un regard en coin. Cette activité finance ma kaléidoscine. Qu'est-ce que tu en dis ?

Lorin ne répondit pas.

CHAPITRE V

Une heure avant l'aube, un hélicoptère de transport décolla en mode furtif. Très vite, il prit de l'altitude, emplissant les oreilles de bourdonnements. Des dix passagers assis de chaque côté de la soute, Lorin ne connaissait que Dom-Dom. Les autres provenaient des bataillons Tri et Kvar. L'arme entre les genoux, ils le considéraient avec méfiance. Un mutisme pesant régnait dans la soute. Des ballots noirs gainés de caoutchouc étaient fixés contre le cockpit par des câbles. Lorin enfonça les mains dans les poches de son treillis, et dilua son regard dans un hublot ouvrant sur le néant. Il ne savait pas encore ce qui allait survenir, mais cela lui faisait par avance horreur. Mieux valait enfouir le nom de Soheil tout au fond de son esprit.

La nuit se délaya. L'appareil entamait sa descente vers le littoral. Lorin aperçut une bande bleu sombre défilant rapidement. Le bleu envahit le hublot.

— L'hélicoptère dépasse la côte, remarqua Lorin sans comprendre.

— Il fait un vol de reconnaissance, ensuite nous serons largués à cinq cents mètres de la cible.

Lorin ne comprit pas comment on pouvait les abandonner en pleine mer. L'expression de Dom-Dom le fit renoncer à poser des questions. Le silence retomba. À présent, une sourde excitation agitait les hommes sur leur siège, comme si des humeurs les travaillaient. Au bout d'une demi-heure, la voix du pilote grésilla d'un haut-parleur.

— Un Radeau en vue. Environ trente familles, pirogues sorties.

Un des soldats siffla entre ses dents.

— Trente, ça fait une bonne vingtaine de pièces. Une belle récolte, pour un commencement.

L'appareil descendait au niveau des flots. Comme répondant à un signal, les hommes se levèrent et s'activèrent autour des ballots. Ils les déployèrent l'un après l'autre, étalant d'épaisses nappes de caoutchouc noir. Elles commencèrent à gonfler.

Un soldat manœuvra l'ouverture de la porte arrière, qui s'affaissa en une sorte de rampe. Un vent froid couvrit Lorin de chair de poule. Deux hommes tirèrent l'une des masses de caoutchouc noir vers la sortie.

— Premier canot à l'eau !

Dom-Dom poussa Lorin d'une bourrade entre les épaules.

— C'est à nous. Grimpe à bord.

Il imita son compagnon. Un troisième soldat les rejoignit, une grossière sacoche de toile en bandoulière. Sa brosse de cheveux était si pâle qu'au premier abord, on pouvait croire avoir affaire à un chauve.

Aussitôt, le canot glissa sur la rampe. Lorin s'agrippa au boudin le plus proche. Il eut la surprise de constater qu'il était dur comme de la pierre. Une seconde plus tard, le canot pneumatique touchait l'eau dans une grande gerbe d'éclaboussures. Une bourrasque chargée de sel les gifla.

— C'est parti, beugla le troisième soldat. Direction les pirogues. Accrochez-vous.

L'embarcation se souleva dans une embardée, manquant de renverser Lorin. Elle sortit du cercle d'eau creusé par les pales de l'hélicoptère. Déjà, un deuxième équipage était lancé.

Le canot gonflable filait sur l'eau, propulsé par une petite turbine. Le sol souple frappait la crête des vagues en succession rapprochée. Dom-Dom pilotait à l'aide d'une télécommande de poing. Les contours du Radeau se profilaient au-dessus de la mer, évoquant une île.

— Moi c'est Ijssel, lança à l'adresse de Lorin le soldat à la sacoche. C'est ta première traque, je ne t'ai jamais vu.

— La ferme, retourna Dom-Dom de mauvaise humeur. La voix porte sur l'eau.

Le Radeau avait déjà repéré les cinq canots lancés à toute allure. Un bouillonnement l'environnait, comme s'il se trouvait au-dessus de la gueule d'un volcan sous-marin.

Le canot s'approchant, Lorin distingua sa configuration : un assemblage de ponts imbriqués les uns dans les autres, où des huttes de jonc s'ancraient sans ordre apparent. Il était difficile d'établir des frontières nettes entre huttes, passerelles, plates-formes et jardins suspendus, sur lesquels broutaient des oiseaux-vaches. La construction centrale surélevée s'entourait de potagers constitués d'algues et de jacinthes de mer, retenus par des filets sous-marins. Vu de haut, l'ensemble du Radeau devait ressembler à une fleur démesurée, dont les étranges jardins auraient composé les pétales.

— La pollution du littoral les a obligés à aller pêcher au large, raconta Dom-Dom alors qu'ils contournaient la cité flottante. Ils ont fini par s'y accoutumer, on prétend qu'ils ne mettent plus pied à terre qu'une fois par an. Ils se font tirer par des crabes palmés.

Lorin était subjugué par la magnificence du village marin. Les crabes géants expliquaient les remous environnants. Les habitants des cités marines mettaient à profit la phase aquatique des crustacés, en les utilisant comme animaux de trait. Quand leur taille augmentait, les crabes sortaient de l'eau, perdaient leurs palmes et entamaient une grande migration à travers le désert de pierre. Ils ne retournaient à la mer que pour se reproduire et mourir.

— Cinq pirogues à onze heures, annonça Dom-Dom en portant la main à son récepteur d'oreille.

— Chacun la sienne, jeta Ijssel avec satisfaction.

Les yeux de Lorin se plissèrent, et une bouffée d'aversion impuissante le submergea. Le canot incurva sa course.

Les pirogues étaient incrustées de coquillages de coloris différents. Un homme debout sur la poupe barattait l'écume à l'aide d'un aviron en pivot derrière le genou.

Un canot à moteur les dépassa, les éclaboussant. Ijssel émit un juron sonore.

— C'est à celui qui aura la plus belle prise. Grouillons-nous. Celle de la pirogue jaune a l'air potable. Elle fera l'affaire.

La pirogue était occupée par un couple. L'homme, petit et gras, devina leurs intentions et pesa sur son aviron. Mais il ne pouvait lutter contre la turbine. La poursuite fut brève. Ijssel n'eut qu'à se pencher pour saisir sa compagne trop effrayée pour se débattre. Il la jeta au fond du canot.

— N'oublie pas le petit cadeau.

Ijssel ouvrit sa sacoche et lança des cigarettes, un pot de cocafé, une breloque au fond de la pirogue. Le prix de la jeune femme. Lorin eut le temps d'apercevoir un filet enroulé autour d'un pieu de bambou, et un bol d'argile noircie, sans doute destiné à faire du feu. Puis Dom-Dom accéléra.

— Et d'une. Lorin, garde un œil sur elle, on ne sait jamais.

Le jeune homme hocha la tête. La femme, les yeux dilatés, était trop terrifiée pour songer à bouger. Elle se terrait, les bras ramenés sur des seins flasques. D'une vingtaine d'années, petite et laide, elle semblait sortie du même moule que l'homme. Elle était pourtant désirable.

« Je le fais pour Soheil », ne cessait de se répéter Lorin. Son élan de culpabilité se perdait dans le vide. Quand Ijssel s'était emparé de la femme, un plaisir pervers l'avait gagné à son insu. Jusqu'où était-il prêt à s'abaisser, pour retrouver Soheil ? Celle-ci demeurerait silencieuse en lui.

Il se pencha vers la femme tassée. Son visage, à demi caché par un brouillon de cheveux filasses, arborait deux scarifications parallèles soulignant la fente des yeux.

— Comment se nomme ton clan ?

Elle le regarda sans comprendre. Lorin la crut idiote. Elle finit par répondre d'une voix minuscule :

— Je suis des Arorae.

C'est tout ce qu'il parvint à lui soutirer.

Chacun des canots avait rempli sa mission. Ils revinrent vers le Radeau. Puis commencèrent à décrire des cercles autour de lui. Lorin remarqua que les cercles se resserraient en une spirale convergente.

— Vous comptez les aborder ?

Ijssel ricana.

— Ce ne sera pas nécessaire. Leur village est très fragile. Ils dépendent des potagers pour l'essentiel de la nourriture, et des crabes palmés pour se déplacer. Quelques balles explosives tirées dans les poches natatoires d'un crabe peuvent envoyer un village par le fond en moins de trois minutes. Quant aux potagers, deux ou trois passages de canots à travers suffisent à les émietter. Ils ne prendront pas ce risque. Il suffit d'attendre.

Ce ne fut pas long. Quand Dom-Dom rappela l'hélicoptère, quatre jeunes filles se pelotonnaient au fond du canot. Le transbordement ne fut l'affaire que de quelques minutes.

Dans la journée, trois autres raids furent effectués. L'horreur et l'écœurement remplacèrent la fièvre de l'action. Le schéma se répétait à l'identique. Les indigènes ne disposaient en guise d'armes que de poinçons servant à détacher les tarets des pontons, et des hampes à crochets des conducteurs de crabes.

Par bonheur, ils ne furent pas obligés d'utiliser les « mesures d'encouragement » mentionnées par Dom-Dom.

Quand l'hélicoptère repartit vers la côte, il était bondé. La récolte avait été fructueuse. Un fourgon de transport civil attendait sur une des interminables routes défoncées par les tombereaux, qui faisaient une navette permanente entre les villes minières, le complexe de production du Sest et l'astroport. Les filles furent transbordées à la vavite, dans un bruit de piétinement. Dom-Dom prit la carte d'immatriculation de Lorin, s'absenta quelques instants derrière le camion.

— Te voilà plus riche de deux cents équors, gamin. Un beau début, et je m'y connais.

Lorin se contenta de hocher la tête.

*

* *

Personne ne leur posa de questions. On considérait à présent Lorin avec moins de défiance. Une certaine jalousie s'instaura à la place. Le soir, Jelal l'informa que la permission de la journée serait décomptée de sa solde.

Il ne put se résoudre à dormir. Sans cesse, les scènes de la journée repassaient devant ses yeux ouverts sur le néant. Au-dessus du lit étaient punaisées des images sacrées – Vierge de Fraad, Saint Iscopal martyrisé –, mais il faisait trop noir pour les voir. Pour la première fois, il discernait en lui un contentement secret à obéir. Il ressemblait à Dom-Dom, se satisfaisait de joies infirmes et bornées : les blagues viriles, les images animées des programmes satellites, les prostituées. Il était incapable d'éprouver quoi que ce soit d'autre. Rien d'autre. Il n'en était pas à mépriser les indigènes. *Pas encore*. Les yeux multicolores de Soheil s'étaient éteints en lui. Jour après jour, l'espoir faiblissait.

Il se redressa, les nerfs à fleur de peau. Une dizaine de secondes lui furent nécessaires pour comprendre ce qui l'avait alerté. La sentinelle n'était pas passée devant la porte du dortoir, comme elle le faisait à heure fixe, avec une régularité de métronome.

Lorin se leva, tout à fait réveillé. Ce n'était qu'un retard, mais... Négligeant la fatigue rongant ses os, il enfila son pantalon et se posta à la fenêtre. *La silhouette d'un guerrier se glissait contre le flanc d'un bloc d'habitation*. Une courte sagaie dans une main, une machette dans l'autre.

Lorin s'aperçut que sa gorge n'avait plus une goutte de salive. Le guerrier avait disparu de son champ de vision, mais il ne parvenait pas à s'arracher du sol. Camp-Polcher était attaqué. Son esprit s'emballait. Les clans restants avaient dû se coaliser pour former un commando. Celui-ci était passé entre le maillage de surveillance satellite et les défenses du camp. Les fous ! Qu'espéraient-ils ? Ils n'avaient aucune chance face à des fusils d'assaut.

Une impulsion le fit quitter la fenêtre. Il fallait qu'il parle à l'un d'eux. Les enjoindre de renoncer, si cela était encore réalisable.

Il attrapa son treillis et son poignard. Le Baz était inutile. Il n'avait pas l'intention de s'en servir.

Pas un de ses camarades ne remua sous ses couvertures quand il poussa la porte du dortoir. La nuit le happa.

En un instant, il repéra un guerrier à l'angle du bloc. Maculé de

noir, ce dernier serrait une sagaie à manche de corne. Des plaques d'écorce battue recouvraient ses avant-bras et ses pectoraux. Lorin le hêla à voix basse. L'homme se statufia – puis il se jeta sur lui.

Sans volonté consciente de la part de Lorin, le poignard se retrouva dans son poing. L'odeur aigre de l'action emplît ses narines. Le guerrier projeta la lance dans le prolongement de son bras, de sorte que Lorin ne la vit pas venir. Il ne sentit qu'une brûlure au niveau du cœur, alors qu'elle ripait sur une côte sans parvenir à entamer le tissu renforcé du battle-dress. Emporté par son élan, l'agresseur vint ficher son ventre dans le poignard jusqu'à la garde. Son souffle âcre suffoqua Lorin qui tomba en arrière.

Les reins meurtris, il repoussa le corps comprimant sa poitrine, puis rampa à l'écart. Le guerrier fut agité d'une convulsion, avant de s'immobiliser. Sonné, Lorin contempla le poignard gluant de sang. Il devait faire quelque chose. Donner l'alerte.

Il se releva pesamment, et rejoignit l'entrée de son bloc. Oui, donner l'alerte était la seule solution pour éviter le bain de sang.

Cinq minutes plus tard, une sirène lança son ululement. Des projecteurs s'allumèrent. Le camp se mit à grouiller.

— Ce n'est pas un exercice, hurla quelqu'un. Les munitions, il n'y a pas de munitions !

Un groupe se rendit à l'arsenal. Ils durent attendre la venue de l'officier responsable.

Celui-ci arriva en trottant, débraillé.

— Il me faut un ordre émanant de votre supérieur, opposa-t-il d'un ton catégorique.

— C'est tout de suite que nous avons besoin de ces putains de balles, cria un soldat. Ces salauds se taillent...

L'officier se montra inflexible.

— Il me faut un ordre émanant de votre supérieur, comme stipulé dans le règlement.

Jelal apparut. C'était la première fois que Lorin le voyait courir. Les munitions distribuées, le camp se réorganisa. Les guerriers s'étaient évaporés comme par enchantement. On découvrit trois tunnels juste assez larges pour livrer passage à un homme. Les sondeurs sismiques n'avaient rien enregistré.

Une sentinelle fut retrouvée morte, le cou tranché. Une vingtaine de soldats garrottés, jarrets coupés, des bataillons Duo et Tri. Il faudrait employer la chirurgie pour les remettre d'aplomb.

Jelal écumait. Deux camions furent préparés en hâte, mais les

guerriers s'étaient fractionnés en groupes minuscules, et seulement l'un d'eux fut aperçu, malgré les auxiliaires électroniques. Ils revinrent bredouilles.

— Nous ne pouvons pas laisser cette attaque impunie, cracha Jelal, les yeux luisant de haine. Dans deux heures, cinq chars doivent être prêts à partir.

Lorin ne comprenait pas un tel acharnement. Il avait tué un guerrier. Cela aurait dû suffire à venger le meurtre de la sentinelle. Quant aux autres, ils n'étaient que blessés.

Jelal ne l'entendait pas de cette oreille. Un troupeau de chars se rangea à l'entrée de Camp-Polcher. Il était question d'investir Jedjalim, le seul village non évacué au nord.

— Ils vivent au milieu de colonies de scaras, expliqua sans enthousiasme Dom-Dom. Près des anciennes mines. Même dans un char blindé, on n'est pas à l'abri de ces saloperies. Rien ne leur résiste, elles découperaient les parois comme des ouvre-boîtes.

Lorin et une dizaine d'autres furent entassés sur des bancs recouverts de toile plastifiée, dans le compartiment arrière d'un tank d'une nudité de cellule. La fermeture de la porte à volant étouffa les sons, comme un couvercle rabattu sur le monde extérieur. Une veilleuse les éclairait, sculptant les reliefs en rouge. Le départ de l'engin se fit sentir par un tassement brusque.

— Au moins, soliloqua le soldat face à Lorin, la suspension active du train chenillé nous épargne les cahots.

Un ricanement lui répondit.

— Espèce de con. Tu as lu la notice, mais on voit que t'as jamais été trimballé dans un char.

Le trajet dura un peu plus de trois heures. L'atmosphère prenait un goût de tôle surchauffée et d'huile chaude. Une thermos remplie d'alcool passa de bouche en bouche. Lorin ne coupa pas d'une rasade, qui lui mit le feu au fond de la gorge. Dans une sorte de stupeur, il entendait les conversations de l'équipage par une petite fenêtre à glissière.

« — La parabole n'arrête pas de coincer, il faut que tu me fixes ça.

« — De toute façon, leur putain de dispatching va encore foirer. Tu vas voir qu'on va se retrouver à trois sur la même cible. Les IA du traitement d'image ne sont pas foutues de distinguer un moricaud des épouvantails qu'ils installent partout pour nous tromper. Tout ce truc n'est qu'une boîte de conserve.

« — Ce truc est plus intelligent que toi.

« — À force de vivre dans une boîte de conserve, on finit par penser comme une sardine.

« — Le système tactique indique que nous sommes presque sur l'objectif. Où ça en est, à l'évêque ?

« — La caméra thermique corrobore. Village en vue, palissade de pieux. On passe au travers, et on lâche les singes. »

La suspension absorba intégralement le choc frontal. La palissade avait dû voler en éclats. Un instant plus tard, le char s'arrêta.

— Mettez vos Baz sur tir automatique, Jelal a décidé de raser l'endroit. Pour l'exemple.

Dom-Dom boucla son gilet pare-balles.

— Cette saloperie pèse dix livres. Pour se protéger de sagaies tordues...

L'écoutille s'ouvrit sur une tornade de feu et de sang.

« Situation tactique confuse », braillait Ajo, vrillant l'écouteur d'épaule de Lorin. Des ordres fusaient. Les autres chars avaient déjà dégorgé leurs soldats. Ceux-ci zigzaguaient entre les huttes d'alame, tirant dans les ouvertures, criblant les murs qui s'effondraient dans des craquements mats. Lorin se retrouva en train de courir. Un indigène se profila dans l'entrebâillement d'une hutte. Lorin leva son fusil. L'espace d'un instant, son index se crispa sur la détente. Ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque, et il fit un pas en arrière. La forme disparut.

« J'ai failli tirer, songea-t-il. Je suis en train de devenir comme eux. »

La voix de Dom-Dom retentit derrière une habitation en flammes.

— Faites gaffe ! Vos tirs se croisent, j'ai failli me faire trouer.

La voix décrut. Lorin dépassait des huttes sans tirer, prenant de l'avance. Quand il arriva à la palissade de derrière, il était seul. Un mouvement sur sa gauche le fit se retourner.

Pour tomber nez à nez avec Soheil.

CHAPITRE VI

Soheil. Pas une seconde il n'avait imaginé la trouver ici. Et il avait manqué la tuer ! Elle portait une longue tunique en lichen tanné, de couleur ocre, que son ventre commençait à tendre.

— Soheil...

Elle le regarda, les yeux écarquillés. Des mouvements furtifs, derrière elle, remuèrent la pénombre. Des villageois sortaient des huttes alentour. Beaucoup d'enfants, de femmes et de vieillards. Ils s'immobilisèrent en apercevant Lorin.

Celui-ci recula lentement. Il tourna la tête, les rafales de Baz se rapprochaient. L'incendie gagnait tout le village, éparpillant des flammèches dans toutes les directions. Les chars s'ébranlaient, laminant les fondations.

Les villageois se regroupèrent autour de la jeune femme. Ils la pressaient de partir, une faille avait été pratiquée dans la palissade. Elle se laissa entraîner, les yeux ancrés sur Lorin.

— Je suis sûr qu'il y en a d'autres, par là !

Lorin émergea de sa stupeur. Ils devaient être passés. Il percuta un bâton incendiaire qu'il lança dans une maison vide, la transformant en foyer ardent. La chaleur le fit battre en retraite, les yeux larmoyants. Les survivants de Jedjalim étaient saufs, derrière le mur de flammes.

Dom-Dom surgit à ses côtés. La barre blanche des dents ressortait sur son visage noir de suie. Il attrapa Lorin par le bras.

— Tu as eu les derniers ? Les copains sont vengés. C'est bon, on décroche.

Lorin suivit le soldat à travers la rue bordée de flammes. Soheil l'avait regardé sans le reconnaître. Était-ce à cause du treillis, des cicatrices, ou bien d'autre chose ? Pourquoi n'avait-il pas franchi les quelques mètres qui les séparaient ? Sur le moment il avait été incapable d'esquisser le moindre geste, paralysé par le regard de sa compagne.

Maintenant qu'il y réfléchissait, il se dit qu'il avait choisi la meilleure solution. Personne ne savait que des survivants avaient réussi à s'enfuir. S'il les avait suivis, les soldats l'auraient cherché partout. Dom-Dom lui avait confié que l'implant oculaire du Baz dans

sa tête fonctionnait également comme une balise, lui permettant d'être repéré à chaque instant.

« — Un micro vissé dans le cerveau, voilà ce que nous avons tous. » Bien qu'exagérée, cette image avait impressionné Lorin.

Ils regagnèrent les véhicules. Les huttes finissaient de se consumer. L'atmosphère était chargée de cendres chaudes. Des carcasses fumantes d'hommes, de chiens et d'oiseaux-vaches jonchaient les ruelles. Les chenilles des chars avaient aplani tout le terrain à l'intérieur du périmètre délimité par la palissade. Seule cette dernière n'avait pas été atteinte par les flammes, encerclant ironiquement ce qui n'était même plus un champ de ruines.

Le retour au camp se déroula dans une ambiance de lassitude et d'agressivité repue. Les soldats entassés dans le réduit sans hublot puaien la poudre refroidie, la suie et la transpiration. Ils dévalaient la pente morose de l'adrénaline, comme Dom-Dom après un voyage sous kaléidoscine.

— L'aube va se lever, maugréa quelqu'un. On n'a même pas eu le temps de dormir. Jelal nous doit bien une journée, histoire de récupérer.

Sa remarque n'attira que quelques grognements d'approbation dépourvus d'allégresse.

Le char les déposa à l'entrée du camp, fourbus et énervés. Tous n'avaient qu'une aspiration : retrouver leur lit et s'y vautrer jusqu'au lendemain.

La nouvelle tomba : une permission de vingt-quatre heures était accordée à tous les bataillons. Les punitions étaient suspendues pour toute cette durée.

Dom-Dom la commenta d'une bourrade dans le dos de Lorin.

— Une première perme s'arrose comme il se doit. Le coin le plus recherché des environs est le comptoir escopalien. Les putes sont les meilleures à cent lieues à la ronde, grâce aux missionnaires qui leur apprennent à avoir honte. Elles y mettent des manières, tu piges ?

Lorin secoua la tête, provoquant l'hilarité de son camarade.

— Tu le verras bien assez tôt. Un nouvel arrivage de filles a eu lieu hier, faut pas rater ça.

Ils joignirent un groupe en partance pour le comptoir escopalien. Un camion bâché assurait une navette hebdomadaire, qui acheminait le prêtre du camp.

Ils gagnèrent une route longeant la côte, que sillonnaient trax et tombereaux. Les conversations allaient bon train.

— Quelques minutes ont suffi aux scaras à découper la tôle de mon engin, commentait un chef de char. Personne ne s'en est aperçu avant l'arrivée à Camp-Polcher. Il va falloir regarnir le préblindage latéral.

— Ils mangent le métal ? questionna Lorin.

— Tu ne sais pas d'où ils viennent ?

Lorin se rendit compte que le sujet leur répugnait. Même à Dom-Dom, d'ordinaire si loquace.

L'un d'eux consentit à donner quelques renseignements.

— Les espèces originales de scaras ne se trouvent que dans le vide spatial, ou sur les montagnes émergeant du cocon d'atmosphère de certaines planètes. Les colons de l'espace les appellent punaises du vide. Ils ont un cycle semi-organique : ils combinent protéines structurales carbonées et métal, en un alliage d'une résistance extraordinaire. Des ingénieurs Yuweh les ont acclimatés aux conditions planétaires. Ils se reproduisent par parthénogenèse, parfois aussi par sporulation. Mais ils fabriquent leurs carapaces et le revêtement de leurs pattes en commun, dans des usines miniatures. Ils ne cessent de s'améliorer, en modifiant leurs articulations et leurs organes au gré de leurs tâches. C'est pourquoi pas un scara ne ressemble à l'autre. Leur matériel génétique est très stable, pour résister aux radiations cosmiques. Leur espèce varie peu : c'est pour cela qu'ils ont appris à modifier leurs composants non organiques.

« La *FelExport* utilisait une espèce génétisée de punaises du vide pour repérer des filons et les dégager. Au début, tout allait bien. Puis les scaras se sont mis à déborder des carrières. Les ingénieurs de la *FelExport* ont fait exactement ce qu'il ne fallait pas : ils ont entamé un processus d'extermination. Les scaras sont diablement intelligents, ils ont migré dans les plaines abandonnées, ou en attente d'exploitation. Maintenant, il y en a partout. Aujourd'hui, leur emploi est interdit. Cela ne sert à rien. Un jour, ils seront les maîtres de Felya. Les grandes compagnies commencent à s'en rendre compte, partout dans l'univers. Mais pour les populations il est déjà trop tard. Peut-être que seuls les hommes-taupes survivront.

— Ne dis pas cela, protesta un autre. Des animaux ne peuvent pas dominer le monde. Tes paroles s'apparentent à un blasphème.

— Tu n'auras qu'à te confesser tout à l'heure.

La répartie donna le signal d'une explosion de rires libératrice. Les explications du tankiste posaient plus de questions qu'elles n'en résolvaient – qui étaient les hommes-taupes, et les Yuweh présents dans les légendes de tous les clans ? Un regard de Dom-Dom réduisit Lorin au silence.

Le camion pénétra dans l'enceinte du comptoir escopalien. Une église massive à clocher étincelant dominait une rosace de bâtiments hôteliers, ainsi que des rangées de petits pavillons blancs à toit rouge.

— Dans ces pavillons, les missionnaires installent les pouilleux convertis, expliqua Dom-Dom tandis que le camion se garait au pied de l'église. On les surnomme les « domestiques ». Ils fournissent une main d'œuvre bon marché pour le comptoir. D'ailleurs, ce sont eux qui l'ont construit. De temps en temps, les gars du complexe industriel viennent en embaucher un paquet, quand ils manquent d'ouvriers ou lors d'une grève. Les missionnaires sont bien vus de tout le monde.

Ils sautèrent à bas de la plate-forme. Les hommes se dirigèrent vers les bâtiments excentriques. Cédant à la curiosité, Lorin leur emboîta le pas. Il entra à la suite de Dom-Dom dans une vaste salle tapissée de tentures tapageuses. Des canapés cramoisis avaient été disposés de façon désordonnée. Des femmes en déshabillé, les lèvres badigeonnées de rouge, les accueillirent avec des gloussements d'oiseaux-vaches. Certaines feuilletaient des magazines défraîchis. Lorin s'immobilisa, frappé par l'incongruité du spectacle.

Dom-Dom le poussa en avant.

— Qu'est-ce que tu attends ? Elles ne vont pas te bouffer. Tu as peur de les engrosser ? Ne t'inquiète pas, j'ai entendu dire qu'elles étouffaient leur progéniture sitôt le cordon ombilical coupé.

Lorin pâlit. Il repassa le seuil de la maison close et s'enfuit en courant. Dom-Dom ne chercha pas à le rattraper.

Les premiers rubans d'éther coloré ondulaient au ras de l'horizon, dans le sillage de Fraad et de Lossheb. Les nuages les plus élevés s'employaient sans succès de les atteindre.

« Bientôt les marées de lumière », se dit le jeune homme heureux de penser à autre chose. Dans quelques jours, le ciel tout entier célébrerait le mariage des deux astres.

Ses pas le menèrent jusqu'à la grande église qui formait le centre de la rosace de bâtiments. Un indigène engoncé dans un habit de gardien le refoula. Ses jambes s'achevaient juste au-dessous du genou. Saisi de gêne, Lorin évita de lorgner les moignons. Sans doute avait-il sauté sur une mine antipersonnel.

— Le prêtre ne reçoit pas, il est en prière toute la journée. Il prie pour le repos de ton âme valeureuse.

Il valait mieux ne pas insister. Lorin demanda, pour la forme, s'il avait entendu parler d'une femme enceinte, aux yeux d'arc-en-ciel.

— La femme dont tu me causes n'existe pas ! Elle n'est qu'une croyance d'hérétiques, inventée par le Démon pour détourner les

justes de la voie droite. Les fables sont mauvaises. Repens-toi d'y accorder crédit.

Cette véhémence subite décontenança Lorin. L'espace d'un instant, il avait perçu la peur luire dans l'œil de l'infirme. Ce dernier avait entendu parler de Soheil, revêtue du voile de la légende.

Sans avertissement, le gardien lui claqua la porte au nez. Lorin attendit à l'ombre du camion que les soldats aient fini leur affaire. La présence d'un bordel en plein centre d'une mission religieuse l'intriguait. Ce fut Dom-Dom qui lui en fournit la raison, sur le chemin du retour.

— Parmi les filles que nous ramassons dans les tribus, il y en a qui ne sont pas bonnes pour les bordels du Thore. Nous les amenons ici. Les missionnaires s'en servent pour attirer les pouilleux. Des appâts, avec un beau mariage à la clé. Les couples sont logés dans les charmants pavillons blancs. En compensation, une partie des filles est laissée à un usage moins sacré.

Il se replongea dans la lecture d'une bande dessinée pornographique que lui avait vendu une prostituée. Des pastilles se dissimulaient dans les phylactères. Il suffisait de les presser pour faire jaillir une séquence sonore. Laquelle se réduisait en général à des cris de jouissance exagérée ou une apostrophe obscène.

Le chauffeur du camion avait les pires difficultés à conserver la ligne droite. Un tombereau roulant en sens inverse leur fit un appel de phares.

— Cet imbécile est imbibé, il va nous flanquer dans le fossé.

Un soldat tapa du poing contre la cabine. Le camion se déporta sur la droite, quittant la piste. Il parcourut une centaine de mètres dans les cahots, sans faire mine de s'arrêter. Puis le moteur cala.

— Nous sommes sortis de la piste. Vous avez vu le panneau ? Le coin est criblé de fondrières de scaras. Si jamais il y a...

— La ferme. Descendez, il faut remplacer Ossip si on veut éviter la catastrophe. Qui s'y colle ?

Les hommes se poussèrent. Au bout de la rangée, Lorin fut le premier à descendre. Au moment où ses pieds touchaient le sol, tout s'effondra.

Il traversa des couches de terre meuble, comme si sa masse avait centuplé et que le sol se révélait incapable de le soutenir. Comme si des boulets rivés à ses chevilles l'entraînaient jusqu'au centre de Felya. Une avalanche de terre et de cailloux s'écoulait sur sa tête et ses épaules, l'étouffant, remplissait des alvéoles qu'il avait crevées sous son poids. Des formes sombres semblaient nager à l'intérieur.

« Une fondrière », réalisa-t-il dans un éclair de lucidité. Il avait glissé dans un piège de scaras. Au-dessus de sa tête, la voix de Dom-Dom s'étouffa tandis que le jour s'obscurcissait. Lorin ouvrit la bouche pour hurler, mais ses cordes vocales ne lui obéissaient plus.

Les pseudo-insectes le recouvrirent, en une nappe cliquetante qui n'épargnait que sa tête. Grouillement de pattes, de pinces, de carapaces, d'élytres. Il voulut bouger, mais ses nerfs s'étaient tendus à craquer, ligotant ses muscles ; ses ligaments maintenaient le squelette au bord de la désarticulation. Un cauchemar, il faisait un cauchemar de kaléidoscine. Il ne sentait d'ailleurs plus les mille attouchements des pattes le pinçant de toutes parts. Des mandibules clappèrent, crissant sur son battle-dress. La résille noyée dans le tissu ne résista pas plus de dix secondes à la puissance des minuscules tenailles.

« Ils vont me déchiqueter », constata-t-il avec un curieux détachement. Toute terreur l'avait quitté, ses membres se dénouaient. Que se passait-il ? Il ramena un bras au niveau des yeux. La terre croula autour de ses hanches, collant à sa peau humide de sueur. Hormis quelques coupures, elle était intacte.

Il lui fallut une minute pour comprendre que les scaras ne l'avaient pas touché.

Il ne sut jamais comment il avait eu la force de se hisser hors de l'entonnoir-piège. Peut-être les scaras l'avaient-ils aidé à regravir les trois ou quatre mètres de dénivelé, afin de limiter les dégâts qu'il occasionnait à leur nid.

Le camion s'était éloigné d'une centaine de mètres. Tous attendaient à l'arrière du camion, à l'exception de Dom-Dom.

Le soldat courait au-devant de lui. Il portait une couverture. C'est à ce moment que Lorin s'aperçut de sa nudité.

— Les scaras n'en voulaient qu'à mes vêtements...

Sa voix était rauque comme s'il avait parlé une journée entière. Dom-Dom lui jeta la couverture sur le dos et l'entraîna vers le véhicule.

— Les scaras peuvent cisailer les alliages les plus durs sans aucun problème. Même les gilets pare-balles en polymères ne leur résistent pas. Tout le monde te croyait perdu, mais il faut croire que ce n'était pas ta chair qui les intéressait. Le camion partait. Wolf t'a aperçu dans le rétroviseur, en train de ramper comme une larve.

Les soldats s'écartèrent sans un mot, en évitant de le regarder. Le camion démarra sur-le-champ.

Durant le trajet, Lorin remarqua le malaise qui s'était emparé des hommes. Un mutisme obstiné les tenait rigides, lèvres serrées. Au

moment où le camion pénétrait dans Camp-Polcher, il surprit un regard empreint de répulsion. Était-il dû à sa nudité, qui le rendait à son statut de primitif ? Ou bien était-ce autre chose ?

Dans le camp, les permissionnaires traînaient leur désœuvrement.

Jelal exigea un rapport immédiat. Lorin fut considéré responsable de la perte du treillis. Il le rembourserait sur sa solde, et toute permission lui était retirée pour les six mois à venir. Heureusement, il n'avait pas emporté son Baz, les armes étant prohibées dans le comptoir. Sinon, sa condamnation à mort aurait été automatique.

— Ceux qui tombent dans une fondrière n'en reviennent pas, lui confia Dom-Dom. Il y a dix ans, il est arrivé la même chose à un type du bataillon Tri. Il s'en est tiré, lui aussi. Les scaras avaient volé sa boucle de ceinture et l'avaient énucléé, afin de prélever son implant. C'est comme si le pauvre gars avait subi une opération chirurgicale. Les scaras avaient pris soin de refermer la plaie. Les vaisseaux sanguins avaient été suturés avec une précision de médikit, la paupière recousue... Ton cas est différent. Personne, jamais, ne s'en est sorti indemne. Le Père pourrait parler de miracle.

Lorin ne comprenait pas la haine dont il fit l'objet dans tout le bataillon, après que l'histoire eut circulé.

— On dirait qu'ils auraient espéré ne pas me voir remonter en vie.

Dom-Dom grimaça.

— Tu *n'aurais pas dû* t'en tirer. Il existe un clan au large de la colonie du Thore, derrière les marigots : les Honuas, qui ont édifié un village souterrain. Cela fait des années que Jelal essaie de les extirper de leur tanière. Mais les Honuas, les hommes-taupes, ont fait un pacte avec les scaras. Personne ne sait pour quel motif les insectes les laissent tranquilles. Une chose est sûre, ce pacte est diabolique. Voilà pourquoi tu es suspect à leurs yeux.

Lorin secoua la tête en signe d'incompréhension.

— Pourquoi le pacte serait-il mauvais ?

— Les scaras ne sont pas des animaux créés par Dieu. Le Père te l'expliquerait mieux que moi, je n'aime pas penser à ce genre de choses. Ils sont différents. Leurs articulations sont en acier, ils ont des câbles électriques en guise de veines. Tu te rappelles de ce que je t'ai dit : ils sont à moitié vivants.

— À moitié vivants ? Mais enfin, on est vivant ou on ne l'est pas !

Dom-Dom haussa l'épaule.

— Si c'était aussi simple... Un jour, une dizaine de Yuweh sont descendus les étudier. Ils sont venus à bord de leur propre vaisseau,

une sorte de fleur palpitante grande comme une ville. Un conseiller militaire de la *FelExport*, un dénommé Lark, les accompagnait. Ils étaient enfermés dans des caissons blindés aveugles remplis d'atmosphère empoisonnée. Personne ne sait à quoi ils ressemblent, leur tâche est de rendre habitables les mondes accessibles par les Portes de Vangk. Je n'étais pas enrôlé à l'époque, mais on m'a raconté. Ce sont eux qui ont créé les scaras, pour les compagnies minières. Ils sont restés près d'un an, puis sont repartis sans crier gare, comme s'ils avaient le diable aux trousses. On n'en a plus jamais entendu parler. À dater de ce jour, l'utilisation des scaras a été prohibée. Qui sait ce que les Yuweh avaient découvert...

« Il vaut mieux arrêter là. Nous sommes sur la pente du blasphème.

Lorin ne put en tirer un mot de plus. À partir de ce jour, tout changea. Les hommes s'étaient donnés le mot et le jeune homme fut mis à l'index. Même Dom-Dom semblait se méfier de lui, comme s'il en avait trop dit.

Trois jours plus tard, le bataillon Kvin fut réveillé par le carillon d'alerte.

CHAPITRE VII

La nuit pâlisait lorsque les chars d'assaut s'amassèrent devant l'entrée du camp. Les questions des soldats alignés fusaient dans l'air froid. Des havresacs de survie furent distribués. Jelal ne tarda pas à paraître. Son poing serrait une liasse de papiers d'imprimante.

— Il est en rage, souffla quelqu'un à côté de Lorin. On dirait que la veine à son cou va exploser.

Le colonel fit mettre le bataillon au garde-à-vous face au casernement.

— REGARDEZ BIEN VOTRE DORTOIR, VOUS N'ÊTES PAS PRÊTS DE LE REVOIR ! Cette nuit, le relais orbital de la Porte nous a transmis des clichés de la dératisation de Jedjalim. Ils montrent qu'un groupe de rebelles est parvenu à s'enfuir. Il serait en ce moment en route vers le Sest. Les tanks vous laisseront à Jedjalim. De là, vous vous débrouillerez pour les retrouver. L'adjudant-chef Silas répartira les sections. Je ne vous souhaite pas bonne chance, vous ne sauriez pas en profiter.

Lorin écouta à peine le discours de l'aumônier. Soheil faisait partie des villageois poursuivis. Elle subirait le même sort, s'il ne la retrouvait pas avant les autres.

Les soldats entraient dans les compartiments des chars en grommelant. Dom-Dom dut tirer son camarade par la manche pour le faire embarquer.

— On se retrouve dans le même groupe, gamin. Crois-moi, je suis le seul à qui ça fasse plaisir. Les autres n'ont pas du tout confiance en toi.

— Les autres ?

— Ajo, Wolf, Heidin et Temb.

Lorin connaissait la plupart d'entre eux. Wolf le conducteur de camion, Temb le soldat aux amulettes.

— Pourquoi Jelal en veut-il tellement à ces pauvres bougres ? Ils ne sont pas dangereux. Pourquoi ne pas les laisser en paix ?

— Tu déconnes ou quoi ? Les seuls décès dénombrés à Camp-Polcher sont dus aux exercices de combat. Il y a un an, un hélico a largué trop bas vingt bonshommes du bataillon aéroporté au-dessus du

terrain d'entraînement. Ils se sont tous éclatés sur le ciment avant que les parachutes ne se soient ouverts. Grande cérémonie pour en mettre plein la vue aux familles, les victimes étaient des fils de colons. En ce qui nous concerne, on ne fait pas tant de chichis. Ces morts-là, pour Jelal, comptent moins que la sentinelle abattue par les sauvages. Le colonel Jelal est vexé. Aux pouilleux de payer pour ça.

— Ils ne sont pas responsables de ce qui arrive.

Dom-Dom le regarda de travers.

— Dans quel camp es-tu ?

Lorin préféra se taire. Il n'aurait pu jurer savoir avec certitude pour quel camp il œuvrait. Il n'aimait pas les Vangkanas, ni ce qu'ils représentaient. À cause d'eux, les villages s'étaient vidés de leur substance humaine, et la terre se retrouvait seule, sans personne pour la célébrer. Mais Lorin était comme un bâton : quoi qu'il fasse, il avait deux bouts, et, même brisé, il aurait toujours deux bouts. Une extrémité de Lorin appartenait à Soheil, l'autre aux Vangkanas.

Le reste du trajet s'effectua dans un silence seulement troublé par la trépidation du moteur. Les passagers essayaient de gagner quelques heures de sommeil.

Ils furent crachés à proximité des ruines de Jedjalim. Le sergent Ajo distribua des sachets étanches renfermant des pilules, que les soldats glissèrent dans leur poche de poitrine.

— Les friandises, fit Temb en s'approchant de Lorin. Des cachets de méthamphétamines, pour tenir dans les conditions difficiles. Les gradés ne les distribuent qu'avant les opérations. Si on nous les laissait en permanence, il y a belle lurette que nous serions tous accros.

Son ton changea quand il apprit que Lorin faisait partie de la section d'Ajo.

— On va se retrouver ensemble, mais ne te fais pas d'illusions. Tu n'es pas des nôtres, tu ne le seras jamais. Tiens-le toi pour dit, et ne t'approche pas de moi. Un accident est vite arrivé.

Lorin ne répondit pas à cet excès d'animosité. Ajo le chargea de porter l'unité médikit, une mallette kaki, horriblement lourde, décorée d'une croix rouge. Le bataillon se fragmenta en une dizaine de groupes, qui ne se mélangeaient pas et ne tardèrent pas à s'éloigner les uns des autres. Tous cependant se dirigeaient vers le nord, barré par le Sest qui dressait un obstacle infranchissable à la fuite des indigènes. Avec l'appui orbital balistique, ils n'avaient aucune chance de passer au travers du filet.

Au cours de la journée, les marées de lumière déployèrent leurs draperies polychromes dans le ciel.

— Cela rappelle la mire du réglage de réception satellitaire, murmura Heidin à court de comparaisons.

Les dieux avaient déversé leur palette de couleurs sur l'horizon. Le ciel flamboyait de mille feux. Les explications du cours d'instruction générale n'avaient qu'à moitié convaincu Lorin :

« Le couple felyan est une étoile double. Lossheb a huit masses solaires, Fraad une et demie. Lossheb mûrira plus vite. En explosant, une partie de sa masse sera aspirée par son compagnon, qui enflera à son tour. À ce moment-là, toute vie sur Felya aura cessé. Les marées de lumière résultent d'un transfert de masse minime, de flux de gaz chauds polarisés par les rayons solaires. Elles constituent une répétition de la fin du monde. »

Les Vangkanas avaient probablement raison. D'ailleurs, le prêtre escopalien l'avait confirmé. Cependant, une partie de son esprit qu'il ne contrôlait pas se rebellait à cette idée. Felyos, le Serpent cosmique, permettait aux deux soleils de s'unir deux fois l'an. Leur union était encore inféconde, mais un jour, un dieu naîtrait de leur accouplement, qui restituerait les principes du bien, du mal et de l'ogoun dans leurs justes proportions. Une nouvelle ère commencerait dans l'univers, les hommes changeraient de nature sous l'action du troisième principe.

— Poursuivre cette tribu pendant les marées de lumière nous portera malchance, grommelait Temb. Ce phénomène tient du Diable.

Les autres réagirent par des mouvements d'épaules agacés, mais certains se signèrent discrètement.

Des averses locales se déchaînèrent sur leurs têtes, vannes s'ouvrant au hasard dans le ciel, s'évaporant sitôt tombées. S'ils marchaient trois jours vers l'ouest, ils atteindraient les limites de la Carapace – aride et nue ainsi qu'une écaille de pierre, où sévissaient les tempêtes de poussière dont ils apercevaient, à la faveur des rayons du crépuscule, les sculptures étincelantes danser jusque dans la haute atmosphère. Les plus vastes renvoyaient les feux du couchant à l'instar de véritables miroirs, ou fonctionnaient à la manière de loupes, grossissant tel ou tel relief. Mais ils poursuivaient vers le nord.

Aux dires de Wolf, cet effet de réflexion était dû à des particules de silicates en suspension, orientées dans le même sens sous l'action de flux magnétiques naturels. À l'aide de jumelles puissantes il était possible, prétendait-il, de suivre sur des kilomètres un lapin-rat courant dans la prairie.

— C'est ainsi que les villageois de la bordure de la Carapace repèrent leurs ennemis.

Des foyers éteints depuis peu, dans plusieurs villages déserts, les

maintenaient sur la piste des fuyards. À chaque fois, Ajo piétinait les cendres froides.

— Ils ont trop d'avance, et le marécage du Thore n'est plus loin. Là-bas, plus question d'appui héliporté. S'ils passent l'embouchure du Sest, ils entreront dans la zone protégée, et ce sont les colons que nous aurons sur le dos.

— C'est le marécage qu'il faut craindre, déclara Heidin. Et les déchets chimiques que la colonie lourde y déverse.

Ajo releva la tête, mais il ne répondit pas.

La steppe s'étendait en un océan de dunes basses. La prairie l'avait recouverte d'une couche de verdure qui s'effiloçait sur les crêtes, à l'instar d'un vêtement craquant sur des os saillants. Elle évoquait une mer houleuse figée par le gel, que la verdure aurait colonisée en dépit du bon sens.

— Un astéroïde est à l'origine de ce relief en montagnes russes, racontait Dom-Dom féru de ce genre d'histoire. Au moment de l'impact, la terre s'est comportée comme la surface d'un tambour. Elle s'est réchauffée en se plissant. Puis elle a durci, sûrement sous l'action d'une pluie froide ou de la neige. La corrosion a eu raison du cratère, voici tout ce qui reste de l'onde de choc.

Parvenus au sommet d'une crête, ils se laissaient dérapier le long de la pente, plus abrupte que la montée. Au début, cela ressembla à un jeu de fête foraine, éclairé par les phares irisés des marées de lumière. Le havresac sous les jambes, comme la proue d'une luge, l'on se contentait de se lancer en hurlant ; l'herbe grasse facilitait la glissade. Lorin trouva le moyen de modifier sa trajectoire en utilisant la crosse du Baz comme gouvernail.

Puis les trous se creusèrent en rouleaux de dix mètres de profondeur, qu'il fallait escalader. Wolf avait coutume de se lancer le premier, suivi de près par Lorin.

Au milieu d'une descente, Wolf poussa un cri et porta un bras à sa poitrine. Lorin n'eut que le temps d'infléchir sa route à l'aide du Baz.

Arrivé au creux du couloir, Wolf se releva en grimaçant. Du sang gouttait de son avant-bras.

— Une saillie m'a lacéré. Le treillis a tenu, mais la peau s'est déchirée en dessous. Le muscle a peut-être souffert. J'aurais besoin du médikit.

Lorin se délesta de la mallette. Ajo l'ouvrit et l'activa. Un fouillis d'organes grêles – palpeurs, tentacules contondants, microseringues – se déplia en bourdonnant, pour recouvrir le membre dénudé. Il se retira au bout de cinq minutes.

Lorin jeta un coup d'œil sur les agrafes. Le résultat ne différait pas tellement de ce que les guerriers du clan faisaient faire par des fourmis légionnaires. Il suffisait de les approcher de la blessure ; une fois qu'elles avaient refermé leurs mandibules sur la plaie et en avaient ainsi rapproché les lèvres, il suffisait d'arracher le thorax et l'abdomen ; il ne restait plus que la tête, pinces refermées, qui faisaient office d'agrafes.

Wolf fit jouer son bras avec précaution.

— C'est engourdi, mais je ne ressens aucune gêne. Je pourrais me servir de mon bras tout de suite, s'il le fallait.

— Sur Spica III, les forces gouvernementales ont exterminé tous les adorateurs de l'Isothermie Céleste, au terme d'une guerre terrible. Ces fanatiques croyaient que les trois degrés du rayonnement fossile étaient l'écho du Verbe de Dieu, et que l'on peut le déchiffrer à l'aide d'instruments sophistiqués. Les médikits parvenaient à remettre sur pieds les moribonds. J'ai vu des culs-de-jatte tout juste raccommodés monter à l'assaut en rampant, des manchots courir vers l'ennemi, une grenade défensive dégoupillée entre les dents...

Ajo fit taire Heidin et ils se remirent en marche. Plus question de faire de la luge. Jusqu'au soir, les vagues s'aplanirent, restituant sa platitude primitive à la steppe.

Les tentes furent dressées, pendant qu'Ajo faisait son rapport radio quotidien. Les groupes s'étaient dispersés afin de couvrir la largeur la plus importante possible, de la côte au désert de pierre. Celui d'Ajo était le mieux placé pour retrouver le clan.

— Ils doivent marcher jour et nuit pour maintenir leur avance, soutint Wolf en s'asseyant devant le feu de briques combustibles. Quand nous mettrons la main dessus, ils ne seront plus de taille à résister.

Lorin réprima l'envie de rétorquer que le clan était constitué en majorité d'individus inoffensifs : des femmes et des enfants, pour l'essentiel.

Son regard rencontra celui de Dom-Dom assis de l'autre côté du foyer, et il crut s'être trahi malgré lui. La mise en garde de Temb devait être prise au sérieux, il le savait.

Le repas s'éternisait dans les derniers feux des marées de lumière. Ils firent leurs prières. Une léthargie nauséuse ne tarda pas à s'emparer de Lorin.

Il rêva que sa vie se dévidait par sa bouche, telle une pelote de laine. Des voix lui posaient des questions dans une langue inconnue, et il répondait de même, sans comprendre. Les souvenirs se détachaient

de son esprit, barques aux amarres rompues s'engouffrant malgré lui dans le flot de paroles.

Les voix s'effacèrent. L'indolence s'empara de lui, entrecoupée de crises d'angoisse qui le laissaient proche de la syncope, avec l'impression que son duvet avait rétréci autour de lui, le condamnant à l'étouffement. Il n'avait aucune souvenance de s'être couché.

Le matin le trouva faible et déséparé, plus épuisé que la veille. Des bleus constellaient son torse. Avait-il été battu ?

Les soldats mangèrent dans un silence gris. Lorin chercha Dom-Dom. Celui-ci l'écarta, comme si son voisinage l'incommodait.

— On dirait que ma présence te fait peur. Que s'est-il passé cette nuit ? J'ai la sensation d'avoir été drogué. Oui, c'est cela. Drogé.

Après une seconde d'hésitation, Dom-Dom opina.

— Oleg m'a donné le véridral. Les pontes de la *FelExport* s'en servent pour tester la fidélité de leurs cadres. Certains pensent que ce n'est pas toi que les scaras ont rendu après ton accident mais un autre, fabriqué à partir des éléments de ton cadavre. C'était le seul moyen de leur prouver le contraire. Je sais que tout cela n'est pas très scientifique, mais il n'y a rien à faire contre la superstition. Les scaras font peur, des dizaines d'histoires courent sur leur compte. Beaucoup de clans leur immolent des animaux, même des enfants. Le clan d'Honua n'a pas d'autre origine.

Lorin n'écoutait plus.

— Ils savent tous, murmura-t-il enfin.

— Tu vas passer en conseil disciplinaire, pour avoir permis aux villageois de s'échapper. Ce que tu as fait à Jedjalim constitue une trahison caractérisée. Te voilà dans de sales draps, gamin. Temb et Wolf voulaient statuer sur ton sort sur-le-champ, t'exécuter séance tenante. Ajo s'y est opposé. Jelal voudra t'interroger.

Le quart d'heure de confidences était terminé. Dom-Dom se retrancha dans le silence. Lorin comprit qu'il désirait interrompre toute relation compromettante.

Il n'osait penser à ce qu'il adviendrait de ses compagnons, une fois les fugitifs retrouvés. Il serait sans doute forcé de les tuer. Mais ils se méfieraient. Et il n'était pas certain d'être capable de tirer de sang froid sur Dom-Dom. Tout se jouerait dans les dernières heures.

Le terrain s'affaissa en une succession de balcons naturels d'un kilomètre de large, incurvés comme les gradins d'un amphithéâtre, et sur lesquels poussait une forêt drue, qui semblait vouloir compenser la perte de niveau en rehaussant ses cimes.

— Les terrasses du Tamalomé, annonça Ajo qui lisait et relisait le graphique craché par l'imprimante du portable de liaison. Nous quittons le plateau central pour entrer dans la grande fosse du Thore.

Les alames montaient à cent pieds de hauteur. Malgré leur forme de peupliers, il s'agissait de tigerouges décolorés, paquets de racines inextricablement nouées sur lesquelles poussaient directement des feuilles.

Ils longèrent la première corniche pour trouver un passage. Le ciel avait repris une teinte bleu cendré.

Dans l'après-midi, un troupeau de crabes-jardins géants en maraude leur coupa la route. Ils venaient de la côte et une odeur de vase les accompagnait. Le plus petit mesurait cinq mètres de diamètre. Les poches qui leur permettaient de flotter clapotaient à présent de liquide. Leurs pinces monumentales tranchaient dans l'humus des pans d'herbe et de fougères arborées comme dans un monstrueux gâteau, laissant à la place des portions de roche nue. Ils en garnissaient la face supérieure de leur carapace, usant de leurs appendices comme de pelles.

— On dirait, laissa échapper Ajo... On dirait qu'ils s'habillent pour l'hiver.

Il se trompait : les tourteaux se disposaient à traverser le désert de pierre. La couverture végétale avait pour but de préserver leur carapace poreuse du dessèchement. Mais Lorin n'osa le contredire.

Les eaux de ruissellement avaient creusé d'innombrables lits dans les talus, que les années avaient transformé en sentiers escarpés, envahis de ronces. Le seul moyen cependant de passer d'un niveau à l'autre sans escalade.

Le camp fut dressé sur la troisième terrasse.

Des relents de vase et de moisissure montaient par bouffées du marécage. Lorin s'aperçut que les hommes se relayaient pour le surveiller. Il n'avait pas été dépouillé de son arme, et son implant oculaire indiquait qu'elle était chargée. Pour le moment, Ajo n'avait pas décidé d'avertir l'état-major.

Pourquoi, et pour combien de temps ?

CHAPITRE VIII

Le brouillard matinal s'écoulait des plateaux en nappes de crème fouettée, glissant le long des contreforts pour s'amasser au degré inférieur. Les bois d'alames dissociaient ces étranges coulées.

Lorsque les six hommes se réveillèrent, les tentes ruisselaient de brume condensée. Ils plièrent bagage et le voyage reprit, plus pénible que la veille.

Les abords du marécage léchaient les contreforts de la première terrasse.

— Cela ressemble à un épiderme vu au microscope électronique, hasarda Heidin.

— Les sections de la côte doivent déjà patauger dans cette fosse à purin, ils ont profité des ponts d'acheminement, du côté du littoral.

Wolf ricana.

— Je ne sais pas qui est le plus à plaindre.

— Vous n'avez pas compris. La première section à les capturer aura tout le mérite. Il faut les découvrir avant les autres.

La traversée des empilements de plateaux du Tamalomé leur fit perdre deux jours. Les seuls animaux à oser se montrer furent des sortes de chiens de prairie à bec de perroquet, qui poussaient des cris stridents, râpant les nerfs.

Chacun avait du mal à dissimuler ses craintes. Le marais, trop bourbeux pour les chars, n'avait jamais été arpenté à pied. Ajo se perdait dans la contemplation d'un cliché satellite de la zone, tout en sachant que les îlots mouvants le rendraient sans valeur en moins de trois jours. Ils pénétraient dans un territoire mal défini, placé sous le signe de l'éphémère. Les filtres infrarouges des casques se révélaient impuissants dans les gaz stagnants qui absorbaient toute chaleur.

Les histoires qui en ressortaient s'apparentaient à des légendes hérétiques. Des tribus primitivistes qui ne se laissaient pas approcher avaient la réputation d'y vivre. Des ethnologues trop audacieux avaient trouvé la mort dans des conditions jamais élucidées.

Jelal s'en moquait. Le corps Kvin, le bataillon des singes, était sacrificable. Une fois tous les clans rigoristes déportés, son existence

pourrait même devenir une gêne. Les soldats en avaient conscience.

— Il serait possible de patrouiller un siècle dans ces méandres sans rencontrer âme qui vive, s'ils ont décidé de s'y cacher.

— Il faudra vous y faire, siffla Ajo. Raison de plus pour se dépêcher. Plus vite nous les dénicherons, plus vite nous sortirons de ce cloaque.

Lorin redoutait l'appel radio fatidique : « *Fuyards localisés, envoyez les hélicos de rapatriement sur nos coordonnées...* »

Jusqu'à présent, les seuls appels émanaient de sections enlisées dans d'imprévisibles glissements de boue. Les médikits avaient déjà été utilisés trois fois.

« Attention aux galets de phosphore, les gars. En mettant la botte dessus, ils s'enflamment et vous brûlent jusqu'aux rotules. »

Ils s'engagèrent dans un paysage chaotique. La terre devenait collante, d'une couleur sale. Palétuviers et alames renversés brandissaient des bouquets de racines emmêlées, que le vent agitait comme des tentacules. L'une d'elles gifla Lorin au passage, lui marquant le visage d'un trait écarlate. Sa mésaventure suscita le rire de ses camarades. Le silence était de rigueur, mais nul n'en tenait compte. Dans ce lieu désolé, à quoi bon miser sur la surprise ? Les fugitifs devaient être au bord de l'épuisement, ils ne chercheraient pas à se sauver.

Bientôt, ils eurent de l'eau à mi mollet. Une brume lâche affaiblissait le relief au-delà d'un demi-kilomètre. Lorin peinait le plus. Le poids du médikit, ajouté à celui du Baz et du havresac, vissait ses jambes dans la boue. L'effort supplémentaire qu'il avait à fournir lui évitait de participer aux jeux des soldats, qui décapitaient d'un coup de fusil des rats musqués et des fels attirés par la curiosité. À l'exception du désert de pierre, les serpents se rencontraient partout sur Felya, au point de lui avoir donné leur nom. Le clan originel de Lorin les révérait. Le garçon avait abandonné ce culte. Cependant il ne pouvait s'empêcher de frémir à chaque fois qu'un reptile était abattu.

Temb visa un animal accroché au tronc d'un shigire – un arbuste à tronc écailleux, dont les feuilles en aiguilles jaillissaient par touffes de branches en forme de tubes, à l'instar d'un plumeau.

— C'est froid au thermographe, fit-il en relevant son arme. J'ai failli bousiller un squelette.

Ils approchèrent intrigués.

— Un squelette, ce tas de ferraille ?

Heidin souleva la carcasse rouillée avec le canon de son fusil. Les

pattes recroquevillées comme les côtes d'une cage thoracique se désagréèrent. Ajo gratta sa nuque.

— Pas un tas de ferraille, mais un fossile de scara. Il est bien plus grand que ceux que l'on a l'habitude de voir. Je croyais qu'ils évitaient les zones humides.

La carcasse retomba dans la boue en se fragmentant.

— Ils ont essayé de s'implanter. Ces carcasses constituent peut-être des essais d'adaptation ratés. Des scaras dont la carapace était un mélange d'aluminium et de chitine récupérée d'insectes morts ont déjà été retrouvés.

— D'où tu tiens pareilles foutaises ? lança Wolf, agressif.

— Les scaras construisent leurs propres exostructures. Normal qu'ils essaient de les améliorer. Cela constituait leur seule garantie de survie, dans l'espace.

— Dieu nous protège de ces démons, prononça Temb en s'accompagnant d'un signe de croix.

Personne ne trouva le courage de le railler.

*
* *

Après six heures de marche ponctuée par les bruits de succion de leurs bottes, ils aperçurent la première colline errante.

L'amas de glaise compacte s'était échoué, amorti par les tonnes de limon que sa progression avait charriées. Ajo demanda des informations à l'état-major. La réponse lui parvint une heure plus tard.

— Ces collines se détachent du sol à cause de nappes de fermentation qui sapent leurs fondations par en dessous. Elles se mettent à dériver sur une couche de glaise plus fluide. Il faut faire très attention, le coin en regorge. Mais elles sont assez lentes. À condition de se montrer vigilant, les collisions sont faciles à éviter.

Heidin étouffa un juron.

— Ils auraient pu nous prévenir. Si ça se trouve, les pouilleux ont été engloutis par un bon Dieu de colline. Qu'est-ce qu'ils nous réservent encore ?

— Il faut espérer que les fuyards sont en vie. Sinon, nous n'avons pas fini de touiller cette mélasse.

Ils passèrent au large de la colline arrêtée par son bourrelet de boue et de branchages mêlés ; sa forme et sa surface lisse évoquaient un œuf coupé dans le sens de la longueur, aucune végétation ne poussait dessus. Son volume dépassait celui d'un bloc d'habitations. Lorin eut la désagréable impression de frôler un monstre assoupi. Que les

simples vibrations de leurs pas pouvaient la réveiller et la précipiter sur eux, les ensevelissant dans une tombe molle.

— Elles doivent tout laminer sur leur passage, murmura Dom-Dom derrière Lorin. Qu'est-ce qui peut vivre au milieu d'un ballet de bulldozers ?

Nul ne se risqua à répondre. Tous avaient vu les empreintes sur les mottes de terre qui dépassaient de la surface, parfois ornées d'une touffe d'herbes les faisant ressembler à des têtes à demi enfouies, affligées de calvitie. Ces coups de griffes géantes évoquaient à s'y méprendre les marques que laissaient les crabes-jardins. Or, les crustacés ne pouvaient survivre dans les marais, leur trop grande masse les faisait patiner sur place et ils mouraient, les branchies envasées. Quel monstre hantait ces lieux ?

Ajo fit dresser les tentes. En aucun endroit ils n'avaient l'assurance de se trouver en sécurité. À tout moment, une colline errante pouvait survenir et les écraser sans dévier d'un pouce.

— C'est comme si nous nous installions au beau milieu d'une route, fit Dom-Dom à voix basse. Sachant qu'à un moment ou à un autre, un trax surgira. Sauf que les collines n'ont ni frein, ni avertisseur.

Ajo désigna Lorin pour effectuer le premier tour de garde. Ce dernier devait rester l'œil fixé sur l'écran de l'ordinateur portable relié à l'unité radar.

Temb cracha un juron.

— Ce n'est pas prudent. Nous lui offrons l'occasion de se débarrasser de nous. Au cas où une colline glisserait vers nous, il n'aurait qu'à mettre l'alarme en sourdine, puis à...

Ajo le menaça d'un blâme, mais Lorin eut la sensation que Temb ne faisait qu'exprimer la méfiance générale à son encontre. Les éléments de la section le considéraient comme un ennemi potentiel. L'éventualité d'un assassinat durant son sommeil n'était pas à écarter, il lui faudrait constamment surveiller ses arrières.

Les tentes de marais étaient conçues pour abriter deux personnes. Les piquets s'évasaient en corolles à la base. Les sacs de couchage se suspendaient au portant transversal, afin d'éviter les infiltrations inévitables. Les hommes appelaient cette façon verticale de dormir « faire la chenille ».

Après la séance de prières, la veille de Lorin commença. Très vite, la fatigue accumulée depuis des jours pesa sur ses os, engourdisant ses muscles. Des idées saugrenues remontaient dans son esprit, flottaient, puis disparaissaient à nouveau. Les autres auraient-ils le temps de s'extraire de leur cocon en cas d'urgence ? Ils naviguaient sur un

océan parcouru d'écueils voyageurs.

Les paroles de Temb lui revenaient en mémoire : « – *Au cas où une colline glisserait vers nous, il n'aurait qu'à mettre l'alarme en sourdine.* » Et pourquoi pas ? Aucun lien ne le retenait à ces hommes, il n'était pas un soldat. En restant avec eux, il risquait sa vie. Et au retour, s'ils ne retrouvaient pas les fugitifs, ils n'hésiteraient pas à le dénoncer.

Il pourrait les abattre tous, à travers les tentes – comme ils exécutaient les indigènes en tirant dans les murs. Harnachés dans leurs duvets, ils étaient sans défense. Il n'aurait plus qu'à les traîner sur la trajectoire d'une colline errante. Le marécage se chargerait du reste.

Lorin savait qu'il serait incapable de mettre ce plan à exécution. Et c'était sans doute ce qu'avait compris Ajo.

Malgré lui, ses paupières descendaient sur ses yeux. Sa vigilance baissait. Il se souvint des « friandises » vantées par Temb. Lorsqu'il tâta sa poche de poitrine, il se rendit compte que le sachet de protection avait disparu. L'un des soldats le lui avait subtilisé, profitant de son assoupissement après la séance de véridral.

La veille prit fin. Ce fut à son tour de grimper dans un duvet. Tout de suite, l'humidité monta à l'assaut, l'enveloppant d'un suaire de moiteur.

Des cauchemars à demi formés le tinrent éveillé une partie de la nuit. Au matin, on le réveilla d'un coup de pied. Prisonnier du duvet oscillant il connut un instant d'intense panique, croyant à une alerte.

La deuxième journée dans le marécage ne différa de la précédente que par quelques menus détails. Ajo dispersa les hommes de front à portée de vue. Ils ne se faisaient guère d'illusion sur cette méthode de recherche. La plaine de boue s'étendait sur des dizaines de milliers d'hectares, à moins de trouver une piste il faudrait des mois au bataillon pour tout ratisser. Mais Lorin appréciait cet éloignement ; il concrétisait en quelque sorte la solitude dans laquelle il était confiné.

Heidin appela. Il avait trouvé un nouveau cadavre de scara, qu'il avait d'abord pris pour un amoncellement de boîtes de conserve agglutinées par l'oxydation.

— Celui-ci est presque aussi gros qu'un drone agricole. Est-ce que ce ne seraient pas des empreintes de scaras que nous avons vues, au lieu de crabes ?

Lorin n'était pas loin de le croire. En étudiant les stries, on remarquait les marques géométriques parallèles, bien plus profondes, qui les accompagnaient. Comme si chacune des pattes s'appuyait sur une canne. Une nouvelle espèce de crabes, ou bien des scaras

gigantesques ? Jamais de tels monstres n'avaient été repérés dans la steppe. S'ils existaient bel et bien, les balles explosives des Baz ne seraient pas de trop.

L'empreinte d'un pied humain les apaisa quelque peu. Mais Lorin s'interrogeait. Appartenait-elle à un fugitif, ou à un membre d'un clan autochtone ? L'idée que Soheil avait peut-être posé le pied ici emplissait ses yeux de larmes.

Deux heures plus tard, des nouvelles de la traque lui apportèrent la réponse : des empreintes de pas avaient été signalées par la moitié des sections.

Une section était portée manquante.

L'annonce tomba comme une pluie glacée sur les six hommes.

— Cela suffit pour aujourd'hui, déclara Ajo vers cinq heures de l'après-midi. Le radar indique une éminence stable, à un kilomètre. Nous allons y dresser le camp.

Des collines errantes naviguaient dans la brume tels des navires perdus, mais aucune ne semblait vouloir les aborder. L'écran montrait des formes glissant à des vitesses peu élevées, suivant des trajectoires erratiques.

— Si nous en accostions une ? suggéra Heidin. S'installer sur son dos nous éviterait de barboter dans cette fange.

— C'est peut-être ce qu'a choisi de faire la section disparue. Non, le risque est trop grand. Qui nous dit que la surface n'est pas aussi mouvante que du sable détrempé...

Ils arrivèrent en vue de l'îlot. De prime abord, il évoquait un rocher aux contours arrondis, recouvert de lambeaux d'algues sanieuses. Sa forme ne leur était pas inconnue. Il était assez vaste pour offrir asile aux six hommes, et suffisamment élevé pour les mettre à l'abri du choc d'une colline de moyenne importance. Sur une impulsion, Lorin frappa la surface du caillou.

Lequel rendit un son creux. Heidin et Wolf firent le tour du rocher.

— De là, on comprend mieux. Une partie s'est détachée. L'intérieur est cloisonné. Notre îlot est une carcasse de crabe-jardin. Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?

Ajo retint un juron de dépit. Ils n'étaient plus à l'abri sur cet édifice bâti sur le vide, que le moindre choc avec un de ces icebergs flasques éparpillerait en une seconde.

Dom-Dom rejoignit Wolf, assis sur une pince adventive monstrueuse.

— Celui-ci a dû remonter le cours du Sest à partir de l'embouchure,

puis se laisser piéger dans les marais.

— Il n'était pas plus malin que nous, dans ce cas.

Lorin resta à l'écart. Les autres n'aimaient pas sa proximité. Cela lui permit d'étudier la carapace de plus près.

Tout de suite, il remarqua que toutes les lignes de soudure étaient disjointes. La carapace avait craqué sous une formidable pression intérieure. Ce n'était donc pas une dépouille. Le crabe avait mué, et ils avaient le résultat de cette mue sous les yeux. Lorin choisit de ne rien révéler de sa découverte.

Ajo, Wolf et Temb avaient grimpé sur le dôme d'écaille. Ils fixaient les tentes. En escaladant la paroi, Lorin éprouva sa texture grumeleuse. Ce n'était pas normal. D'ordinaire, une couche dure et luisante vernissait la carapace. Comment une carapace pouvait-elle se corroder de la sorte ?

Encore une énigme à mettre sur le compte du marécage. Lorin s'absorba dans la contemplation du paysage. Au-delà de trois cents pas, sa vision rebondissait contre une brume élastique.

Ils se préparèrent à passer une nouvelle nuit. La voix rageuse de Temb retentit.

— Je fais le serment de m'envoyer autant de putains de sauvageonnes que de nuits passées dans ce putain de marécage. Ces macaques jouent à cache-cache avec nous.

Lorin détourna la tête, un goût de fiel dans la gorge.

— Ils ne doivent pas être en meilleur état que nous, argua Dom-Dom.

— Tu parles. Ils boivent l'eau croupie comme si c'était de la bière de veism...

La luminosité baissait. Ajo installa le radar de veille. Les pensées de Lorin empruntaient le même chemin que les collines errantes. Soheil avait-elle survécu au sein de cette désolation, sous le perpétuel danger d'être ensevelie par un de ces mastodontes minéraux ? Si elle vivait toujours, quelle serait sa réaction quand il la retrouverait ? Il avait peur de l'excitation sournoise qui l'avait étreint pendant la traque des clans de la mer. ET S'IL RESSENTAIT LA MÊME CHOSE ? Cette pensée lui hérissa les cheveux sur la nuque.

« Je deviens fou. »

Le doute était une verrue incrustée dans son crâne, qu'il aurait voulu extirper. Mais peut-être était-il déjà trop tard.

Le lendemain, ils découvrirent le premier cadavre.

CHAPITRE IX

Quatre fois dans la nuit, l'alerte rompit leur mauvais sommeil. Des blocs de mille tonnes glissaient sur le moniteur de contrôle, agglutinations de collines de plus faible importance. L'une d'elles passa à moins de cent mètres de leur position, mais la nuit était si opaque que Lorin ne put rien deviner de sa trajectoire.

L'aube se leva sous des augures funestes. La veille, Ajo avait entamé la réception satellite, afin de recevoir la carte la plus récente du secteur. Mais l'écran était vide. Un clignotement rouge indiquait que la transmission s'était interrompue. Ajo démontra l'appareil. Une moisissure noire avait rongé les éléments électroniques.

— Le matériel est étanche, gronda Heidin. Cela sent le sabotage à plein nez.

Temb renchérit :

— Ouais, tu as raison. Pas la peine de se demander qui est à l'origine de l'incident.

Des murmures d'approbation s'élevèrent. Une flamme mauvaise dansait dans les yeux des soldats. Lorin essaya de dissimuler sa peur. Il s'était couché sous étroite surveillance, et ils savaient qu'il n'aurait jamais eu l'occasion de perpétrer un tel acte sans éveiller aussitôt leur méfiance. La peur parlait par leur bouche. Ils n'avaient aucune prise sur les collines, tandis que sur lui...

Encore un incident, et ils n'hésiteraient plus.

Dans la journée, une découverte macabre détourna leur colère.

En l'absence de directives supérieures, Ajo prenait automatiquement la tête des opérations. Il fit le point avec l'ancienne carte dont il disposait ; de nombreux repères ne correspondaient plus.

— Nous allons resserrer les intervalles, tout en poursuivant comme prévu. Nous finirons bien par tomber sur une patrouille dont le récepteur fonctionne.

Sa voix manquait d'assurance et ne laissait guère de doute sur ce qu'il pensait en réalité.

Ils s'enfonçaient dans le territoire des collines, garni de tapis

d'algues gluantes qui favorisaient leur cheminement. Les premiers pas, ils firent attention à ne pas se casser la figure.

— On croirait marcher sur une nappe de cambouis, fit remarquer Wolf.

La végétation se réduisait à quelques touffes d'herbes, de la même teinte que la boue, qui s'aggloméraient en surface, en une peau rugueuse – celle d'un vieil éléphant à chair flasque, pleine de replis. Une cohorte de rats musqués disputait le territoire aux fels, les seuls animaux à pouvoir survivre dans ce milieu périodiquement laminé. Aucun soldat ne s'amusait plus à leur tirer dessus.

Vers onze heures, une colline se détacha de la brume, pour progresser dans leur direction : une gigantesque motte de beurre sale, à la surface luisante ; de profondes gerçures la faisaient ressembler à un morceau de pâte à modeler malaxée par un enfant.

Lorin et Dom-Dom durent s'écarter pour la laisser passer. Sa vitesse équivalait à celle d'un homme marchant d'un bon pas. Lorin aurait aimé la toucher, mais l'écume de boue et de débris végétaux qu'elle rejetait de côté, à l'instar d'un canot, l'en empêcha.

Une dizaine d'îlots mouvants croisa leur route au cours de l'après-midi. Parfois ils s'entrechoquaient, s'amalgamant ou se disloquant au gré de leur masse et de leur itinéraire, de même que des organismes élémentaires. Lorin observait ces morceaux nomades du paysage, empli tout à la fois de fascination et de répulsion.

La locomotion était l'apanage des créatures vivantes. N'y avait-il pas de la magie en ces êtres d'argile ? Une histoire du catéchisme, où il était question d'un golem, lui revenait en mémoire. Une statue de glaise sur le front de laquelle un homme avait gravé un des noms de Dieu, afin de l'animer. Le nom de Dieu avait peut-être été gravé par accident à la surface des collines, par un des débris charriés dans leur sillage ?

À trente mètres de Lorin, un appel retentit.

— Regardez, cette colline-là !

Lorin suivit des yeux l'index pointé de Wolf.

Un îlot oblong glissait par le travers. Et sur la face avant, saillant comme une figure de proue, UN CADAVRE PLANTÉ JUSQU'À LA TAILLE.

Les hommes accoururent sur l'ordre d'Ajo.

Il s'agissait d'un indigène, auquel il était difficile de donner un âge. La peau grisâtre, maculée de boue craquelée, se tendait sur une carcasse ascétique. Sa tête était rejetée en arrière, la bouche béait sur

des dents cariées. Les bras ballaient de chaque côté. La partie inférieure du corps était enfouie dans un carcan de mastic jusqu'au nombril, comme si la colline avait commencé à le digérer par le bas.

— De quel clan est-il, celui-là ?

Lorin s'interrogeait également, tenaillé par l'angoisse. Si cet homme appartenait au groupe de Soheil, cette dernière était-elle encore en vie ?

Ajo se frottait le menton.

— Il faudrait savoir de quoi cet indigène est mort. Cela nous apprendrait s'il s'agit d'un résident du marécage, ou d'un membre du clan de Jedjalim.

Malgré leurs efforts, ils ne purent installer le médikit sur le cadavre. La boue collante vouait à l'échec toute tentative de sauter d'un bond sur le bord de la colline. Un phénomène de succion rendait les abords dangereux, et l'on risquait de se trouver aspiré sous la butte mouvante. Ils durent se résoudre à laisser la colline disparaître.

Wolf frappa dans ses mains.

— Il suffirait de remonter la piste de la colline. Elle nous conduira jusqu'aux fuyards.

— Ou droit dans un fleuve de boue, riposta Temb. Tu as vu la posture de ce type ? On l'a fiché là comme une fleur dans un pot, dans l'intention de nous leurrer.

Lorin ne voyait pas des adolescents et des vieillards épuisés dépenser autant d'énergie pour fabriquer un piège aussi grossier. D'ailleurs, la trajectoire hasardeuse des collines et les nombreuses collisions auraient rendu pareil stratagème inefficace. Ils étaient au cœur d'une zone fluante. Non, il penchait plutôt pour un rite funéraire pratiqué par un clan du marécage, où le défunt accomplissait son dernier voyage.

Ajo non plus ne croyait pas à une ruse. Ils prirent le chemin tracé par la colline mortuaire, délimité par deux sillons de débris parallèles dans la boue. Heidin et Wolf marchaient en avant-garde, deux cents mètres en avant, fusil armé.

De loin en loin, des fontaines d'eau pétillante jaillissaient à hauteur de genou avec force glouglous. La profondeur du marécage oscillait entre un et trois pieds, mais des courants intérieurs d'eau salée provenant de l'océan creusaient des lits qu'ils étaient obligés de contourner. Dans ces gorges sombraient parfois des collines errantes. Lorin redoutait de distinguer une autre dépouille d'indigène.

Le soir, ils s'établirent à l'ombre d'une carcasse de crabe à demi

effondrée, servant de nid à des rats musqués. Du dôme d'écaille ne subsistait plus qu'une dentelure chitineuse finement ciselée, formidable pièce d'orfèvrerie.

— On peut voir à travers, lança Dom-Dom. Un vrai napperon. Tout est rongé comme par de l'acide. Inutile d'essayer de dresser le camp, le premier choc d'une colline contre cette gaufre nous ferait passer à l'étage en dessous.

Sans l'assistance satellite, ils étaient incapables de trouver d'explication au mystère de la carapace corrodée.

Après la première alerte, ils renoncèrent à suspendre les sacs de couchage, pour se contenter de dormir accroupis.

Vers minuit, une colline bouscula la carapace, la fendant par le milieu. Les tentes furent remontées dans cette vaste cage naturelle aux allures de volière, et l'on consolida les points faibles à l'aide de cordes.

Ils n'eurent pas à redouter de nouvelles attaques, mais l'attente minait le moral. La perspective de retrouver Soheil entretenait Lorin, en même temps qu'elle le remplissait de frayeur. À Jedjalim, elle ne l'avait pas reconnu. Qu'en serait-il à la prochaine rencontre ? Avait-il tellement changé ?

Sans cesse, ces questions plantaient et replantaient leurs épines dans son cerveau.

La quatrième journée dans le marécage changea le cours de la traque. Pour la première fois, une piste sérieuse se présenta.

Elle se concrétisa par la découverte d'un banc de méduses.

La brume atténuait la lumière diurne, réduisant les soleils à deux globes pâles et tièdes. Leurs pas soulevaient des gerbes effervescentes qui laissaient un sillage mousseux.

Lorin avait rencontré des galères des marais, méduses dont les filaments s'étendaient à trente mètres à la ronde. Un filament pouvait infuser assez de venin pour tuer un homme adulte.

Les méduses qui glissaient à leur rencontre avaient une taille bien plus importante que toutes celles qu'il avait pu voir auparavant. Mais le plus surprenant était que *la face supérieure de chaque méduse contenait un être humain*.

Les soldats s'immobilisèrent de concert. Tout d'abord ils crurent à une espèce de méduse non répertoriée, absorbant ses victimes à la façon des amibes. Il leur fallut une minute pour remarquer que les corps vivaient. Ils étaient assis dans la position du lotus, au sein d'une dépression de la masse gélatineuse. Une pellicule en ombrelle les

recouvrait jusqu'au cou, succession de couches transparentes disposées à la façon d'un oignon.

Lorin entendit le bruit d'armement d'un Baz. Suivi de l'injonction d'Ajo :

— Ne tirez pas !

— Mon Dieu, quelle horreur...

— Ces gens sont susceptibles de nous aider à retrouver ce que nous cherchons. Et nous ne savons pas de quoi ils sont capables.

Il y avait des hommes, des femmes et même des adolescents tout juste sortis de l'enfance. Une vingtaine au total – un clan familial. Tous nus et glabres, sans aucun poil. Les adultes étaient chétifs ; leur corps lisse avait quelque chose d'asexué. Lorin remarqua le plus âgé du groupe qui les épiait, l'arcade sourcilière froncée par la réflexion.

Ajo s'avança, l'arme baissée. Son salut resta sans réponse. Alors qu'il recommençait, les méduses entamèrent un mouvement de repli. Le centre de leur anatomie translucide se mit à pulser plus rapidement.

— On dirait qu'elles sont dotées d'une turbine naturelle, murmura Dom-Dom aux côtés de Lorin. Quand on racontera ça, personne ne voudra nous croire. En tout cas, les passagers n'ont pas l'air de vouloir coopérer.

— Quelle horreur, répétait Temb en se crispant sur la crosse de son arme. Il faudrait tous les exterminer, il est impossible que ce soient des créatures de Dieu !

Les méduses prenaient le large. Dans quelques minutes, elles les auraient distancés. Ajo ordonna à la section de se mettre à leur poursuite. La course se révéla épuisante. Lorin parvenait à peine à soutenir le rythme, alourdi par le médikit ballottant contre son flanc.

Très vite, le banc disparut dans la brume. Puis une colline errante les contraignit à rebrousser chemin sur une centaine de mètres. Ils s'arrêtèrent, à bout de souffle, sur un tertre émergeant de la boue.

— Accordons-nous une pause, proposa Ajo. Le temps de faire le point.

Wolf remit son fusil à l'épaule.

— Ils nous ont bel et bien semés. Ces hommes et ces femmes paraissent commander aux méduses. La peau les enrobait entièrement.

— Non, leur tête restait découverte. Ils avaient l'air normaux.

— Qu'entends-tu par là ?

Heidin haussa les épaules sans répondre. Lorin déposa le médikit

sur le sol visqueux. Il ne sentait plus le besoin de parler depuis qu'on le tenait à l'écart, les discussions avaient lieu sans lui. Cependant, il comprenait les dernières paroles d'Heidin. Les Vangkanas modifiaient la nature à leur profit. Ils se comportaient en cela comme des enfants qui croient que tout leur appartient, et les religions vangkanes les confortaient dans ce sentiment.

Les clans procédaient dans le sens contraire. C'est eux-mêmes qu'ils avaient pour but de transformer. Le résultat était à chaque fois différent, car les conditions naturelles variaient selon le lieu. Les religions vangkanes combattaient les cultes des clans pour cette raison : elles ne voulaient pas que la nature de l'homme change. Et la répulsion éprouvée par les soldats vis-à-vis des hommes-méduses n'était pas si éloignée de celle que leur inspiraient les scaras, ces êtres mi-mécaniques mi-organiques : l'horreur et l'incompréhension devant ce qui se trouve à cheval entre deux états.

Ces choses se formulaient plus simplement dans l'esprit de Lorin. Son contact avec les Vangkanas lui avait aussi appris que l'approche des clans primitivistes n'était pas la bonne. Que, sous des prétextes de stratégie économique, ils seraient massacrés en réalité à cause du dégoût qu'ils provoquaient. En se fondant dans l'environnement, ils en devenaient tributaires et se privaient du même coup des moyens de combattre les Vangkanas.

Après une demi-heure de repos, ils repartirent.

L'eau moussait autour de leurs jambes.

— L'eau pétille, s'exclama Wolf.

— J'ai lu sur la carte que le terrain est calcifère. L'eau doit être saturée d'une substance qui dissout cet élément. Voilà qui explique pourquoi les squelettes de crabes que nous avons vus étaient dépourvus de calcaire, réduits à un bretzel de chitine.

L'échange en resta là. À présent qu'ils avaient pris contact avec un clan, ils savaient le marécage habité. Sans s'être concertés, tous respectaient la consigne de silence. Bien sûr, les instruments leur assuraient toute sécurité, mais les indigènes pouvaient sûrement se dissimuler dans la marne, faire corps avec elle.

Le marécage prenait une texture laiteuse. Lorin imaginait que l'eau dissolvait les os de ses jambes, drainant son calcaire, le laissant aussi mou qu'un poulpe. Serait-il contraint de rejoindre les rangs d'un clan d'hommes-mollusques, qui se cachaient peut-être sous leurs pieds ? Non, c'était stupide. Contrairement aux crabes-jardins, son squelette était à l'abri d'une triple couverture de chair, de graisse et de peau. Mais il fut surpris de constater que cette éventualité ne l'emplissait d'aucun dégoût.

La section reprit la formation de traque. Une flore et une faune parvenaient à survivre au milieu des collines laminoirs : des algues souples ressemblant à des roseaux, des batraciens gros comme le pouce, et des poissons-lanières ressemblant aux algues. Sans doute également des animalcules, mais il était impossible d'en être sûr sans instruments.

Ils débusquèrent en outre quelques raies, qui filèrent en glissant au ras de la surface.

En fin d'après-midi, le radar repéra une colline de taille négligeable, à un kilomètre et demi. Ils étaient habitués et personne n'y prêta attention, jusqu'à ce qu'Ajo s'aperçoive que la colline avait changé de direction. Le sergent resserra la formation.

— Un clan serait capable de commander aux collines ?

— Attendons voir, dit simplement Ajo.

Les compagnons de Lorin hochèrent la tête. Depuis des jours, ils avaient l'impression de tourner en rond, et le seul clan débusqué leur avait échappé. Enfin, quelque chose désirait prendre contact avec eux.

— Trois cents mètres, annonça Ajo. Cela devrait bientôt être visible.

Lorin sentit ses mains devenir moites sur la crosse de son arme. Le poids du médikit l'handicapait, et il redoutait un problème qui l'obligerait à fuir. Alourdi de la sorte, il serait rattrapé sans peine.

La colline errante perça le brouillard. Des silhouettes se dessinaient. Autour, mais également au-dessus de la colline.

Wolf colla les yeux sur sa paire de jumelles.

— Ce n'est pas une colline, les gars. Mais un crabe.

— Impossible ! s'exclama Dom-Dom du tac au tac. Les crabes-jardins ne peuvent pas vivre ici, leurs carapaces fondraient comme un sucre dans un gobelet de café.

Les effluves marins charriés par le vent dissipèrent leurs derniers doutes. Wolf et Dom-Dom avaient raison. Il s'agissait bien d'un crabe géant, mais dépourvu de carapace. Ce qui constituait une impossibilité. Sans carapace, un crustacé ne pouvait se véhiculer – ni même se nourrir.

La solution résidait sans doute dans les hommes vivant sur le crabe.

— Doucement les gars, murmura Ajo. Je vais leur parler. Ne tirez que sur mon ordre, compris ?

Il s'avança vers l'étrange équipage. Un homme nichait dans un repli derrière la tête de l'animal – une grosse boule de chair flexible d'où saillaient deux tubes oculaires, pourvue d'une bouche à multiples lèvres dressées comme des appendices. Les bras du cornac

disparaissaient dans cet amas mal déterminé. Le crabe s'affaissa, rentrant ses pattes sous lui.

Il y avait une vingtaine de femmes, d'enfants et de vieillards sur son dos. Et presque autant d'hommes, qui marchaient à côté. Ils étaient armés de lances très longues, à bout recourbé en cimeterre, qui devaient être de peu d'efficacité au lancer. Mais l'expérience montrait qu'il ne fallait pas minimiser les ressources des clans. Leurs membres étaient protégés d'épais manchons de terre cuite couleur ardoise, qui les gagnaient étroitement.

« Des chevaliers en armure, songea Lorin. Les chevaliers des crabes mous... »

Ces cuirasses soulevaient un paradoxe, car au moindre choc, elles devaient voler en éclats. Elles auraient dû porter la mention « Fragile », pensa-t-il encore. Il se promit de découvrir la clé de ce mystère.

Ses yeux scrutaient les visages, à la recherche d'un indigène qui aurait pu appartenir au clan de Jedjalim. Mais leur morphologie n'avait rien de commun avec ce dernier ; les hommes avaient un corps maigre, une tête chafouine, des pieds très larges et de grandes mains.

Le crabe lui-même ne tarda pas à accaparer toute son attention.

Une enveloppe à l'aspect de cuir cireux remplaçait la carapace. Blême et comme criblée de taches de vieillesse, elle empaquetait un abdomen bouffi de ruminant. L'ensemble donnait l'impression malsaine d'une extrême fragilité.

Le dos bombé était dépourvu de la moindre trace de végétation. En revanche, des auvents avaient été érigés au centre, agglutinés pour former une sorte de palais en réduction.

La voix de Heidin emplait son oreille.

— Les pattes, regardez les pattes.

Des attelles de bois emmaillotées de bandes brunes soutenaient les pattes ambulatoires du crustacé. Mais oui, bien sûr. L'eau avait également dissout le squelette externe des pattes, les condamnant à l'élasticité. Les hommes du clan avaient pallié cette déficience en offrant à l'animal une armature de secours, des béquilles sur lesquelles il pouvait se véhiculer.

Ils assuraient sa locomotion, en contrepartie de la protection qu'offrait sa masse.

Ajo parlait avec un homme, peut-être le chef si le clan en possédait, qui portait deux chapeaux enfoncés l'un sur l'autre. La discussion s'anima. Ajo dirigea son arme vers une butte émergeant de

la boue à une cinquantaine de pas, et la fit exploser.

Au bout d'un quart d'heure, il recula pour revenir au niveau de Lorin.

— Ce sauvage s'appelle Boro. Il prétend avoir vu ceux que nous recherchons. Mais les sauvages sont tous les mêmes, il ne veut pas nous refiler le tuyau pour rien. Il propose un échange de service.

« Ainsi, ils ont survécu aux collines », songea Lorin avec un sentiment de soulagement passager. Wolf fit claquer son arme.

— Pourquoi ne pas en abattre deux ou trois ? Les autres ne feraient pas de difficultés, ensuite, à nous fournir tous les renseignements que nous voulons. C'est ce que ferait Jelal. Il affirme que nous ne devons pas nous abaisser à traiter avec ces hérétiques.

Ajo parut balancer. Il finit par secouer la tête.

— Mieux vaut avoir des alliés que des ennemis. Nous avons autant besoin de leur bonne volonté que d'informations précises. Mais je ne sais pas encore quel genre de service nous sera demandé.

Ils n'eurent pas à patienter longtemps pour le savoir. Boro enferma les femmes dans les huttes et fit monter ses invités par une échelle rudimentaire ancrée sur une éclisse. Au passage, Lorin remarqua les attelles polies et huilées, à bouts arrondis pour ne pas blesser l'épiderme nervuré de veines bleutées des articulations. Des cordes – des algues tressées ? – comprimaient la chair en dessous, mais le crabe ne paraissait pas en souffrir.

Lorsque ses pieds foulèrent la surface caoutchouteuse, Lorin eut l'impression d'escalader une bouée géante. Boro leur expliqua d'un air important qu'il dirigeait le clan parce qu'il honorait six épouses à lui tout seul.

« Au moins, voilà qui est clair », marmonna Dom-Dom entre ses dents.

Une des fameuses épouses les fit asseoir dans une hutte minuscule empestant l'animal. Son regard ne s'allumait d'aucune flamme de curiosité vis-à-vis des étrangers. Un cruchon de liqueur très sucrée passa de bouche en bouche.

Boro se répandit tout d'abord en lamentations sur la pince de combat de leur crabe, qui s'était infectée et qu'il avait fallu trancher avant que la gangrène ne gagne le reste du corps. Depuis trois mois, le clan des méduses ne respectait plus les marques territoriales. De plus, les autres crabes se moquaient d'eux, mettant la perte de la pince sur le compte d'hypothétiques déficiences viriles de Boro.

— Les méduses s'approprient les plus beaux champs d'algues.

Bientôt, nous n'aurons plus rien à mâcher pour notre crabe...

Ajo supporta, stoïque, ce déluge de jérémiades. Ils n'étaient plus à Camp-Polcher mais sur le territoire de leur interlocuteur. Ils ne devaient pas le brusquer.

Lorin n'écoutait pas. Il regardait avec perplexité les tuyaux de terre cuite enveloppant les mollets, les cuisses et les avant-bras peu musclés du chef, à l'instar d'une carapace. Ils n'étaient dotés d'aucun système de fermeture. Comment s'y prenait-il pour les enlever, puis les remettre ?

Boro daigna enfin aborder l'objet de leur recherche. Lorin mourait d'envie de lui demander s'il avait aperçu Soheil parmi les indigènes.

— Quand était-ce ? s'enquit Ajo.

— Il y a un demi-*cikl* de trois jours. Nous les avons accompagnés jusqu'aux confins de notre territoire, vers l'eau-mauvaise. Ils étaient mal en point et nous avons dû en soigner quelques-uns. En échange, j'ai honoré une de leurs femmes.

Le ventre de Lorin se crispa. S'il l'avait seulement touchée...

« J'aurais préféré la sorcière aux yeux multicolores, mais elle est enceinte, donc sacrée. Je lui ai proposée de rester avec moi pour lui faire d'autres enfants. Mais elle commandait aux autres et elle a décidé de s'en aller. J'ai menacé de tuer ses compagnons puis de la garder de force. Ses yeux de flammes m'ont fixé et elle m'a dit qu'elle me jetterait un sortilège. Une sorcière enceinte est deux fois plus puissante. Comme je ne pratique pas la magie et que je craignais pour mon clan, je l'ai laissée partir, elle et les siens.

Par-delà l'exagération, Lorin percevait la déception du chef de n'avoir pas su retenir la jeune femme. Mais celui-ci disait-il la vérité en affirmant que les fuyards étaient conduits par Soheil ? ou bien n'était-ce qu'une affabulation supplémentaire ?

— Avez-vous vu des sections semblables à la nôtre ? questionnait Ajo.

Boro secoua la tête. Ajo et lui s'entretenaient des modalités du « service » à fournir : il s'agissait d'effrayer les méduses, en donnant un aperçu de leur pouvoir. Lorin comprit à demi mot. Boro promit des femmes à tous si l'un d'entre eux acceptait de rester avec eux, pour assurer son emprise sur les autres clans. Le soldat déclina l'invite.

Lorin suivit les autres qui sortaient. L'alcool avait allumé un feu dans son estomac, et laissait un goût de vase sur la langue.

Les habitants du crabe mou les observaient à distance. Tout en eux leur était étranger, des habits aux armes et jusqu'à la couleur des

cheveux.

Wolf cracha par-dessus le rebord du crabe.

— Tu te rends compte que nous pourrions devenir les rois de cette contrée. Il suffirait d'expédier ce gros lard de Boro, et tous se prosterneraient à nos pieds.

Ricanement de Heidin.

— Tu n'es pas sérieux. Régner sur un empire de boue, non merci. Être contraint au nomadisme sur son propre territoire... Et puis, tu as vu la gueule des femelles ?

Lorin n'en entendit pas davantage. Il descendit par une échelle et se dirigea vers la tête de l'animal. La cicatrice de la pince de combat faisait un bourgeon de chair rose qui donnait curieusement envie de mordre dedans. De l'autre côté de la bouche dotée d'un fouillis de tentacules, pendait une pince atrophiée, de la taille et de la forme d'un bras humain – mais à la main grossière, réduite à un pouce sans ongle et un doigt opposable trop large. L'espace d'un instant, Lorin envisagea un véritable bras greffé sur ce corps, dans le but dérisoire de pallier l'amputation.

À califourchon sur le cou réduit à des plis cutanés, le cornac le considéra en rentrant son animosité. Mais il avait vu ce dont était capable son armement ; il répondit aux questions qu'il lui posait.

Comme Lorin le subodorait, la fonction des armures de terre cuite se révélait moins guerrière que religieuse. Elles symbolisaient le devoir de chaque homme envers le crabe. Une alliance s'était conclue entre le clan et l'animal : en échange de nourriture et d'assistance, ce dernier fournissait un abri permettant d'échapper aux collines errantes.

— Sur le dos d'un crabe, plus de collines à craindre. Nous sommes en sécurité. C'est cela, ou servir de pâture au marécage.

Lorin se retint d'évoquer les méduses, qui paraissaient tout aussi à l'aise qu'eux pour évoluer dans ce milieu.

Tous les ans, les adultes brisaient leurs armures de poterie pour la mue rituelle. Ils allaient récolter des galets de phosphore au pied de « gueules brûlantes », qui servaient à cuire les nouvelles armures à même le corps. Une épaisse couche de graisse empêchait la peau de frire en dessous pendant l'opération – et après, le temps pour la chaleur de se dissiper. Cette méthode expliquait l'absence de joints de fermeture. Les adultes vivaient en permanence engoncés dans ces étranges tubes ébréchés.

Boro sortit de la hutte et harangua son clan d'une voix de fausset. Il était question d'étrangers invoqués par son autorité, d'expédition

punitive contre les méduses qui les avaient insultés et menaçaient leur souveraineté. Lorin ne se donna pas la peine d'entendre le discours ampoulé. Il contourna le crabe, pour tomber sur Wolf et Temb en pleine discussion.

— ... de Lorin.

Le garçon s'immobilisa. Les deux soldats ne l'avaient pas vu. Il se rencogna entre deux arcades formées par des pattes repliées.

— Cette salope l'a ensorcelé, chuchotait le tatoueur. Sinon, pourquoi aurait-il pris le risque de trahir, à Jedjalim ? Elle a des yeux multicolores, des yeux d'arc-en-ciel. Et elle dirige le groupe de fuyards. Tous ces points sont autant d'indices d'une emprise diabolique.

— Tu vois des signes partout, protesta Wolf.

Mais son ton indiquait son embarras. Comme tous les soldats du bataillon, il n'avait pu éradiquer un vieux fond de superstition, et il était près de s'abandonner aux convictions de son compagnon qui insistait :

— Dans quelques jours, nous les aurons rattrapés. Elle, il faut la tuer. Boro a raison, sa grossesse la rend plus dangereuse encore. Le démon est en elle.

— Lorin ne nous laissera pas faire.

— J'ai mon idée. Tous sont d'accord, sauf Dom-Dom qui est persuadé que Lorin est devenu un soldat comme nous. *Cet imbécile oublie que les scaras l'ont épargné.* Mais il ne nous trahira pas, et il a promis de ne rien tenter pour nous empêcher d'agir. Il sait ce qu'il lui en coûterait.

Une chape de glace se referma sur l'échine de Lorin, et il eut de la peine à retenir le gémissement qui montait des tréfonds de sa gorge.

Son premier réflexe fut d'aller se confier à Dom-Dom. Mais à quoi bon ? Il savait déjà tout cela. Et il avait choisi son camp.

Le temps leur était compté car les renseignements de Boro ne resteraient pas longtemps valables. En trois jours, les fugitifs avaient pu parcourir une distance non négligeable. Les sections de chasse, au nord et au sud, les contraignaient cependant à rester dans les limites d'une latitude déterminée.

Il était trop tard pour entreprendre l'expédition punitive souhaitée par Boro. La brume se teintait d'encre tandis que le grand et le petit soleils se diluaient dans l'éther.

Les soldats auraient préféré attaquer de nuit, mais le clan du crabe mou ne pourrait pas assister au spectacle et l'effet en serait amoindri.

Il fut décidé de lever le camp le lendemain à la première heure.

CHAPITRE X

Déployant une énergie considérable, le crabe se remit sur ses pattes avec des délicatesses d'araignée. Les attelles grincèrent horriblement, comme si elles se trouvaient au seuil de l'éclatement – ce qui était peut-être le cas.

Lorin s'était levé une heure avant ses compagnons, afin d'assister aux préparatifs. La nuit, les hommes étaient autorisés à grimper sur l'animal-village pour rejoindre leurs épouses. Ajo avait installé le radar de surveillance, bien que Boro lui ait affirmé que le crabe sentait les collines bien avant qu'elles n'apparaissent.

L'assistance du crabe consistait pour l'essentiel en un curetage minutieux de l'épiderme déminéralisé, deux fois par jour, par les enfants. Lorin repéra une multitude de cicatrices blanchâtres, de la largeur de la main, sur l'abdomen et les parties molles. Il interrompit un gamin d'une dizaine d'années, qui nettoyait une patte à l'aide d'une brosse dure.

— Ce sont les *ostres*, des coquillages qui s'incrustent et rongent la chair. Les ostres la perforeraient de part en part, si nous ne surveillions pas notre crabe. La peau est résistante, sur nous il ne faudrait qu'une ou deux minutes.

Un claquement de langue agacé ponctuait chacune de ses phrases. Il retourna à son brossage. Lorin préféra ne pas insister.

Devant le crabe, une assemblée de vieillards s'occupait à une toute autre besogne. Sur des paniers s'entassaient des monceaux d'algues noires, que les vieux mâchaient avec le peu de dents qui leur restaient – puis recrachaient dans une jarre.

Lorin observa ce manège sans mot dire pendant un quart d'heure. Un vieil homme vint le voir. Ses iris décolorés se fondaient presque dans le blanc de l'œil. Il cracha quelque chose dans sa main, un instrument de bois ocre gluant de salive.

— Moi aussi j'ai vu la fille aux yeux multicolores, dit-il sans préambule. Celle que vous cherchez m'a volé la couleur de mes yeux à ma naissance. C'est une sorcière qui se nourrit des yeux de ses victimes. Tuez-la, promettez-moi de la tuer quand vous l'attraperez !

Mal à l'aise, Lorin marmonna une bouillie de mots pouvant passer

pour un assentiment. Il eut de la peine à focaliser son attention sur le morceau de bois, un ovale bombé pourvu d'encoches.

— Je n'ai plus que deux dents, psalmodia le vieillard en essuyant l'appareil sur le dos de sa main. Une en haut et une en bas. Vous voyez ces trous, où les insérer ? Cela me permet de mâcher les algues sans m'esquinter les gencives. Sinon, je ne servais à rien et je m'en irais seul dans le marécage, comme le prescrit la loi.

— Mais pourquoi faites-vous cela ?

Le vieillard parut surpris par sa question.

— Je mâche pour le crabe, voyons.

Sur l'énonciation de cette évidence, il retourna vers l'attroupement devant la gueule du crustacé. Des hommes plongeaient à pleines mains dans les jarres, en ressortaient un paquet de bouillie d'algues, qu'ils enfournaient jusqu'aux coudes dans l'orifice d'ingestion. Les appendices de chair molle vibraient à chaque bouchée, comme pour accompagner la déglutition. Lorin comprit que les appendices étaient en réalité les segments de l'armature buccale ramollie de l'animal. Incapable de saisir et de broyer ses aliments, il devait compter sur le secours des hommes pour ne pas mourir d'inanition. Sa dépendance était celle d'un nourrisson incapable de se nourrir par lui-même.

La plaine s'étendait, uniforme et dénuée de repères fixes. Le cornac semblait pourtant savoir où se diriger. Lorin essaya d'imaginer diverses façons de s'orienter au milieu de ce nulle part, mais il n'en trouva aucune. Alors qu'ils approchaient du territoire ennemi, il se demandait à quelle sorte de symbiose étaient parvenus les hommes entr'aperçus sur les méduses. Elle devait être bien plus complète, car ils vivaient quasiment à l'intérieur de l'animal. Quand Boro les avait vilipendés, Lorin avait senti de la frayeur sourdre de ses paroles. Et à présent, cette peur se devinait chez tous les membres du clan. Pour quelle raison ? Les hommes-méduses n'avaient aucune arme visible.

Il essaya de se renseigner sur ces clans, pour se heurter à un mur. En parler attirait les démons. Le cornac fut tout aussi réticent sur le sujet. Il consentit toutefois à révéler la façon dont il se guidait.

— Les fontaines pétillantes sont les seules marques auxquelles il est possible de se fier. Même les arbustes ne sont pas immuables, le sol sur lequel ils sont ancrés glisse imperceptiblement, ou bien se fragmente. Le poids du crabe guide ma route. Grâce à lui, je vois *sous la surface des choses*. Simplement en observant à quel degré de profondeur plongent ses pattes.

Il se servait d'encoches pratiquées dans le bois des béquilles de chaque patte. Celles-ci renvoyaient à un réseau de signes similaires

gravés dans la terre cuite des manchons de ses avant-bras, qu'il lisait à la manière d'un aveugle. Il s'agissait d'une carte des courbes de niveaux, codée de façon à tenir le moins de place possible.

— Le marécage s'étend sur ce qui était autrefois le désert de pierre. Les pattes du crabes s'enfoncent jusqu'au soubassement de pierre, où le tracé de l'érosion des pluies n'a pas eu le temps de disparaître.

Lorin avait du mal à concevoir quelque chose de solide au sein de ce monde tout entier dominé par l'amollissement et l'instabilité – comme il est difficile de deviner une ossature sous la chair gélatineuse d'une vieille femme.

— L'entrée du pays des méduses est indiquée par deux grandes fontaines, qui s'élèvent comme les deux piliers d'une porte, prononça le conducteur de crabe après avoir laissé courir ses doigts sur ses encoches.

Deux heures plus tard, les geysers étaient en vue. Ajo rassembla ses hommes devant le crabe. Lorin remarqua que les conversations s'éteignaient, comme mouchées par l'humidité. Boro avait cessé de fanfaronner. La peur se lisait sur ses traits aussi facilement que le cornac déchiffrait ses lignes de profondeur.

— Le crabe s'arrête ici, annonça-t-il. Il ne faut pas qu'il se trouve au contact des méduses. Leurs tentacules pourraient lui être fatals.

Ajo sursauta.

— Et pour nous ? Tu ne nous avais pas parlé de cela.

— À trente enjambées, une méduse est inoffensive. Avec vos armes, vous pourrez toutes les tuer !

Lorin le regarda, interloqué. Il n'avait pas été question de faire un massacre, mais de les intimider. Il attendit une réponse d'Ajo, qui ne vint pas.

— Bien, dit-il simplement. Tu nous suis, pour prendre acte du résultat. Fais-toi accompagner si tu veux.

La bouche de Boro s'affaissa sur son visage, mais il n'osa refuser l'invitation. Il se choisit une escorte parmi les guerriers. Ils passèrent entre les deux piliers d'eau. En quelques secondes, les sinus de Lorin s'engorgèrent d'émanations méphitiques.

Ajo déploya les soldats. Il attribua à Lorin la tâche de protéger Boro. Le garçon souffla. Il n'aurait pu de sang-froid tirer sur les hommes-méduses qui ne lui avaient rien fait.

« Jusque-là tu ne t'es pas trop compromis, lui souffla une voix impitoyable. Tu n'as pas franchi la limite qui te sépare des Vangkanas. À moins que tu ne sois déjà passé à travers cette frontière, sans t'en

apercevoir. »

Il recracha cette pensée vénéneuse. Aucun doute ne devait occulter l'espoir de retrouver Soheil. Dans une autre vie, il avait appartenu au clan d'Assoudim. Puis, en compagnie de Soheil, il avait conquis son individualité. Les Vangkanas n'avaient pas réussi à la lui ravir, malgré ce qu'en disait Dom-Dom. Cette certitude avait beau tirer sur ses ancrs, elle restait enracinée en lui.

La boue monta jusqu'à mi-cuisse, puis se stabilisa. Les méduses apparurent. Ajo les avait repérées sur son radar de traque, et avait organisé la formation d'attaque.

Ce fut vite expédié.

Lorin, en arrière avec Boro et ses gardes, perçut une série de détonations mates. Puis la voix d'Ajo.

— C'est fini, venez !

Une quinzaine de dômes gisaient, crevés. Leur substance translucide se veinait du sang provenant des êtres humains qui les habitaient. Mais méritaient-ils encore la qualification d'humains ?

Lorin ne savait plus très bien ce que ce terme recouvrait.

Il ne voyait que des cadavres baignant dans des masses rosâtres et déchirées. Les soldats pataugeaient alentour, étonnés eux-mêmes par la rapidité de leur action. Vaguement déçus. Dom-Dom accosta Lorin. Celui-ci recula, butant contre un corps. Il pivota.

Une balle avait creusé un trou dans le torse d'une jeune femme, dans lequel on aurait pu passer le poing. Le choc l'avait rejetée en arrière, renversant le dôme de la méduse d'où jaillissait une masse hirsute de tentacules à l'aspect de longs vermicelles.

Temb repoussa un corps éventré du bout du pied.

— Bon débarras. Ces ordures ne méritaient pas de vivre. Il faudrait tous les liquider.

Boro refusa d'approcher davantage. Il remuait la boue avec ses jambes, sans discontinuer. Bientôt imité par les guerriers.

— Qu'est-ce qui leur prend, à ces imbéciles ?

Ajo ébaucha un pas dans sa direction. Puis il trébucha sur un obstacle.

— Mais...

À sa façon de tomber, Lorin sut qu'il ne se relèverait pas. Dom-Dom se précipita.

— Merde. Il est dans les vapes.

Boro et son escorte avaient déjà amorcé un mouvement de retraite.

— Une méduse, s'écria Lorin. Un filament a dû s'infiltrer sous son battle-dress.

Heidin et Temb le saisirent sous les aisselles et le transportèrent à l'écart. Le médikit trop lourd, avait été laissé sur le crabe. Il fallait y retourner sur-le-champ. Le commandement revenait à Wolf. Il prit sa première décision.

— Ce n'est pas à nous de porter Ajo, mais à ces macaques.

Heidin ramena les hommes d'escorte de Boro, qui s'exécutèrent avec une mauvaise grâce manifeste. Dès qu'ils eurent rejoint le crabe, Heidin installa le médikit sur Ajo. L'appareil diagnostiqua une attaque nerveuse due à un neurotoxique puissant de composition non répertoriée.

Au cours des deux heures qui suivirent, la situation empira. Le soldat s'enfonçait dans un coma de plus en plus profond. Le médikit assurait sa survie pour les quarante-huit heures à venir, en stimulant les organes vitaux. Après, il ne pouvait donner aucune garantie. Dom-Dom se pencha sur l'écran de contrôle de l'appareil.

— Il faut l'évacuer tout de suite. C'est le moment d'utiliser la balise de repêchage.

Wolf le saisit par le col.

— Tu sais comme moi que Jelal ne nous en a donné qu'une. Activer la balise, c'est abandonner la poursuite. Qui nous dit que l'hélico va accepter d'atterrir, s'ils nous voient bredouilles ? Ils sont capables de repartir après un premier survol. Nous serions obligés de refaire le trajet en sens inverse, par nos propres moyens. (Il tapa du pied sur le crabe.) Ce morceau de bidoche infirme est le seul moyen de rattraper les fuyards.

Dom-Dom se dégagea de l'étreinte. La nouvelle s'était répandue parmi les membres du clan. Des pleureuses lançaient des trilles de deuil pour l'étranger sur le point de mourir.

Wolf alla trouver Boro. Ce dernier acceptait de les accompagner jusqu'à l'eau-mauvaise, l'eau des Vangkanas. Ensuite, le crabe ne pourrait plus les suivre. Wolf revint, fou de rage.

— Ce macaque en chef ne veut rien savoir. Les menaces n'y ont rien changé. Il prétend que l'eau devient mauvaise et attaque les hommes. Nous devons nous passer de lui. De toute façon, la colonie du Thore n'est plus très loin maintenant.

Le temps d'arriver à la lisière de son territoire, Boro leur fit confectionner un brancard de fortune. Dom-Dom et Lorin se virent confiés la charge de le porter. Le garçon savait que ce n'était nullement une marque de confiance, mais plutôt le contraire : les deux

maines prises, il ne pouvait rien tenter.

Il ausculta Ajo. Ce qu'il cherchait ne fut pas long à découvrir : une fissure dans la botte gauche, par laquelle un filament s'était introduit. Il n'en avait pas fallu davantage. Une méduse avait dû jeter ses dernières forces dans cet assaut. Lorin ne parvenait pas à ressentir de la peine pour la victime.

Boro apporta lui-même la litière de joncs tressés.

— Vous êtes très puissants, mais la lande d'eau-mauvaise ne se combat pas avec des armes. Même les collines errantes l'évitent. Ceux que vous poursuivez sont sûrement morts à l'heure qu'il est, le marécage les aura dévorés. Je peux vous protéger pour quelque temps. La salive de crabe repousse l'eau-mauvaise.

Wolf rejeta l'offre d'un air dégoûté. Pas question de s'enduire de bave.

Le crabe les déposa. Puis repartit sans plus de cérémonie. Boro avait été vexé par la répartie dénuée de tact. Wolf les regarda disparaître dans la brume.

— Je me demande ce qui me retient de trouer Boro et sa racaille. Et leur crabe malodorant, en prime.

— Pourquoi ? demanda Lorin sur une impulsion. Ils ont respecté leur part du marché.

Wolf pivota vers lui.

— Qui t'a sonné, le macaque ? Contente-toi de porter Ajo. Et prie le Ciel qu'il ne meure pas avant que ta salope de sorcière n'ait été retrouvée.

Lorin serra les dents. Il maudissait sa docilité, bien qu'il sût qu'au moment d'agir, il ne reculerait pas.

Wolf capta son regard de haine rentrée. Par mesure de précaution, il confisqua ses chargeurs. Sur les indicateurs rétiniens de Lorin, le compteur de munitions tomba à zéro. Une possibilité d'agir venait de lui être ôtée.

Ajo avait été attaché sur la civière avec le médikit. Des tressaillements secouaient ses bras et ses jambes, et, sans ses entraves, il aurait versé à chaque instant. Le médikit bourdonnait contre son flanc. Heidin avait retiré le pantalon de son battle-dress. Des extensions de l'appareil recouvraient l'aîne de la jambe gauche, plongeant dans la chair.

— Le poison a remonté le long de la cuisse. Même l'amputation de la jambe ne servirait à rien, le mal a déjà fait son œuvre.

Couplé au médikit, Ajo évoquait un scara par ses organes artificiels,

mais vitaux. En ce moment, homme et machine ne faisaient qu'un. Lequel était le plus vivant des deux ? Une fois de plus, les limites du vivant et du non-vivant s'estompaient. Lorin percevait un schéma secret, que lui seul avait la faculté de deviner, mais dont les prolongements demeuraient invisibles.

Ils arpentèrent la lande jusqu'au soir, puis dressèrent le camp. L'état d'Ajo avait cessé de se dégrader. La nourriture, sous forme de rations de combat en tablettes, ne poserait pas problème avant une semaine. Ensuite, ils devraient aviser.

Wolf sortit la Bible escopalienne de son coffret étanche et ils prièrent pour l'amélioration d'Ajo. Lorin s'agenouilla et marmonna avec les autres. Mais il rendit son esprit hermétique au dieu vangkana.

Pour la première fois depuis une semaine, ils dormirent tranquilles. Seul Lorin se réveilla au milieu de la nuit, torturé par la peur. Il ne pouvait s'empêcher de songer à la mauvaise surprise promise par Temb. Qu'allait tenter le soldat ? Lui tirer dans les jambes, l'empoisonner ? Lorin retournait dans son esprit les hypothèses les plus folles.

Une peur plus grande lui taraudait la poitrine : qu'arriverait-il à Soheil, s'il ne parvenait pas à la sauver ?

CHAPITRE XI

L'apparition d'arbres (des alames de dix pieds de haut, dont les branches n'allaient pas sans évoquer des cierges) confirma que la zone avait été désertée par les collines errantes. Le tapis d'algues gluantes avait lui aussi disparu. Ils ne tardèrent pas à comprendre pourquoi.

La base de chaque arbre se rétrécissait brusquement au contact de la boue, comme si cette dernière avait décidé de l'étrangler, garrottant inexorablement le tronc. Lorin passa sa main sur la surface jaunâtre ; elle suintait de sève crémeuse.

« L'eau-mauvaise », songea-t-il, se rappelant la dénomination de Boro.

Un craquement le fit sursauter.

— Attention !

Des branchages fouettèrent la boue, criblant Lorin de taches noires.

— Je l'ai à peine touché ! cria Heidin, à dix pas. Il est tombé pratiquement tout seul.

La plante gisait dans la vase. Wolf s'approcha d'un arbre et s'appuya contre l'écorce. Craquement et chute. Ils pouvaient déraciner les arbres à mains nues !

Rongés à la base, peu résistaient. Une fois, ils durent s'y mettre à deux, mais la plante ligneuse finit par s'abattre.

Lorin et Dom-Dom ne participaient pas à ce macabre divertissement. Ils portaient Ajo. Cumulant le poids du médikit et du brancard lui-même, l'ensemble était fort lourd et ils devaient se ménager des pauses régulières.

Au bout de dix minutes, tous les arbres des environs étaient à terre. Le départ s'effectua en silence, au milieu d'un champ de pieux enracinés. Ils se sentaient pénétrer dans un paysage radicalement étranger, sans savoir en quoi consistait cette altérité.

Ils rencontrèrent d'autres bois. Aucun soldat n'eut envie de recommencer le jeu. Chacun avait l'impression obscure d'avoir commis une faute.

Peu après, Temb, qui marchait en éclaireur, découvrit une dépouille humaine.

Dans une posture d'abandon, l'homme était recouvert d'un treillis en lambeaux. Lorin sentit l'odeur de la mort. Il souffla à Dom-Dom de ne pas approcher.

— Je n'en avais pas l'intention, gamin. Cela tourne à l'aigre.

Temb revint faire son rapport à Wolf. Il était livide.

— Je le connais. Migwel, un type de la deuxième section. Mort depuis deux jours minimum. Pour une analyse exacte, il faudrait utiliser le médik.

— Hors de question. Quoi d'autre ?

— Son treillis. Impossible qu'il se soit déchiré, à cause de la résille métallique. En me penchant, j'ai remarqué que le maillage n'avait pas disparu. J'ai failli m'y couper les doigts. Seule la toile s'est dissoute. Tout comme l'épiderme en dessous.

Lorin ne regrettait pas d'avoir réfréné sa curiosité. Cela lui avait permis d'échapper à la vision d'écorché qui avait bouleversé Temb.

Tous les visages reflétaient la même terreur superstitieuse. Lorin songea que Wolf aurait dû accepter l'offre de protection de Boro. Maintenant il était trop tard. L'eau-mauvaise était après eux.

Le reste de la journée, ses pensées planèrent au-dessus du marécage, à la recherche de Soheil. Boro était persuadé que les fuyards avaient péri, Wolf n'était pas loin de le penser. Quant au malheureux Migwel, si un soldat équipé pour se défendre s'était avéré incapable de protéger sa propre vie, qu'en serait-il du clan de Jedjalim ? Et de Soheil ?

Ils laissèrent le corps où il était. Au fur et à mesure de leur progression, des picotements se mirent à grouiller sur leurs jambes. Heidin se plaignit qu'on lui enfonçait des milliers d'aiguilles minuscules.

— La boue noircit. Elle nous délivre un avertissement. Il faut rebrousser chemin, tout de suite.

Cette fois, Wolf ne le rabroua pas. Tous essayaient de flairer un danger qui ne se montrait pas. Lorin nota que la peur commune faisait oublier aux hommes leur hostilité à son égard.

La deuxième nuit n'apporta rien de nouveau. Wolf se plongea dans l'étude de la carte récupérée sur Ajo. Avant de la déchirer rageusement :

— Toute notre foutue technologie ne sert à rien ici.

Au matin, la traque reprit sans conviction. L'état général d'Ajo restait stable grâce aux efforts constants du médikit mais il n'avait pas émergé du coma.

Personne ne parlait. Ils évoluaient dans un désert de limon stérile d'un pas mécanique. Leurs pensées ralentissaient se mettaient en sommeil. Ils se faisaient machines.

Le troisième jour, ils découvrirent un squelette humain imbriqué dans une carcasse de scara. L'ensemble était si rongé qu'il tomba en poussière au premier contact. Cette fois, nul ne se risqua à émettre d'hypothèse. Le danger devenait plus présent, sans se préciser davantage.

Wolf s'arrêta pour faire le point.

— Tout ce que nous savons, c'est que nous approchons du Thore. Il suffit de maintenir le cap.

— Comme c'est simple, ricana Temb dans son dos. La deuxième section était sûrement aussi confiante. Et on n'a retrouvé que Migwel.

Depuis un moment, Lorin se grattait machinalement les genoux. Ses mollets le cuisaient. Ces derniers jours, ses jambes avaient été à rude épreuve. Sa circulation sanguine devait s'en ressentir.

Ses compagnons avaient le même problème. Mais ses pensées engourdies ne parvinrent pas à s'enchaîner pour en tirer une quelconque déduction.

Un nouveau soir tomba sur le marécage. Ils s'endormirent tout habillés dans leur duvet. Le lendemain, des plantes avaient remplacé les alames. D'une souplesse de jonc, leur tronc présentait des villosités humides, de teinte rosâtre.

— Elles ont l'air tapissées de parois stomacales, grommela Dom-Dom, se refusant à les toucher.

Ces sortes de manches sécrétaient une substance gluante. Grâce à elles, les plantes souples n'avaient pas subi le même sort que les arbres.

— Nous, nous ne sommes pas comme ces plantes, réalisa subitement Temb.

Il prit appui sur une plante, et retira sa botte. Lorin regarda. La peau était blême et gonflée, comme de la chair de poisson. Le soldat approcha sa main du mollet, grimaça.

— C'est très sensible. Merde, dans quoi est-ce qu'on patauge ?

Heidin lança un rire méchant.

— Un estomac, mon vieux. L'estomac de cette planète. Si nous continuons tout droit, cette soupe va nous dissoudre en commençant par les pieds.

— Nous digérer, plutôt. Tu as vu le tas d'ossements, tout à l'heure ?

Wolf se secoua.

— Silence, vous deux. Au retour, je signalerai vos réflexions dans mon rapport. À ce rythme, c'est le conseil disciplinaire qui vous attend. Il ne faut pas se laisser aller aux conclusions hâtives. Rien n'a véritablement changé : nous nous rapprochons des fuyards.

Les soldats se regardèrent sans rien dire. Mais à partir de cette révélation, la poursuite s'accéléra. Ils savaient qu'ils jouaient contre la montre. L'eau s'irisait de couleurs âcres, d'où s'exhalaient des effluves toxiques qu'ils étaient obligés de contourner. Dom-Dom grimaça.

— Les rejets de la colonie lourde. Voilà ce qui est à l'origine de l'eau-mauvaise.

Lorin le dévisagea sans comprendre.

— Le complexe industriel du Thore, précisa Dom-Dom. Toute la pollution qu'il génère aboutit ici. Je préfère ne pas imaginer dans quel état nous allons retrouver les habitants de Jedjalim, qui macèrent dans ce bouillon de culture depuis des jours...

Lorin ferma brièvement les yeux. Lui aussi évitait d'y songer. Un bloc d'angoisse s'était installé entre ses poumons, comprimant le cœur. Les soldats n'osaient plus se gratter les jambes qui les dévoraient, de peur de voir leur épiderme se déchirer comme du carton mouillé. Et Soheil ne disposait même pas de la protection d'un battle-dress.

La nuit précédente, il avait rêvé qu'il retrouvait Soheil à l'agonie. Il ne parvenait pas à discerner son visage ; c'était ainsi depuis son engagement dans la Milice Coloniale.

Le paysage évoluait. La mer de boue baissait, laissant apparaître des chenaux presque plats. Les arbres alternaient avec des pylônes de guingois, si rongés que l'on aurait pu les déraciner aisément. La vie animale se résumait à des rats eux aussi recouverts d'une pellicule à l'allure de muqueuse – comme écorchés vifs.

Wolf décida de suivre un viaduc envasé, aux solives de béton corrodées, tapissées de mollusques rocailleux. L'édifice avait dû soutenir des pipe-lines, mais à présent, il paraissait utopique de vouloir l'emprunter.

Le pont traversa un cimetière d'ossements métalliques proches de la dissolution complète. Les bottes des soldats foulaient une chaussée de valves de mollusques vides. Leurs jambes étaient des masses de bois insensibles, comme si la boue avait brûlé leurs terminaisons nerveuses.

Nouveau soir. Dom-Dom repéra une solive écroulée, sur laquelle ils pouvaient installer le campement. Temb se laissa tomber sur l'amas de béton fissuré. Il entreprit d'enlever son pantalon.

— Au moins, nous dormirons au sec – oh, mon Dieu...

Il contemplait ses jambes déformées. La peau était tendue à craquer sous la distension de la chair, gonflée comme par de la levure. Une pellicule de lymphe et de sang dilué la rendait visqueuse. Un ulcère bordé de croûtes jaunes s'était ouvert sur le mollet. D'énormes ganglions enflaient son aine. Épouvanté, Temb remit son treillis. Mais tous avaient vu. Après la distribution des rations hydratantes, Heidin et Dom-Dom furent pris de vomissements.

Temb s'en prit à Wolf.

— Il faut foutre le camp ! Les fuyards n'ont pas pu survivre à des conditions pareilles, il n'y a rien à manger ici.

L'adjudant le toisa.

— Dans ce cas, va chercher leurs cadavres et rapporte-les à Jelal.

— Jelal n'est pour rien dans cette folie. C'est toi. C'est toi qui veux aller jusqu'au bout.

Wolf se leva, furieux, mais la sonnerie d'alerte du médikit l'interrompt. L'appareil indiquait une nette dégradation de l'état du patient. Heidin lut le bilan sur l'écran de contrôle.

— Fibrillations auriculaires. Les fonctions vitales cafouillent. À quoi bon gaspiller la batterie du médik pour lui ? À moins que tu n'aies l'intention d'activer la balise ?

Wolf secoua la tête.

— Ajo tiendra le coup. Et nous aussi. Nous sommes les seuls à pouvoir les retrouver, vous entendez ? Les seuls.

Les soldats comprirent qu'il n'en démordrait pas. Il n'y avait rien à faire contre un supérieur hiérarchique ; ils risquaient la cour martiale en cas d'insubordination.

Wolf eut une idée. Il fouilla le treillis d'Ajo et en ressortit le sachet de méthamphétamines, ce que les soldats appelaient « friandises ».

— Cela va le remonter, jusqu'à ce que nous ayons accompli notre mission.

Il introduisit deux pilules dans sa bouche, mais Ajo n'avait plus de réflexe de déglutition, et les comprimés se délitèrent sur sa langue. De colère, Wolf écrasa le sachet dans sa main. Puis il alla se coucher. Personne ne lui fit observer qu'il avait oublié la séance de prières.

La fièvre fit grelotter Lorin toute la nuit.

Au matin, nul ne trouva la force de manger, et ils repartirent sitôt la tente démontée. Lorin était trop faible pour porter le brancard. Chaque pas provoquait un élanement violent entre les cuisses.

Convaincu par son teint terreux et ses yeux cernés, Wolf le remplaça par Heidin et lui rendit son fusil. Temb fut le seul à protester.

— Vous ne comprenez pas le piège ? Lorin n'est pas en si mauvaise santé. Pourquoi lui redonner son Baz ?

— Tu délirés. Son flingue est vide de munitions. Libre à toi de le trimbaler, si ça te chante.

Le tatoueur s'enferma dans un silence boudeur. Chacun ruminait sa fatigue, l'arme pesant comme un boulet au bout de la bretelle. Le pont bifurqua vers l'est. Il s'effondrait sur de larges tronçons. Des montagnes de détritüs apparurent à l'horizon. Wolf décréta qu'ils devaient fouiller les environs.

Temb et Heidin s'insurgèrent :

— Tu veux que l'on s'enfonce dans ces nappes toxiques ? Alors que nos jambes sont poreuses comme de vieux pneus et transpirent du sang – tu es dingue ! Notre barrière biologique est foutue, bientôt la boue du marécage circulera dans nos veines. Si nous restons dans les parages, nous allons tous crever.

— Vous refusez d'obéir ?

Tout en parlant, Wolf arma son Baz et le dirigea vers la poitrine du tatoueur.

— Il y a un moment que tu me gonfles, Temb. Ce n'est pas l'envie qui me manque de te plomber là, tout de suite. Ne m'en donne pas l'occasion.

Le visage couturé du petit homme brun blêmit.

— Tu te goudrilles de cible. Je suis de ton côté. Il n'y en a qu'un dont on doit se méfier, c'est le traître que les scaras ont épargné.

Wolf rabaissa le canon de son arme. Il passa une main lasse sur son front. Ses yeux clignèrent, comme s'il se réveillait.

— Ouais, je sais. Dom-Dom et Lorin, vous allez contourner ces collines de déchets. Dom-Dom, garde un œil sur lui, on ne sait jamais. Nous vous attendons jusqu'à midi.

Lorin serra les dents. Ne plus porter le brancard lui avait redonné quelques forces. Il se mit en marche sans un mot.

La première colline se dressait à une dizaine de mètres de hauteur. Un quart d'heure leur fut nécessaire pour y parvenir, mais ils ne purent approcher tant la peste était puissante.

Dom-Dom plaça une main en visière au-dessus de ses sourcils.

— Ils nous observent à la jumelle. Nous ferions mieux de nous dépêcher, gamin. C'est à cause de toi qu'ils m'ont envoyé ici. Je

commence à regretter de te fréquenter.

— Tu regrettes vraiment ?

Dom-Dom évita son regard.

— Peut-être ont-ils raison à ton sujet. Si tu avais une explication à me donner sur le motif pour lequel les scaras t'ont laissé sain et sauf, cela lèverait mes doutes. (Lorin secoua la tête.) Bon, grouillons-nous.

De grandes mouettes perchées sur le tas d'ordures les aperçurent. Elles crièrent en battant des ailes, et quelques-unes s'envolèrent. Chaque battement d'ailes produisait un « clang » tapageur, comparable au bruit de deux boîtes de conserve frappées l'une contre l'autre. Ils firent le tour de la colline.

Le versant caché était couvert de ces espèces d'huîtres rocailleuses qui ne craignaient pas la toxicité et paraissaient même la rechercher. Lorin se souvenait vaguement des paroles d'un gamin du crabe mou, à propos de coquillages qu'il appelait *ostres*. Il prétendait qu'ils étaient dangereux. Sans doute avait exagéré-il.

Ils gravirent un monticule de coquilles vides. Dom-Dom siffla entre ses dents.

— Il y en a des milliers. Je me demande de quoi ils se nourrissent. Il ne doit pas y avoir...

Une ombre passa sur son visage. Suivie d'un sifflement.

— Une mouette. C'était une mouette !

Dom-Dom porta la main à son front, la ramena gluante. Un trait de sang s'élargissait sur son front.

— Cette saloperie m'a attaqué !

Un second volatile fondit sur eux. Lorin se baissa. L'ombre lui rasa l'oreille en chuintant. L'espace d'un éclair, il devina que les ailes coupaient comme des rasoirs.

— Baisse-toi dès que tu entends leur sifflement !

Ils esquivèrent trois passages. Dom-Dom essaya de les viser, mais les mouettes paraissaient douées d'un sixième sens qui les avertissait dès qu'elles étaient prises pour cible. Elles viraient alors à angle droit. Dom-Dom comprit l'inutilité de gaspiller ses balles.

Ils revinrent en courant vers le pont envasé. Les mouettes les suivirent jusqu'à ce que Wolf en abatte une. L'oiseau tomba comme une pierre. Avant qu'il n'ait touché le sol, deux mouettes s'étaient précipitées ; elles l'ouvrirent en vol. Dom-Dom suivit des yeux les prédateurs volants, qui emportaient les morceaux tranchés net.

— Leurs ailes sont de vrais couperets, j'ai eu de la chance de ne pas

être décapité. Au moins, nous sommes certains que les fuyards n'ont pas trouvé refuge dans ces collines.

Ils continuèrent leur chemin à l'ombre du viaduc effondré. Lorin et Temb portaient le brancard. À nouveau, des carcasses à demi fondues parsemaient la plaine, stagnant au milieu de flaques rouges ou jaunes. Dans un tel état de délabrement qu'il était impossible d'identifier leur provenance. Sans doute d'anciens drones agricoles, que l'on avait rassemblés et oubliés là des années auparavant.

Le paysage devenait lunaire. Heidin racontait :

— Mon père travaille encore à la colonie lourde. Les usines de traitement chimique des minerais donnent sur le Sest. Et les déchets sont acheminés dans le marécage. Nous traversons une décharge à l'échelle d'un pays. Ce n'est pas dans l'estomac de Felyos que nous voyageons, mais tout au fond de son gros intestin.

Ils foulaient un pavé de coquilles d'ostres. Lorin remarqua que certaines tentaient de se retourner lorsqu'ils posaient le pied dessus, comme si elles ne supportaient pas de se laisser fouler. Sur le moment, il trouva l'idée amusante. « La révolte des cailloux », songea-t-il.

Il lui faudrait peu de temps pour déchanter.

De longues tubulures crevées parcouraient la plaine. Vers le milieu d'après-midi, Heidin tomba dans un trou d'eau bordé d'ostres. Celles-ci, sagement alignées, formaient comme le pavement d'un puits. Quelques-unes se détachèrent pour venir se coller sur le treillis du soldat.

— Tirez-moi de là, bon Dieu !

Temb lui tendit la main en protestant :

— Ne blasphème pas. Il faudra te confesser, quand...

Sa main glissa, provoquant une nouvelle chute de Heidin. Quand sa tête émergea, une ostre adhérait à son crâne.

Temb éclata de rire.

— Pas mal, ton couvre-chef. Ce serait une mode à lancer.

Heidin s'était hissé hors du puits. Les traits convulsés, il essayait de crocher le mollusque rivé sur le haut de son front, comme si sa vie en dépendait. Lorin s'approcha, intrigué. L'image des cicatrices constellant le cuir du crabe lui revint en mémoire.

— Il faut le lui enlever tout de suite. Les ostres sont dangereuses.

Dom-Dom fronça les sourcils.

— Les ostres ?

— Le clan du crabe mou les appelait ainsi. Elles doivent concentrer

les sucs du marécage et s'en servir pour leur propre usage. Il faut se dépêcher, elles n'ont besoin que de quelques minutes pour forer un trou dans la peau.

Les yeux de Heidin devinrent blancs, puis ses genoux se dérochèrent sous lui. Temb se précipita pour le soutenir. Une écume rosâtre bavait autour du mollusque, flétrissant la peau à toute vitesse. Avec les doigts, il tenta de soulever la valve. Pour les retirer aussitôt.

— Ça me brûle ! Elle a commencé son travail de taraudage. Le médik, vite !

— Cette saloperie va lui bouffer la cervelle !

Il était déjà trop tard pour l'arracher. Lorin songea à appliquer le canon de son fusil contre la coquille, et de tirer selon un angle qui épargnerait le crâne de Heidin. Mais ses munitions lui avaient été confisquées. Avant qu'il n'ait pu formuler sa proposition, Wolf l'exécuta.

Une détonation mate plissa la surface du marécage. Des débris d'écaille furent projetés en tous sens. Le contrecoup fit partir le crâne de Heidin en arrière.

Aussitôt, Temb allongea le soldat inconscient. Dans la trousse de première urgence, il piocha un ruban autostérile. Puis il nettoya sommairement la plaie, retirant du bout du pouce et de l'index des fragments sanguinolents fichés dans la chair et dans l'os.

« Ça va aller, mon vieux », murmurait-il en boucle.

L'enfant du clan du marécage n'avait pas exagéré : l'attaque de l'ostre avait été foudroyante. La pulvérisation de l'ostre révélait une boîte crânienne profondément entamée. Lorin s'attendait à voir luire le cerveau d'un éclat de porcelaine, à travers la plaie ruisselante de sang.

Tout le ruban autostérile y passa. Temb se releva. Il était livide.

— Sans le médikit, il mourra sans aucun doute.

Lorin s'accroupit près du corps. Le bandage était déjà imbibé de sang. Une dizaine d'ostres s'accrochaient à son treillis. Il les retira l'une après l'autre, dans un affreux bruit de déchirement. À l'endroit où elles avaient adhéré, le tissu était rongé, mettant à nu la résille de renfort.

Wolf fixa Temb dans les yeux.

— Le médik maintient Ajo en vie. Si je le débranche, tu sais ce qui se passera.

Lorin, Temb et Dom-Dom lui retournèrent son regard. La chose la plus raisonnable à faire serait d'activer la balise. Mais ce serait

reconnaître leur échec. Wolf ne l'avait pas fait jusqu'à présent. Il irait au bout.

— Temb, tu vas débrancher Ajo. Le temps pour le médik de soigner Heidin.

Le visage fermé, le tatoueur réalisa le transfert. Durant une heure, les tentacules du médikit s'activèrent autour de la plaie, si vite qu'ils en devenaient transparents. Ils nettoyèrent le trou ovale de la boîte crânienne, puis introduisirent une sonde endoscopique.

L'attention de Lorin oscillait entre Ajo et Heidin. Allaient-ils s'en sortir tous les deux ? Wolf n'avait pas voulu trancher. Le médikit s'en chargerait peut-être.

Au bout d'une heure, le médikit remit le bandage en place. Temb le réinstalla sur le corps d'Ajo, qui reposait sur son brancard.

Les tentacules palpèrent la poitrine, puis le cou. L'un d'eux se faufila dans une narine.

Une minute plus tard, une annonce s'inscrivit sur l'écran de contrôle.

FONCTIONS VITALES INTERROMPUES. PATIENT DÉCÉDÉ.

CHAPITRE XII

Ajo fut enterré sous un tertre d'ostres mortes. Heidin le remplaça sur la civière. Le médikit travaillait sans relâche sur la blessure, recouvrant son visage d'une confusion de tentacules. Des suc gastriques du mollusque avaient coulé dans la plaie, poursuivant la destruction des tissus céphaliques. Son état se dégradait. Lorin marchait près du malade. De temps en temps, il détachait des ostres collées aux montants du brancard. Puis il relaya Temb.

Un glissement de terrain avait emporté le pont sur des kilomètres. Ils continuèrent tout droit, pensant le rattraper plus loin. Parmi les tertres de ferraille dissoute, on reconnaissait parfois les membrures d'une ossature mécanique.

L'alerte du radar de surveillance se déclencha à l'instant précis où vibrait celle du médikit.

Lorin et Dom-Dom posèrent le brancard.

— Quelle dérision. Être vaincu par un mollusque, lui, un soldat... prononça Dom-Dom, en guise d'adieu.

Le radar de Wolf bipa.

— Une présence humaine à six cents mètres. Il faut y aller, tout de suite. Nous reviendrons enterrer Heidin plus tard.

Le radar indiquait deux présences. À quatre cents mètres, Wolf stoppa les hommes et passa le Baz par-dessus son épaule.

— Hors de question qu'ils nous échappent cette fois. Restez en arrière, je m'en occupe.

— Que comptes-tu faire ? demanda Lorin en s'avancant. Tu ne vas pas les tuer, comme cela, à distance ?

Temb mit Lorin en joue. Le garçon s'arrêta, hésitant. Wolf n'avait même pas tourné la tête. Il enclencha la lunette de visée. Puis il épaula. Lorin sentit son estomac rétrécir de volume dans son ventre. Si Soheil se trouvait à l'autre bout de la lunette...

— Non, tu ne peux pas faire ça !

Le tatoueur grinça entre ses dents :

— De quoi tu te mêles, sale traître ? Bouge donc. J'aimerais que tu bouges.

Wolf avait enclenché le tir silencieux. Le coup de feu ne produisit qu'un bruit de claque étouffé. À peine un tressaillement dans la main de Wolf.

Sans s'en rendre compte, Lorin avait bondi. À mi-chemin, un autre claquement mouillé – puis une détonation explosa à son oreille.

Lorin crut qu'un camion le percutait par derrière et que sa colonne vertébrale se répandait en esquilles dans tous les recoins de son anatomie. Il bascula en avant. Le marécage toxique se referma sur lui. Sa gorge se remplit de boue. Il commença à étouffer, mais le choc lui avait ôté toute force, il ne pouvait plus bouger le petit doigt. Il comprit dans un éclair que Temb lui avait tiré dans le dos à bout portant, et qu'il allait mourir asphyxié. Il allait mourir sans revoir Soheil.

Une poigne puissante le tira en arrière.

À travers le brouillard gris de son inconscience, une voix cherchait le chemin. La voix de Temb.

— Remets-toi, Dom-Dom. Je l'ai étourdi, voilà tout. J'ai utilisé le second chargeur, où j'avais placé une balle à bout rond, presque sans poudre. Spécialement pour l'occase. Regarde, son treillis n'est pas transpercé. Wolf veut le ramener intact pour la récompense. Mort, il ne servirait à rien... Enfin, à peu près intact.

Lorin cligna des yeux afin de chasser la boue. La vue lui revenait. Wolf se réduisait à une silhouette minuscule, loin devant.

Temb lui emboîta le pas. Dom-Dom attrapa Lorin sous l'épaule.

— Tu es lourd, bougre de salaud. Temb est un connard, mais il a bien fait, après tout. Wolf t'aurait tué si tu l'avais privé de son carton. Qu'espérais-tu par ce geste ? Wolf n'a transgressé aucune règle. Et toi, tu es seul et sans arme. La gaine de ton couteau est vide, Temb te l'a subtilisé la nuit dernière. Je parie que tu ne t'en es pas aperçu. Tu vois, tu n'es pas de taille à jouer au héros.

Lorin essaya de parler. Le froid consécutif au choc le faisait grelotter. Il ne réussit qu'à émettre un marmonnement inintelligible. À la place des jambes, on lui avait greffé les pattes d'un crabe mou.

Dom-Dom assit Lorin sur le rebord du brancard. Il déconnecta le médikit. D'une poussée, Heidin bascula dans la boue.

— Allonge-toi, ça va me faciliter le boulot.

Le garçon n'avait d'autre choix que d'obéir. Une douleur sourde émanait de son dos. La balle avait-elle fait exploser une de ses

vertèbres ? L'hypothèse était plausible.

— Tu n'aurais pas dû t'interposer, soliloquait Dom-Dom. Les pontes en tiendront compte. Mais si nous récupérons le reste des fuyards, et si tu lui suggères qu'il y trouvera son compte, Wolf ne te chargera pas dans son rapport.

Lorin se moquait de ce qui pouvait lui arriver. Il songeait aux deux indigènes de Wolf. Il se refusait à envisager que l'un d'eux fût Soheil. Il n'aurait plus qu'à mourir. Se venger de ces hommes ne l'intéressait pas. Qu'importait leur vie, si celle de Soheil lui était enlevée ? Pendant dix minutes, il vécut dans les affres de l'expectative.

Ses mains fonctionnaient à nouveau. Le reste de son corps restait sans réaction. Il activa le médikit, laissa les palpés de métal l'ausculter. Hormis une collection d'infections de toutes sortes, il ne souffrait d'aucune lésion sérieuse. Le médikit se mit en devoir d'égrener la liste des infections. Dom-Dom coupa le contact pour le faire taire.

— Il faut laisser le temps au traumatisme de se résorber. Pendant quelques heures, tu ne seras bon à rien. Ce qui est le mieux pour tout le monde.

Lorin agrippa le bras de Dom-Dom.

— Promets-moi une chose. S'il s'agit de Soheil, tout à l'heure, promets-moi de me tuer.

— Ne dis pas de conneries. Tu n'es pas drôle.

— Promets.

Dom-Dom secoua la tête d'un air obstiné.

— Je n'ai pas le droit de le faire. Même pour te rendre service. Je risquerais la cour martiale. Tu dois passer en jugement, tu comprends ?

Lorin n'eut pas la force d'exprimer son désespoir. La délivrance de la mort lui était refusée.

Quelques minutes plus tard, Dom-Dom laissa retomber le brancard sur un terre-plein craquelé comme le lit d'un fleuve asséché.

Lorin tourna la tête avec difficulté. Tombé s'accroupissait au pied de corps désarticulés. Lorin frémit. Mais il s'agissait des cadavres d'hommes efflanqués. Deux guerriers âgés de Jedjalim. L'un avait l'épaule arrachée par une balle, le second la poitrine perforée. Le regard de Lorin fut attiré par les bottes souples et luisantes, faites d'un tissu spongieux, qui enveloppaient leurs pieds jusqu'aux cuisses. La texture, aux circonvolutions labyrinthiques vaguement répugnantes, rappela quelque chose à Lorin. Comme si ces chausses avaient été

découpées dans une poche stomacale.

Temb leva les yeux.

— Rassure-toi, ce n'est pas ta sorcière. Bientôt, Wolf la ramènera par les cheveux. Je crois qu'il veut se la faire. La défoncer. Pendant l'interrogatoire sous véridral, il n'arrêtait pas de demander des détails sur son aspect. Tu l'as mis en appétit. Une macaque comme toi, – enceinte au surplus –, si ce n'est pas dégoûtant. Quoiqu'en dise Dom-Dom, tu es, tu resteras toujours un pouilleux de macaque.

Lorin le toisa. Sous l'afflux de la colère, une partie de ses forces lui revenaient.

— Et toi, d'où viens-tu ?

Le tatoueur se redressa. Le coup de poing partit avant que Lorin n'ait eu le temps de le voir venir. Il se plia à angle droit sur le brancard. L'air n'arrivait plus à ses poumons. Il commença à suffoquer. Un autre coup suivit, lui percutant l'épaule. Dom-Dom retint le bras sur le point de s'abattre à nouveau.

— Temb, contrôle-toi ! Tu vas le tuer. Tu ne vois pas qu'il est malade ?

— Et toi, tu ne serais pas de mèche avec ce putain de traître ? C'est bien lui qui te fournit en kaléidoscine, non ?

Dom-Dom le lâcha, livide. À cet instant, Wolf réapparut. Il triomphait.

— Je les ai localisés. Il se sont cachés dans un cimetière de drones. Il y en a une bonne quinzaine. Ils ne savent pas que nous sommes là. On y va, tout de suite.

Lorin était trop faible pour faire partie de l'opération. Wolf le laissa à regret. Avant de partir, Temb lui jeta un regard meurtrier.

Après leur départ, Lorin tenta de se hisser sur ses pieds. Les paroles de Temb lui brûlaient le cerveau. S'il avait convaincu Wolf que Soheil était une sorcière, ils la tueraient sans hésitation. Il devait intervenir, leur faire comprendre leur erreur.

Le simple effort de se redresser lui fit tourner la tête. Ses membres étaient glacés. Il ne pouvait plus compter sur Dom-Dom. Encore une fois, il se voyait condamné à l'inaction. Son corps, sans plus de forces qu'un enfant, le trahissait. Des larmes de colère contre lui-même coulèrent sur ses joues.

Au bout d'un quart d'heure, des détonations sourdes éclatèrent. Lorin leva le menton.

La gangue de froid refluit. Il se dressa avec précaution. Un pas devant l'autre. Il vacillait – mais tenait debout.

Il se mit en route d'une démarche de somnambule. Dom-Dom avait raison. Seul et désarmé, qu'espérait-il contre trois hommes qui le détestaient ? Cependant, il ne pouvait se résoudre à attendre sans rien tenter.

Il clopina durant une éternité. Le champ de carcasses se rapprochait. Les détonations également. Bientôt une troupe d'individus dépenaillés apparut. Lorin en compta une douzaine, moins que ce que Wolf avait annoncé. Ils portaient ces bottes en peau fripée – et le jeune homme se rappela d'où provenait cette matière : de plantes souples vivant dans les nappes acides, qui s'étaient adaptées en produisant cette paroi. Les fuyards l'avaient utilisée, la découpant à même les troncs. De la sorte, ils n'avaient pas eu à souffrir des attaques du marécage. Aucun soldat n'avait eu l'idée de le faire.

En approchant, Lorin remarqua quelque chose qui clochait. Il n'y avait pas de guerrier dans le groupe, seulement des vieillards éclopés, une poignée d'adolescents et de femmes d'âge mûr.

Dom-Dom et Temb affichaient une mine sombre. Lorin en devina la raison avant même que Dom-dom ne l'expose.

— Nous avons été joués. Ce n'est qu'un groupe de diversion que nous avons retrouvé. Ils étaient chargés de nous retarder dans le marécage. On peut dire qu'ils ont réussi. Les autres doivent être loin maintenant.

Remarquant l'expression de Lorin, il ajouta :

— Nous avons dû abattre un fuyard. Wolf tâche d'en rattraper deux autres, qui se cachent dans une de ces carcasses branlantes. Il n'activera pas la balise de repêchage avant. Au fait : dans le lot, il y a une femme.

Le cœur de Lorin se mit à cogner. Derrière son dos, la voix de Temb le rattrapa.

— J'ai une idée. Tu vas enlever le treillis que tu ne mérites pas. Et tu vas rejoindre tes copains les macaques.

Lorin continua de marcher sans se retourner. Le déclic du Baz le fit tressaillir. Sa colonne vertébrale ne résisterait pas à un nouveau projectile. Au mieux, il finirait impotent pour le reste de ses jours. Mais il ne ralentit pas.

Un autre déclic. Le fusil de Dom-Dom.

— Fous-lui la paix, Temb. Que veux-tu qu'il fasse, dans l'état où il est ? Il tient à peine sur ses jambes.

Lorin s'éloigna en direction du champ de drones. Son pas n'était pas très assuré, mais il ne redoutait plus de balle dans le dos.

Le cimetière se déployait en une architecture de squelettes d'acier rongé, auxquels s'agrippaient des ostres. Lorin s'y engagea. Des traînées rouges sinaient sur le sol, traces de rouille qui formaient des gangues croûteuses. Le lit de boue avait perdu tout pouvoir corrosif, aidé sans doute par les pluies. Wolf et les deux fuyards rôdaient alentour.

— Soheil !

L'écho se démultiplia dans les carcasses. Certaines d'entre elles se réduisaient à des boisseaux de lances rouillées menaçant le ciel, vestiges de superstructures déshabillées de leur peau de fer. Lorin parvint à un carrefour, appela encore. L'effondrement d'une carcasse, non loin de là, lui répondit. Un nuage de rouille s'éleva. Il se mit à courir. Une douleur éclata au bas de son dos, l'obligeant à diminuer sa vitesse.

— Soheil !

Le nuage de particules rougeâtres dérivait à travers le cimetière, à trois mètres du sol. Les particules plus lourdes retombaient sur une carcasse de forme ramassée. Lorin s'approcha de la charpente qui n'allait pas sans évoquer un scorpion auquel on aurait arraché les pattes. Le délabrement l'avait en partie épargné, laissant des lambeaux de carlingue. C'étaient eux qui avaient fait crouler l'édifice entier.

Un gémissement provenait de l'intérieur des ruines. Lorin s'approcha, redoutant ce qu'il allait voir.

Il pénétra dans un compartiment évidé de l'abdomen métallique. La moitié de l'espace avait été ensevelie par des poutres recourbées en arc de cercle, acérées par la corrosion. À travers l'enchevêtrement, Lorin distingua les corps.

L'indigène était assis, enfoncé dans une cloison qui avait cédé sous son poids. Sa tête était couverte de sang. Un projectile lui avait emporté la mâchoire. Ses yeux ouverts fixaient le sol.

Lorin suivit le regard mort. Presque à ses pieds gisait Wolf. Sur le ventre, le pantalon défait, il chevauchait une femme dont Lorin n'apercevait que les jambes écartelées. En s'écroulant, une poutre leur avait traversé la poitrine, les clouant tous deux à même le sol, tels des insectes. Lorin crut qu'il allait s'évanouir. L'atmosphère, brusquement, avait coagulé autour de lui, comme dans ces cauchemars où l'on ne peut progresser qu'au ralenti.

— Soheil...

Sa voix n'était qu'un croassement. Il se pencha. La tête de la femme était cachée par l'épaule de Wolf, qui étreignait toujours son Baz. Il aperçut une masse de cheveux frisés.

Il se rejeta en arrière et clopina hors du réduit. Il était temps. Son estomac ne contenait aucun aliment solide. Un jet de bile jaillit de sa gorge. Lorin se vida à grands hoquets brûlants.

Soheil n'avait pas les cheveux frisés. Ce n'était pas elle que Wolf avait violée, mais une des adolescentes du groupe de diversion. Le soldat avait menacé son compagnon de son arme, mais celui-ci s'était tout de même interposé. Il n'avait pas eu le temps de s'élancer. Une décharge en pleine tête l'avait propulsé en arrière, contre la cloison. Une cloison portante qui s'était trouvée ébranlée, bouleversant l'équilibre de la charpente. Et tout s'était écroulé. La veste de treillis retroussée n'avait été d'aucune protection. Si Wolf ne l'avait pas défaite, ses reins auraient été broyés par la pression de la poutre.

De longues minutes plus tard, il revint. Wolf détenait la balise. Lorin devait la récupérer s'ils voulaient être rapatriés par l'hélico. Ils avaient retrouvé une partie des fuyards, Jelal ne ferait pas de difficultés pour le repêchage.

Une plainte sourde le fit sursauter. Lorin s'agenouilla auprès des corps. Comment la jeune fille pouvait-elle vivre, un énorme pieu enfoncé dans le ventre ? La tête de Wolf pivota de côté. Lorin s'était trompé. Le gémissement ne provenait pas de la jeune fille, mais du soldat.

Lorin contourna la poutre et s'accroupit. Les lèvres de Wolf remuaient.

— Enlève-le moi, souffla-t-il. Enlève-le moi.

— Je ne peux pas, répondit Lorin d'une voix rauque. Tout risque de crouler. Il faut que je prenne la balise et que je l'active. Les hommes de l'hélico pourront peut-être t'aider.

Une nouvelle plainte fusa des lèvres du soldat.

— Non... Retire moi... d'elle...

Lorin comprit. Ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque.

— Je ne peux pas. Ne me demande pas ça. Je ne peux pas.

Un sanglot secoua le corps de Wolf. Un filet de sang s'amassait sous la nuque de la jeune fille. De quel sang s'agissait-il ? Lorin se releva. Il tâtonna près du corps et trouva le sac. Il l'ouvrit, extirpa un objet oblong, muni d'une antenne gainée de plastique rigide. La procédure de mise en route était simple, il suffisait de faire tourner la partie supérieure d'un demi-tour sur elle-même, puis de la ramener à son point initial.

Il la glissa dans une poche de son battle-dress et sortit.

Dom-Dom et Temb l'attendaient en compagnie du groupe

d'indigènes accroupis à l'écart.

— Qu'est-ce que tu fabriquais ? Où est Wolf ?

Lorin regarda Temb sans s'émouvoir. Il fit le récit en quelques mots de ce qui était arrivé. Les yeux du soldat se plissèrent.

— Tu mens, putain de macaque ! C'est toi qui a buté Wolf. Depuis le début, tu veux nous éliminer un par un. Je t'ai entendu mentionner le nom des ostres. Et tu es délibérément resté silencieux, certain que l'un d'entre nous tomberait dans le piège. Mais je t'ai percé à jour. Je sais que tu es possédé par une sorcière.

Il dirigea son Baz sur Lorin.

— Personne ne peut rien prouver, bien sûr. Mais moi, je sais. Si je ne punis pas les traîtres, qui le fera ?

L'esprit de Lorin travailla à toute allure.

— Va vérifier mes dires, si tu ne me crois pas. Wolf et ses victimes sont exactement dans la position que je t'ai décrite.

Temb secouait la tête à la manière d'un oiseau-vache importuné par un moustique.

— Tu essaies de gagner du temps. Même si je les trouvais à la place que tu dis, ça ne prouverait rien, tu as pu organiser une mise en scène. Voilà pourquoi tu as été si long.

Dom-Dom posa une main sur son épaule.

— Du calme, vieux. Le gamin n'est pas responsable...

Un coup de crosse le cueillit au creux de l'estomac et il tomba à la renverse. Les indigènes se levèrent, apeurés par la tournure des événements. Temb tourna son arme vers eux.

— Ne bougez pas ! Un pas, et je vous abats tous ! Vous voulez un exemple, vous voulez vraiment que je fasse un exemple ?

Il perdait la raison. Lorin eut la certitude qu'il se préparait à faire un massacre. Il entendit Dom-Dom, qui se relevait lourdement.

Le levier d'armement claqua, tandis qu'une balle prenait place dans la chambre de combustion du fusil. Il fallait parler tout de suite, ou ce serait le drame. Lorin lança sans réfléchir :

— Temb ! C'est moi qui ai la balise. Je l'ai cachée dans une des carcasses. Il te faudrait des semaines pour la trouver. Si Dom-Dom était blessé par ta faute, je ne te révélerais jamais l'endroit, tu m'entends ?

L'arme oscilla entre les mains du tatoueur.

— Tu avoues ta trahison. J'avais raison sur ton compte. Tu as éliminé Wolf. Tu as tué ton supérieur.

— J'avoue tout ce que tu veux. Mais abaisse ton arme. Ce n'est pas à toi de me juger. Tu n'es pas un tribunal militaire.

— J'ai un moyen de te faire cracher où tu as planqué la balise.

Le canon se reporta vers le groupe. Lorin se figea.

— Temb !

Le projectile pulvérisa l'épaule du soldat. Qui pivota sur lui-même. Deux tirs percutèrent Dom-Dom de plein fouet. Puis Temb lâcha son Baz.

Une demi-seconde plus tard, sa tête explosa.

Le cadavre tomba dans la boue, les bras en croix. Lorin se précipita sur Dom-Dom.

— Comment ça va, mon vieux ?

— Les macaques...

Lorin se redressa et alla rassurer les indigènes gagnés par un début de panique. Puis il revint installer le médikit sur Dom-Dom. La résille du treillis avait ralenti les projectiles, sans parvenir à les stopper. Elles logeaient quelque part dans ses poumons.

Dom-Dom toussa rouge.

— Va chercher la balise. Ce serait marrant, si elle avait cessé de fonctionner, comme la radio...

Lorin sortit l'appareil de sa poche et l'activa.

— Tu l'avais sur toi, bougre de salaud. Tu as menti. Temb avait peut-être raison à ton sujet. Il est mort ?

Lorin hocha la tête.

— Tu risques l'hémorragie si tu continues de remuer comme tu le fais.

L'organisme exténué de Dom-Dom avait du mal à lutter contre cette nouvelle agression. Le soldat sombra dans le coma. Pendant ce temps, Lorin utilisa le brancard pour aller dissimuler Temb dans une carcasse, dont il sapa les fondations jusqu'à ce qu'elle s'effondre d'elle-même. Les habitants de Jedjalim le regardèrent avec curiosité. L'un d'eux se proposa pour l'aider dans sa besogne.

Quatre heures plus tard, un gros hélicoptère de transport attiré par les pulsations de la balise apparut à l'horizon. Lorin n'eut pas la force d'agiter les bras.

CHAPITRE XIII

Dom-Dom mourut au cours de son transfert à l'hôpital de Camp-Polcher. Quant à Lorin, il survécut à l'empoisonnement de son sang, devenu noir et pâteux. Ses jambes demeuraient gonflées, mais il pourrait remarcher sans séquelles fonctionnelles. En revanche, l'épiderme brûlé resterait définitivement insensible.

Les médecins lui firent garder le lit pendant un mois. Entre deux poussées de température, il eut tout le loisir de songer à Dom-Dom. Sa mort l'attristait. Il ne l'avait pas voulue. La fin des autres membres de la section le laissait indifférent.

Parmi les patients, certains appartenaient au bataillon Kvin. Le marécage avait décimé les sections. Six avaient été englouties sans laisser de traces. Toutes comptaient des pertes. Aussi, contrairement à ce que redoutait Lorin, la disparition d'Ajo, de Wolf et des autres ne provoqua pas de curiosité.

Très vite, il se rendit compte que les autres soldats l'envisageaient avec un respect mêlé de jalousie. Un médecin lui en expliqua la raison.

— Tu es le seul rescapé de ta section. Et de plus, tu as capturé la moitié des pouilleux. Si tu n'appartenais pas au bataillon des singes, tu aurais sûrement droit à une médaille.

— Qu'est devenue l'autre moitié des fuyards ?

Le médecin eut un geste évasif. Cela ne le concernait pas. Lorin essaya d'en savoir davantage auprès des malades. Un technicien des transmissions, qui venait se faire traiter un mycétome lui faisant un cou de crapaud, lui révéla contre un paquet de cigarettes que le satellite d'observation avait détecté les fugitifs tout près du territoire des scaras, à quatre-vingt kilomètres au nord du marécage.

— Leur groupe est foutu de toute façon. Ils se sont engagés sur les anciennes carrières, que les colonies de scaras ont transformées en fondrières. C'est là que nichent les Honuas, le dernier clan de la côte est. Tout le reste a été évacué. Mais avec ceux-là, rien à faire.

Lorin réfléchit. Ni Wolf ni Ajo n'avaient transmis ce qu'ils avaient appris sur lui. Leur mort refaisait de Lorin un soldat modèle. Plusieurs fois, Jelal était venu exiger un rapport. Lorin s'était exécuté, omettant

de mentionner le clan des crabes mous. En ce qui concernait les méduses, il risquait de se heurter à l'incrédulité générale. Aussi préféra-t-il se taire, là aussi.

Au milieu de sa deuxième semaine d'hôpital, l'adjudant-chef Silas vint le voir pour lui annoncer qu'il était affecté au bataillon Kvar, chargé d'en finir avec les Honuas. Il avait le grade de sous-brigadier.

— Tu comprends, dit-il d'un air gêné, ces indigènes sont coriaces. Ils narguent la Milice Coloniale depuis trop longtemps. Et tu as fait tes preuves, dans le marécage.

Dès qu'il fut sur pieds, un sergent du bataillon Kvin emmena Lorin récupérer les affaires de Dom-Dom. Lesquelles se résumaient à une pile de revues pornographiques et un flacon de kaléidoscine entamé. La surface du liquide avait cristallisé, formant un vitrail miniature polarisant la lumière. Le sergent prit une revue et s'en alla.

Lorin se rendit au bloc quatre, où l'attendait son supérieur à qui il déclina son numéro d'immatriculation, 30-547, et son identité. L'adjudant Zimler lui attribua un lit.

La distribution des revues pornographiques de Dom-Dom facilita son intégration dans le bataillon. Lorin ne conserva pour sa part qu'une pastille sonore arrachée d'un phylactère. En la pressant, une séquence sonore se déclenchait. Un cri de femme. Dom-Dom en portait des dizaines sur lui en permanence, bien que Lorin ne l'ait jamais entendu les utiliser. Face aux sarcasmes de Wolf, Dom-Dom avait cru bon de se justifier.

« — Ce que je fais n'est pas sale. Ces revues viennent des mondes de la Ceinture, des planètes du premier rush colonial. La plupart datent de plus de soixante ans. Toutes les femmes qui ont prêté leur voix sont mortes aujourd'hui, ou bien ce sont des vieillardes. Pour moi, c'est une façon de les faire revivre. Leurs voix m'accompagnent. »

« — Tu es un pervers, avait rétorqué Wolf en crachant de côté. Se contenter de voix, alors que c'est précisément ce qui est insupportable, chez une femme. »

La plaisanterie était passée par-dessus la tête de Lorin.

Un soldat auquel Lorin venait de tendre un magazine le détailla avec insistance. La peau de son crâne transparaissait sous la brosse décolorée des cheveux.

— Eh, tu ne me reconnais pas ?

Lorin avoua son ignorance.

— Je suis Ijssel, clama l'homme en s'emparant de la main de Lorin et en la serrant. Content que tu te sois sorti de la fosse à merde du

Thore. Tu ne te rappelles pas ? L'expédition maritime, pour les bordels des cités minières...

Lorin grimaça. Il aurait préféré ne plus revoir cet individu.

— Tu retournes au casse-pipe avec nous ? Les huiles de Camp-Polcher ne t'aiment pas beaucoup. Il circule des histoires bizarres sur toi : que tu as fait un pacte avec les scaras, qu'une sorcière a rendu ton sang noir comme le venin du serpent fel.

— Tu crois cela ?

Ijssel haussa l'épaule.

— J'ai entendu des tas de trucs étranges sur les tribus. J'en ai même vu. Ça ne les a pas empêchées de se faire botter le cul par nos troupes. Montre-moi une magie qui stoppe une balle lancée à deux kilomètres-seconde en vitesse initiale. Là, je te croirai.

Lorin lui demanda pourquoi la Milice voulait en finir au plus vite avec les Honuas. Ijssel leva les yeux au plafond.

— C'est en orbite que ça se décide. Scaras ou pas, les responsables de la *FelExport* veulent reprendre l'exploitation interrompue. Dans une semaine, des engins viendront éventrer la plaine. Ce n'est pas par hasard si ces bestioles Yuweh se sont installées là en nombre : c'est qu'il y a un énorme gisement ferreux en dessous.

— Que va-t-il se passer avec les Honuas ?

Ijssel l'entraîna dehors. Il lui montra un hangar.

— Il y a trois jours, une cargaison de gaz neurotoxiques a été livrée ici. Cela sent la dératisation.

— Ils vont les enfumer ?

Le soldat secoua la tête.

— Les colons auraient préféré que nous utilisions directement cette méthode, afin d'en être débarrassés pour de bon. Moi aussi, mais la loi nous oblige à nous efforcer de les déloger d'abord. Ce qui signifie qu'il va falloir pénétrer dans leurs terriers.

Ils retournèrent dans le bloc quatre. L'aumônier était en train de discuter avec Zimler du problème des Honuas. L'utilisation des gaz sous pression avait soulevé certaines questions parmi les officiers. Le prêtre expliquait que pour les hommes-taupes, même les missionnaires avaient déclaré forfait. Ce n'étaient pas des êtres humains mais des animaux, incapables de croire en quoi que ce soit, même de païen. Ils n'avaient pas de culte – à moins que les scaras ne constituent leur culte –, ne s'exprimaient que par signes, que les ethnologues n'avaient pas dénombrés à plus de vingt. La plupart avaient les paupières cousues juste après l'accouchement. Les tentatives de troc des colons

s'étaient toutes soldées par un échec. Ceux-ci prétendaient qu'ils étaient des crétins congénitaux, ou bien que les scaras les lobotomisaient à la naissance, afin de les utiliser à creuser leurs galeries, comme des fourmis. Les mines enfouies près des terriers n'explosaient jamais. À la place, on ne récupérait que les galettes de plastic explosif qui en formaient le cœur, au fond d'un cratère.

— Il y a une quinzaine d'années, les colons ont essayé de les engloûtir, lui raconta Ijssel. Ils avaient creusé un chenal depuis le Sest, long de cinquante kilomètres, avec les drones fouisseurs. Les scaras avaient senti l'eau. Ils ont miné les abords de fondrières. Des drones se sont enlisés là-dedans, il y a eu des millions d'équors en pertes brutes. Ce jour-là, les colons ont compris qu'ils n'étaient pas de taille.

— Le sommes-nous nous-mêmes ?

Ijssel hocha la tête. Puis il baissa le ton, afin de ne pas être remarqué par l'aumônier qui bénissait les Escopaliens du bataillon, comme avant chaque opération.

— Pour une opération ponctuelle comme celle-ci, nous sommes qualifiés. Les scaras sont une chose, les Honuas une autre. Et les scaras ne nous concernent pas.

Lorin n'émit aucun commentaire. Il était persuadé que Soheil avait trouvé refuge chez les hommes-taupes. Le seul clan restant. Ce qui signifiait qu'elle espérait le revoir un jour. Sa volonté de vivre l'effarait. Lui ne s'était borné qu'à survivre parmi les Vangkanas. Soheil avait dû, à la tête d'un petit groupe, se débrouiller dans les clans, la steppe et le marécage, déjouer les manœuvres de la Milice. Après tout ce qu'elle avait vécu, il ne pouvait l'abandonner aux gaz. Même s'il ne se souvenait plus de son visage dans les rêves.

Restait à trouver un moyen pour parvenir jusqu'à elle avant les soldats.

*
* *

Dix hélicoptères décollèrent à l'aube.

Zimler distribua des masques à gaz, des matraques électriques et des lunettes amplificatrices de lumière. Il affirma que les gaz ne seraient utilisés qu'en tout dernier ressort, juste avant l'arrivée des engins de terrassement.

— À quoi ça servirait, de les évacuer ? murmura quelqu'un. Le Père de la mission a raison, ce ne sont plus des hommes. Sans les scaras, ils se laisseront mourir. Ils n'ont pas fait alliance avec les scaras, ils vivent dans une putain de symbiose.

Les soldats ne réagirent pas. Lorin se rendit compte qu'ils avaient

peur, très peur. Ils pénétraient par effraction sur un territoire qui n'était pas le leur. Ijssel à côté de lui mâchouillait ses lèvres. Un autre se rongait l'ongle du pouce.

Assis sur les bancs latéraux de la cale, ils évitaient de parler. Lorin eut la certitude qu'ils craignaient que, en ouvrant les vannes de leur terreur, celle-ci ne se déverse à torrents. Les scaras ne l'effrayaient pas, lui qui était passé entre leurs pinces et leurs mandibules. Bizarrement, le fait de savoir Soheil à leur merci ne l'inquiétait pas. Il était certain de la retrouver intacte.

Son accident avec les scaras avait transpiré. On le regardait à la dérobée. Les avis se partageaient entre ceux qui voyaient en lui de la sorcellerie, et d'autres, au contraire, un porte-chance. La majorité ne croyait pas à cette histoire. Lorin se garda de les détromper.

Ils survolèrent la zone marécageuse en un peu moins de trois heures. Il avait fallu une semaine à la section d'Ajo pour le traverser. Lorin se rencogna contre une membrure d'acier. Depuis sa séparation d'avec Soheil, son périple n'avait été qu'une succession de déboires. Il se demandait ce qui se passerait, une fois qu'il l'aurait retrouvée. Cette perspective ne lui arracha pas un sourire.

Les libellules de métal entamèrent la descente vers le plateau du Thore. Par les hublots, on apercevait les pipelines de la colonie lourde traçant des lignes parallèles vers le marécage.

D'immenses carrières à ciel ouvert défonçaient le plateau. Zimler ordonna d'enclencher les chargeurs.

— Pas de tir inconsidéré. Le sous-sol est un véritable gruyère. Ne tirez sur les scaras que si vous êtes agressés. Un projectile pourrait traverser une paroi, et blesser un autochtone.

Ses paroles soulevèrent des ricanements.

Par mesure de sécurité, les hélicoptères n'atterrirent pas. La porte s'ouvrit sur un mètre cinquante de vide. Ils durent sauter sur le sol. Lorin faillit se tordre la cheville. Aussitôt, les hélicoptères reprirent de l'altitude.

Une plaine percée de cheminées basses s'étendait sous ses yeux. Zimler regroupa le bataillon.

— Un premier groupe de huit hommes va descendre dans une gueule, que nous avons repérée il y a deux jours pour sa fréquentation. Plusieurs familles doivent loger non loin de cette entrée. Cela constituera un test. Les autres, vous attendez.

Lorin fut choisi pour prendre part au raid. La raison ne lui en fut pas donnée, mais elle était facile à deviner. Il avait survécu une fois aux scaras. Ils comptaient sur lui pour revenir en vie.

« Ils en seront pour leurs frais », songea-t-il.

Ijssel lui adressa un signe d'encouragement. Il ne faisait pas partie du groupe. Lorin ne répondit pas.

Ils accompagnaient un homme de l'antenne sanitaire, portant un médikit. Chargé de dresser un bilan médical du premier villageois attrapé. Ils progressaient à travers une forêt de cheminées basses étrangement sculptées.

— Des conduits d'aération, annonça Zimler. Creusés par les scaras pour les humains. La gueule d'entrée n'est plus loin. À cent mètres, selon le positionnement.

Il avait raison. Un orifice s'ouvrit sous leurs pieds.

À peine plus large qu'un boyau. Un scara en sortait. L'un des hommes fit feu sans réfléchir. La carapace du scara éclata sous le choc.

Zimler se gonfla de colère.

— Qui a tiré ? Toi, Maloum ? J'avais dit : pas de ce genre d'incident. Je croyais avoir désigné les moins impressionnables d'entre vous. Huit jours de cachot, c'est le prix pour chaque scara abattu. Tout le monde : arme au côté, matraque électrique en main. Tout ce qu'on a à faire, c'est rassembler le troupeau.

Le soldat à la croix kaki de l'antenne sanitaire s'accroupit devant le scara. Celui-ci comportait cinq segments dotés chacun d'une paire de pattes. Dix membres articulés comme des pattes d'araignées, aux extrémités difformes. La balle avait fendu le corps blindé dans le sens de la longueur, offrant un enchevêtrement d'organes baignés dans un fluide transparent, reliés par des fils argentés. L'homme écarta les deux morceaux de carapace avec prudence, comme on ouvre la mâchoire d'un fauve.

— Un poumon lamellaire, les scaras respirent. Ce muscle doit être un cœur. Et ce cube, un régulateur hormonal ou le foie. Pas d'estomac. Des scaras sont probablement spécialisés dans cette tâche. La nourriture est injectée, ou le sang recyclé. Là, cette glande énorme, qui occupe tout un lobe crânien. Elle sécrète des fibres musculaires qu'ils tressent eux-mêmes avec leurs mandibules, puis greffent à leurs nouvelles exostructures.

Zimler s'impatientait.

— Vous terminerez votre cours plus tard, Rucker. Vous nous retardez dans notre boulot.

L'homme haussa les épaules. Ils firent glisser les lunettes nocturnes sur leurs yeux et s'enfoncèrent dans le boyau, la tête courbée.

Ils changeaient d'univers. Très vite, le confinement pesa sur leurs

épaules. Lorin refoula un début de claustrophobie. Des relents animaux planaient dans l'air, ainsi que des odeurs indéfinissables. Les lunettes captaient une lumière extrêmement faible, bientôt il fallut allumer une torche. Des racines pendaient du plafond, en longs asticots dodus qui leur chatouillaient la nuque. Des tunnels annexes se branchaient sur leur galerie, parfois guère plus vastes que des conduits d'égout. D'autres, bien plus petits, devaient servir aux scaras.

Quelques-uns passaient entre leurs jambes, sans faire mine de s'intéresser à eux. Lorin avait à peine le temps de les détailler. Celui-ci évoquait un poulpe, un autre une araignée de mer, un troisième un animal qui n'existait pas sur Felya. Ils paraissaient emprunter à des êtres vivants leurs formes et leurs manières d'évoluer. Ce qui était fort possible après tout.

Le village souterrain s'étendait sur des kilomètres. Il devint évident qu'en trois jours, un bataillon ne viendrait pas à bout du dédale de galeries. Il aurait fallu analyser le sous-sol à la sonde sismique et dresser une carte tridimensionnelle. À en croire l'état-major, le tracé des galeries se modifiait sans cesse.

Certaines racines étaient nouées ensemble, de façon à former des symboles, sans doute des repères topologiques. Les Honuas avaient donc un langage.

Au bout de deux cents mètres, le tunnel s'élargit et ils entrèrent dans une salle aux sonorités cavernes. Le plafond adoptait une forme de dôme, au centre duquel poussait un gros alame, tête en bas. Les feuilles vert pâle avaient l'air de pendeloques taillées dans une roche laiteuse. Il devait y avoir quatre ou cinq mètres entre les branches les plus basses et les racines ancrées dans le sous-sol. Lorin ignorait la façon dont procédaient les Honuas pour parvenir à ce résultat.

À l'autre extrémité de la salle, des galeries s'enfonçaient dans les profondeurs.

Leurs bottes foulèrent les restes d'un campement.

— C'est tiède au thermographe, malgré les cendres qu'ils ont éparpillé partout pour camoufler leur chaleur. Ils nous ont entendu venir.

— Les scaras les ont prévenus, lança Ijssel.

— À quoi tu t'attendais ?

Zimler fit un rapport à l'état-major via le relais hélicoptère, tout en baladant une micro-caméra dans l'espace de la caverne. Un liquide gouttait non loin de là. Zimler s'approcha et flaira, les narines retroussées.

— On dirait du pétrole.

Rucker goûta du bout de la langue.

— Des infiltrations d'hydrocarbures. Voilà pourquoi les scaras se sont installés ici. Avec le fer, ils disposent de toute la matière dont ils ont besoin pour se développer.

Zimler porta la main à son récepteur d'oreille, claqua dans ses doigts.

— On remonte, puis on prend des boyaux transversaux à mi-parcours. Quatre groupes de deux.

Il ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur leurs chances de découvrir tous les habitants. Au mieux sauve-raient-ils deux ou trois familles. Pour la plupart des soldats, cela n'en valait pas le coup. Ils n'obéissaient qu'à une obligation légale de la *FelExport*.

Lorin s'approcha de Rucker, l'homme au médikit. Tout naturellement, Zimler le désigna pour l'accompagner. Lorin retint un soupir de soulagement. Rucker n'avait pas d'arme, il n'aurait pas à le tuer.

Il n'avait pas d'autre choix. L'unique espoir de retrouver Soheil passait par ce moyen. Se séparer du bataillon. Cet acte relevait de la haute trahison et il en avait conscience. S'il ne le faisait pas, c'était Soheil qu'il sacrifierait.

Ils remontèrent sur une centaine de mètres. Zimler répartit les groupes dans les boyaux les plus larges.

— Gardez le contact radio en permanence. À la première rencontre, vous vous localisez. Un seul indigène suffira.

— Passez devant, fit Lorin à Rucker. Je ne voudrais effrayer personne avec mon arme.

Celui-ci s'exécuta sans chercher à discuter. Ils marchaient genoux fléchis. Lorin compta cinquante pas. Puis il leva son arme. La crosse atteignit Rucker entre les omoplates. L'homme poussa un soupir étouffé en tombant à quatre pattes. Lorin l'enfourcha. Sa main trouva l'artère carotide, pressa en faisant levier sur son épaule afin de priver le cerveau d'oxygène. Les cours de close combat portaient leurs fruits. En quelques secondes, Rucker s'effondra à plat ventre et perdit conscience. Lorin relâcha sa prise. Il aurait pu s'épargner cette peine en lui défonçant la nuque, mais son but n'était pas de tuer.

Il le délesta du médikit et de son masque à gaz. Soheil en aurait besoin, si jamais ils ne sortaient pas avant le gazage des galeries.

Après cinq minutes de marche, le conduit se rétrécit. Puis disparut tout à fait, comblé par des éboulis. Un cul-de-sac. Lorin fut forcé de

faire demi-tour.

Il repassa devant Rucker. Celui-ci n'avait pas bougé. Lorin en profita pour mettre son émetteur hors circuit.

Lorsqu'il déboucha du boyau, il s'aperçut que Zimler l'avait devancé. Il maudit les dieux vangkanas. Dans un moment, d'autres reviendraient.

Trop tard pour reculer. Il fit monter une balle dans la chambre à impulsion du fusil d'assaut, et entra dans la galerie.

CHAPITRE XIV

Zimler se retourna au moment où Lorin armait son Baz. Il s'immobilisa en observant les yeux du jeune homme. Sa main s'écarta de son arme.

— Où est Rucker ? Tu l'as tué ?

Lorin secoua la tête.

— Je l'ai neutralisé. Pose ton Baz à terre... En douceur, ne m'oblige pas à tirer.

À sa grande surprise, il s'aperçut qu'il était tout à fait capable de tuer le chef de section. Alors qu'il ne l'avait pas fait, pour Rucker. Il recula, le canon toujours pointé. Grâce à l'implant optique, on pouvait aisément toucher une cible sans avoir à épauler. Et Zimler n'avait qu'à se baisser pour récupérer son arme.

Quand il fut assez loin, il se mit à courir. Des cris le poursuivirent. Le récepteur de Lorin retransmettait les vitupérations de Zimler. Puis il se brouilla. Lorin leva son fusil au-dessus de lui ; une courte rafale fit exploser le plafond.

Les échos se turent. Il était tranquille pour un moment : il était impossible d'utiliser des explosifs pour dégager le passage, sous peine de voir s'effondrer tout le village souterrain. Les soldats devraient trouver une autre voie.

Lorin dépassa la salle ornée de l'alarme renversé, pour s'enfoncer dans la galerie qui lui paraissait la plus large. Des ossements brunis l'étaient, contribution des morts à l'habitat des vivants. Les vapeurs d'hydrocarbures devinrent insoutenables, contraignant Lorin à enfiler son masque à gaz. Comment les Honuas pouvaient-ils supporter une telle atmosphère ? Lorin fit l'effort d'imaginer la vie des hommes-taupes. Quelles formes prenaient leurs pensées ? Celles-ci étaient-elles comparables à celles des scaras ?

Nouvelle salle. Le plafond bas moutonnait de champignons à l'aspect de melons. Une Honua en détachait une rangée, qu'elle plaçait précautionneusement – comme pour les empêcher d'éclater – dans une besace de racines nattées. C'était une jeune femme aux seins flasques, aux pieds gonflés. Elle mesurait moins d'un mètre cinquante ; sa nudité montrait des aisselles et un pubis épilés. Sa peau avait la pâleur

d'un noyé, mais ses paupières n'étaient nullement cousues.

En apercevant Lorin, sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit. Elle abandonna sa besogne et se mit à courir.

— Attends ! cria Lorin à travers son masque. Je cherche Soheil !

Contrairement à ce qu'il espérait, la femme ne s'arrêta pas au nom de Soheil. Lorin s'élança pour la rattraper. Au passage, sa botte écrasa un champignon, et il se souvint du bref rapport qu'un officier leur avait lu, avant de partir :

« — Les Honuas cultivent des champignons abritant des bactéries qui synthétisent les vitamines que leur peau se révèle incapable de produire en l'absence de soleil. Il est important que vous rapportiez quelques-uns de ces champignons, afin que nous puissions adapter la nourriture, en attendant qu'ils se fassent à notre régime alimentaire. »

Lorin activa les filtres infrarouges de ses lunettes afin de la suivre. Au bout de quelques minutes, la trace devint confuse. Lorin s'arrêta, perplexe. Il avait dû se tromper au dernier embranchement. Il souleva son masque.

— Soheil !

Pas de réponse. Le jeune homme attendit une minute, l'oreille aux aguets. Il décida de continuer sur une dizaine de mètres avant de rebrousser chemin. Peut-être y avait-il une autre voie, qu'il n'avait pas encore repérée. Cela valait la peine d'essayer.

Trois pas. Quatre pas.

D'abord, il crut que la terre avait cédé sous son poids et qu'il tombait vers une galerie inférieure. La femme l'avait entraîné dans un piège.

Le grouillement leva toute équivoque. Il s'agissait bien d'un piège, mais d'un tout autre.

Instinctivement, sa main se resserra sur la courroie du masque à gaz volé à Rucker. De son autre main, il plaqua le médikit contre lui.

Il lui fallut une dizaine de secondes pour se rendre compte que sa chute avait cessé.

Le silence et le noir. Il lévissait, privé des sensations les plus élémentaires. Était-ce cela, flotter dans l'éther ? Dans la salle vidéo il avait vu quelques films sur le sujet, auxquels il ne comprenait rien.

Des frôlements, tout autour de lui. Un espace se dégageait à coups de grignotements. Les scaras s'affairaient. Un voile de sueur recouvrit le corps de Lorin. Cette fois, c'était différent. Ils ne le laisseraient pas partir. Ils avaient quelque chose de prévu pour lui. Il gémit le nom de sa compagne. Comme c'était bête ! Finir ainsi. Peut-être Soheil était-

elle à deux ou trois parois de lui, séparée par quelques mètres. Et elle ne saurait jamais tout ce qu'il avait fait pour la retrouver.

Des scaras escaladèrent ses jambes, sa poitrine. Ses muscles se contractèrent. Dans un réflexe de survie, il brancha le médikit. Un bourdonnement naquit contre son flanc.

À présent, des centaines de scaras grouillaient sur son corps. Les membres tétanisés, Lorin se concentra sur le bourdonnement. Son treillis fut mis en charpie, comme auparavant.

Cette fois, les scaras ne s'en tinrent pas là.

« Ils sont en train de me manger », pensa-t-il en serrant les mâchoires afin d'empêcher ses dents de claquer. Des bruits de cisaillements multiples. Le garçon ne ressentait rien. Le médikit sans doute, dont le contact se noyait au milieu des mandibules qui s'activaient sur son épiderme, à la manière de scalpels. Ils l'écorchaient – l'écorchaient vif.

Mais ni sang, ni douleur.

Des lanières se détachaient de lui, ses frontières corporelles s'affaiblissaient. Du chaos émergeaient des figures monstrueuses. Il voulut crier, mais il n'avait plus de cordes vocales. Ou bien, il se trouvait déjà dans un autre plan de réalité, au-delà de la souffrance.

Ses yeux fonctionnaient toujours. Le filtre infrarouge branché tissait un réseau de traînées rougeâtres, indiquant le mouvement des scaras alentour. Des formes froides et acérées convergeaient. Lorin était le siège d'une intense activité, circonscrite à l'intérieur d'une matrice faite d'une matière cotonneuse, émise par des scaras tisserands, ressemblant à des blattes. Peut-être voulaient-ils le protéger de l'atmosphère délétère, ou tout simplement avaient-ils recréé l'environnement stérile d'une salle d'opération. L'anatomie humaine ne devait pas leur être inconnue. Mais pourquoi faisaient-ils cela ?

Les scaras-chirurgiens s'attaquaient à des faisceaux de ligaments mis à nu par le dépècement partiel. Lorsqu'une patte racla une de ses vertèbres, un flot de bulles colorées emplît son cerveau.

Son esprit demeurait lucide malgré ce qui était en train de se passer. Cela n'avait probablement aucun rapport avec sa première confrontation, qui avait eu lieu à plus de mille kilomètres de là. Par son aspect nouveau, il devait représenter une expérience intéressante pour les scaras. Ils n'en étaient pas à leur coup d'essai, les Honuas constituaient un vivier inépuisable, sur des générations.

La chrysalide se vida de la présence des scaras. Seul restait le masque à gaz destiné à Soheil. Beaucoup de temps s'était écoulé. Dans son flanc, le médikit bourdonnait à plein régime.

Son schéma corporel se réorganisait avec lenteur. Des éléments étrangers s'encastrent dans son anatomie. Des organes dont il ignorait la fonction.

À mesure qu'il prenait connaissance de sa configuration, il comprenait mieux les motivations des scaras.

Ces animaux ne distinguaient pas ce qui était scara de ce qui ne l'était pas. Ils l'avaient transformé, comme ils se transformaient eux-mêmes.

Contrairement aux Honuas, ils avaient réussi. C'était le médikit qui avait fait la différence. Sans lui, Lorin serait mort de douleur, ou à la suite du choc opératoire. L'appareil lui avait injecté des doses massives de drogues pour l'aider à tenir le coup. Ainsi que d'autres, pour lui faire accepter ces organes inconnus branchés sur l'armure qui le caparaçonnait. Les scaras avaient fait de lui un être hybride, comme eux, un être semi-organique. Lorin se rappelait de sa découverte dans le marécage, un squelette de rat dans une cage de fer : une expérience des scaras. Ils ne se contentaient pas de se reproduire, ils créaient la vie chargée de leur succéder en cas d'échec. Privés d'évolution par la structure de leurs gènes conçue pour résister à toute mutation, ils intervenaient eux-mêmes.

Lorin remua faiblement. La structure métallique qui faisait corps avec sa chair était trop lourde pour sa charpente musculaire ; des fibres semi-mécaniques prirent le relais, répandant leurs vibrations dans tout son être. Des relents de sueur et d'huile chaude mêlées imprégnèrent ses sinus, sous le masque à gaz. Lorin arquait sa colonne vertébrale, provoquant le déploiement de plaques tranchantes. Il revint à sa position antérieure. Son geste avait fendu la chrysalide dans le sens de la longueur. Il tendit la main afin de la déchirer. Un second membre jaillit de sous son torse.

Lorin étudia ce nouveau membre sans horreur – ce qu'il vivait se situait en marge de la raison humaine. Un appendice de fouissage, à en juger par son allure. Il lui fallut cinq minutes pour saisir le sens des articulations. Elles répondaient à ses sollicitations. Il eut une pensée pour le missionnaire. Qu'aurait-il dit à sa vue ? Sans doute de l'abattre. Sa métamorphose l'avait fait passer de l'autre côté de ce que l'Escopalien définissait comme humain. Peut-être ce dernier avait-il raison, car les religions subordonnaient l'homme aux notions du mal et du bien. Cela n'entraînait plus dans les considérations de Lorin. Les scaras agissaient sous l'influence de l'*ogoun*, qui pouvait se concrétiser par la métamorphose.

La chrysalide déchiquetée donnait sur une galerie, que Lorin remonta. Sa démarche aussi s'était modifiée. Mais il n'avait pas le

temps d'apprendre la portée des altérations.

Sa montre avait disparu. Il ignorait combien de temps avait duré l'opération. Probablement plus d'une journée. Il n'avait aucun moyen de vérifier si son implant était toujours connecté au nerf optique. La galerie remontait vers la surface. Elle s'élargit soudain. Lorin trouva un lambeau de treillis incrusté dans la paroi. Découpé avec soin. Le soldat attaqué, submergé par les insectes, avait dû faire exploser une grenade sur place. Sans savoir s'ils n'en voulaient pas tout simplement qu'à ses vêtements.

Tous ceux du bataillon Kvar devaient être morts, taillés en pièces par les scaras. Dans peu de temps, les tunnels seraient gazés. Il devait se dépêcher de trouver Soheil.

Il retourna sur ses pas et engagea ses recherches. Son corps était véloce et paraissait ignorer la fatigue. Une grande force l'habitait. À chaque carrefour, il hurlait le nom de sa compagne. En tapant sur une paroi à l'aide d'un de ses membres inférieurs, il devinait si une galerie passait à proximité.

Un appel lui répondit.

« — Par là, fils de pute ! Ta sorcière est à mes pieds ! »

Lorin se lança dans une course éperdue. Plusieurs fois il se trompa et dut rebrousser chemin. Son cœur battait à tout rompre. D'étranges sensations montaient de sa charpente métallique.

Le son provenait d'une alvéole isolée. Lorin avait déjà identifié celui qui en était l'auteur : Zimler. Le chef de section avait dû se trouver bloqué, il avait été contraint de descendre au fond du village souterrain.

Et il avait trouvé Soheil. Il devait croire que Lorin avait fait alliance avec les Honuas. Ou pire, avec les scaras. En le voyant, il ne voudrait jamais accepter la vérité. Il y avait de fortes chances pour qu'il tente de le tuer.

Lorin devait donc le prendre par surprise. Il n'eut aucun mal à localiser le point faible de l'alvéole. Mais la facilité avec laquelle il passa au travers l'étonna autant que Zimler.

Il eut à peine le temps de voir Soheil étendue à terre. D'un coup d'appendice, il fit rouler le soldat de côté. Celui-ci le regarda, terrifié, à travers ses lunettes nocturnes.

— Démon, murmura-t-il d'une voix rauque. Arrière !

Son Baz gisait sous le monceau de terre de la paroi défoncée. Lorin se permit un petit rire. Englué dans les notions inculquées par le prêtre, le pauvre Zimler n'avait pas compris la chance dont lui avaient

fait bénéficier les scaras. Ce qu'il était devenu était étranger au bien et au mal ; cela relevait d'un principe bien plus ancien.

Lorin regarda le soldat s'enfuir à quatre pattes. Il délibéra. Le laisser revenir à la surface, c'était se condamner soi-même. Ainsi que Soheil.

Il bondit à sa poursuite. Zimler se retourna et tira un poignard de sa botte. Il brandit la lame à hauteur du visage. Les yeux dilatés par la peur.

— N'approche pas ! Bientôt, tout sera purifié. Ce n'est plus qu'une question d'heures. Les scaras... Seigneur Dieu, qu'ont-ils fait de toi ?

— Laisse les dieux vangkanas où ils sont. Ils ne comprendraient rien à ce qui m'est arrivé.

Et, d'un coup de griffe, il lui trancha la gorge. Il retourna dans l'alvéole où gisait Soheil, sur une litière de racines.

Les yeux multicolores de la jeune femme s'écarquillaient dans la pénombre. Puis un rictus de douleur déforma ses lèvres.

— Lorin, c'est toi ? Je ne te vois pas bien. Approche-toi.

— C'est moi, et ce n'est plus moi. Les scaras m'ont transformé, il vaut mieux que tu ne me vois pas de près. Comment vas-tu ? Le Vangkana ne t'a pas fait de mal ?

— J'ai perdu mes eaux, je vais bientôt accoucher. Je voudrais tellement que tu me serres dans tes bras. Il vaut mieux... que tu partes.

Lorin secoua la tête.

— Je ne te laisserai pas. Dis-moi comment tu es arrivée là.

Elle raconta. Lorin vécut son périple, seule dans la steppe, puis rôdant de village en village, chassée toujours plus loin. Elle avait cru que Lorin était mort. Puis des histoires avaient circulé sur un homme qui était à moitié Vangkana, à moitié homme, et elle s'était reprise à espérer. Mais il n'était pas venu la chercher, et les Vangkanas la traquaient. Elle avait traversé le marécage à la tête d'une trentaine de villageois. Puis elle avait eu l'idée de scinder le groupe en deux. Pendant qu'elle obliquait vers le nord à la tête de huit guerriers et de sept femmes, les vieillards faisaient diversion. Lorsqu'ils avaient enfin abordé le territoire des scaras, Soheil était très malade. Les rescapés de Jedjalim l'avaient déposée près du terrier des hommes-taupes. Des scaras étaient venus la flairer. Puis des Honuas l'avaient portée au fond du village souterrain et l'avait nourrie de champignons.

Soheil arrêta son récit, comme son travail commençait Lorin ne pouvait rien faire pour l'aider. Il raconta sa propre histoire, jusqu'au moment où le bébé délivré cria. Lorin regarda le petit corps luisant

gigoter par terre. Soheil le prit dans ses bras.

— C'est une fille, comme moi, murmura-t-elle.

Lorin sectionna le cordon ombilical à l'aide de son appendice inférieur. Soheil ne broncha pas. Il lui tendit un masque.

— Les Vangkanas vont tout gazer. Leur produit finira par filtrer jusqu'ici. Nulle part nous ne sommes en sécurité. Il faut que tu portes cela.

— Mais le bébé ?

Lorin secoua la tête, désolé.

— Nous ne pouvons rien pour elle. Les scaras pourraient la sauver, si...

— Non ! Excuse-moi, Lorin. Je veux qu'elle survive. Mais pas qu'elle devienne ce que tu es devenu.

Lorin émit une protestation, qu'elle coupa sur-le-champ.

— Quand les Vangkanas vont-ils enfumer les tunnels ?

Lorin avoua son ignorance. Tout en admirant la force et la détermination de sa compagne, à peine sortie d'accouchement. Avec elle, que pourrait-il lui arriver ?

L'espace tournoya. Lorin retomba sur ses membres antérieurs. Sa structure porteuse réagit avec un instant de retard. Son absence n'avait duré qu'une seconde. Le contrecoup de l'intervention, sans doute.

Soheil n'avait rien remarqué. Elle essayait de se remettre debout. Lorin l'aida de son bras humain. Les scaras n'avaient pas modifié la conformation de sa main gauche.

Le bébé se mit à pleurer. Soheil parvint à le calmer en le berçant.

La remontée du village souterrain s'effectua sans problème. Dans une salle, ils découvrirent un charnier d'Honuas hachés par les balles. Cela expliquait le massacre des soldats par les scaras. Près de la surface, des bruits alertèrent Lorin. Les renforts du bataillon arrivaient.

Il entraîna Soheil dans une voie secondaire.

— Ils installent des charges reliées aux barils de gaz dans les tunnels principaux. Ils ont préféré ne pas attendre le dernier moment pour agir.

— Il faut sortir, dit-elle à voix basse.

Lorin opina. Il trouva aisément une galerie dérobée d'où ils pouvaient déguerpier. Mais ils ne passeraient pas inaperçus, au milieu des Vangkanas.

Presqu'aussitôt, la solution s'imposa à lui.

— Attends ici. Dès que tu entendras les explosions, cours sans te retourner. Il fait nuit, ainsi tu ne seras pas aveuglée par la lumière de Fraad et Lossheb.

C'étaient ses dernières paroles mais il n'en trouvait pas d'autres. Il rentra dans le terrier. Une nouvelle énergie l'animait. Il ignorait combien de temps il lui restait à vivre. Peu sans doute. Au mieux, jusqu'à ce que la batterie du médikit soit épuisée.

Il ne lui en laisserait pas le temps.

*

* *

Ijssel avait terminé de poser la charge, le cône d'explosion dirigé vers le bas. Bientôt, les barils de gaz liquide crèveraient, répandant leur contenu comme autant de coulées de lave dans les boyaux. En aval, des hommes gardaient chaque entrée, Baz au poing. Personne ne savait ce qui s'était passé ici. Mais tous ceux du groupe de reconnaissance avaient disparu, sans avoir eu le temps de délivrer de message radio.

Il claqua dans ses doigts près de son émetteur, indiquant qu'il avait terminé. La transpiration collait son masque à gaz au visage comme une grenouille écrasée. Des gouttelettes d'hydrocarbures suintaient des parois.

Une vibration sous ses pieds fit tressauter des particules de terre.

Toute une partie du tunnel s'effondra – avec l'homme de garde, un peu plus bas. Ijssel sentit le frôlement d'un scara gigantesque. De frayeur, il avala sa langue et se mit à étouffer.

Puis quelqu'un se mit à tirer, plus haut. Des impacts trouèrent une paroi. Puis la poitrine d'Ijssel, qui se trouvait sur la trajectoire de la rafale.

Une longue étincelle jaune courut le long de la paroi. Avant de mourir, Ijssel distingua deux pattes d'insecte énormes, crissant l'une contre l'autre. Un tapis de flammes se déroula, pour remonter le tunnel jusqu'à l'embranchement et là, se subdiviser.

Il ne fallut que quelques minutes au feu pour se répandre partout. Cinq hommes parvinrent à se replier, les autres furent pris dans le déluge de feu.

Les barils de gaz explosèrent.

Lorin avait pris soin de colmater le tunnel de Soheil, afin de la garantir du souffle. Des secousses indiquèrent à la jeune femme que ce

que Lorin avait prédit se réalisait. Elle s'élança à l'extérieur, fermant à demi ses yeux assaillis par la luminosité des étoiles.

Des colonnes de flammes et de fumerolles montaient dans l'atmosphère par les mille bouches du village souterrain. Des phénomènes d'aspiration intermittente animaient les piliers d'une respiration colossale. Les hélicoptères tournoyaient dans l'air tourmenté. Ils ne remarquèrent pas une toute petite silhouette titubant au milieu de cette scène d'apocalypse.

Soheil ne s'arrêta de courir qu'un kilomètre plus loin. Son bassin et ses cuisses ne formaient qu'un bloc de douleur. Là, enfin, elle se retourna. Des lueurs de braseros trouaient la plaine. Cela se consumerait sans doute pendant plusieurs jours.

Elle se remit en marche, malgré les crampes qui refermaient leurs tenailles sur ses cuisses. Seule une odeur de brûlé la poursuivait encore.

Le souvenir de Lorin l'accompagnait. Elle n'avait pas saisi sa forme exacte. Cela valait mieux ainsi. Elle avait envie de pleurer, car elle l'avait perdu à peine retrouvé. Mais en même temps, son cœur était serein. Il était allé au bout de son voyage, avant de lui passer le relais. Elle devait n'en concevoir nulle amertume.

Un nouveau voyage commençait pour elle et pour sa fille.

Au cours de son séjour dans le village souterrain, elle avait appris les rudiments de l'écriture des nœuds de racines. Les Honuas lui avaient signalée un bidonville au pied du grand centre de raffinage du Thore.

Avec un peu de chance et en marchant de nuit, elle y serait avant trois jours.

Achevé d'imprimer en juin 1995
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)

FLEUVE NOIR -12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13
Tel : 44.16.05.00.

Dépôt légal : juin 1995
Imprimé en Angleterre



¹ Le voyage de Soheil et Lorin est relaté dans *Le Labyrinthe de chair*, même collection.